Jean-Michel Basquiat El salvaje heroísmo de las calles

> **Anastasia** Una mujer dibujada



Ralph Fiennes & Uma Thurman

Los Vengadores llegan al cine

**Chet Baker** 

La leyenda negra del jazz blanco

Deuxlime Annte. - Numero 87

Cinq Centimes

Directaus ERNEST VAUGHAN

POUR LE MÉRETION ! MININIMA . W. A. DERYHIBM Littéraire, Artistique, Sociale

## J'Accuse.

### LETTRE AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE Par ÉMILE ZOLA

### LETTRE A M. FELIX FAURE

Président de la République

Monrioux le Président,

As permatter more, dans me gratte tade pour le bienteillant except que Hous m'ares falt un jour, d'aveir le! speci de votre juste gletre et de vous! ofen que votre étoite, si heureuse jusan'ici, out monnede da la plus honiense, de la plus inediscoble des teches?

Vous Mes sort sain et souf des bassés celòmalas, vous avez conquis les caras. Vous appersisees reyonnant dans l'apolitione de cette félé patrietaque que l'alliance russe e été pour la branca, el tons vons pripares à préeller an sejennet triesapha de notre De position universalle, qui couronners notice grand siles de teavell, de verte et la liberté. Mela quelle tarbe de bous ser votre most - j'allete dire sur votre regos - que cette abeminable affatre Dieylal Un consett de gerre vient. werte, d'our amulier an Paler. May, conffet angel me à leute vielle. triste Justico. Et e'est Ani, la France

a pur la Joue cette sonitiure, l'histoire reim que g'est sous votes présidence go'un tal eritoe sociala pu etre commie. Tulsqu'ile and ose l'useral ausal, mol. La verie, jo la dirai, car j'el proinfo de la dire, il la justice. Ngulièreperot sainte no la faisait pas, pleine et antière. Mon devois est de parler, je ne year pas eure complice. Mes nulla adalent Lautées par le spectre de l'inmecent qui expis la bas, dans la plus affreque des tertures, on crime qu'il D's pas commis.

Et c'art à rous, monsieue le Prési. dant, que je la esteral, celle verile, de toute le force de me révolte d'honwere bounne. Four votes hauncur, je sals convenies que sous l'ignorez. Et and done denonceral le la longle maifalante des vials compatitos, al ce west a wous le premier magistrat du peys 1

In pagent of the brode be briefe at ret la condamnation de Dreglus. Us Boundis activité à tout ment 4 rout fait, e'est to colonel du l'ury de Clam, slom slinge commandant, Tall l'affeire Dreyfus tout entiere, on as la commatte que forsqu'une! chqueta logula aura ciabil nettement of a meter of non to proparately a. Il apparall commo l'esprit to plus fumeux, plus compiliant, hand d'innigues remanesques, so complaisant aux sloyers iles minaus-freilletons, les implete water, Ion letters snongmen, les perples-vous dans les endroits dewith be formers mystiricume quil Spritent de nuit, des prouves sect hfunten Cent Int que illagina de illeter le banteman à Dacyfoe; c'vet Int jut sein de l'étudier dans une pièce entièrement revilie de glaces; e de lai que le commandant Fordhetti mous tepresente anné d'une fantigne agunde, vorlant se fatte intenfuite the de lucerd entonel, pour perjeter sur son visage un beungne flot de lumière et surgerndre sinst wit chow, dans leant du rivert be 10 ned pro à tont dies, qu'en cherche, tradiett. Je detlere timplenn ut use le commandant du Paly de Clam, .....

Idmpe dij't entre les maine du colonel pas de challement ques sertre, elle ap Sundien, directede du bureau des plandies à la degradation poblique, ette



Feides d's dates et des responsations de commandant du Pary de nantestant fat entore en la gantest la nallon est frappée de flore de commandant du Pary de nantestant fat entore en le gantest la nallon est frappée de flore de commandant du Pary de nantestant fat entore de commandant du Pary de nantestant fat entore de commandant du Pary de nantestant la nallon est frappée de flore de commandant du Pary de nantestant la nallon est frappée de flore de commandant du Pary de nantestant la nallon est frappée de la commandant du Pary de nantestant la nallon est frappée de la commandant du Pary de nantestant la nallon est frappée de la commandant du Pary de nantestant la nallon est frappée de la commandant du Pary de nantestant la nallon est frappée de la commandant du Pary de la commandant du Pary de la commandant du Pary de la commandant de la comman tifes, to permier compatite de let. stupent, on chuchote des faits ter Clam, du milieu eldrieut au l'elegan de plus toin en de l'ellieux, puis le commandant Ra- on chiuchote des faits un de l'ellieux, puis le commandant Ra- on chiuchote des faits un de l'ellieux, puis le commandant Ra- on chiuchote des faits un de l'ellieux, puis le commandant Ra- on chiuchote des faits un de l'ellieux, puis le commandant Ramystile crieur judicissie quit a dis miles, de ess traffente volt de la chasse aux a sette fuite en l'unitée une enquête mentier et ascribge de la aus out indignent . L'illatotte, et naiq- | qui dishonore metre tpoque Le bunk now était depute quetque fellement la nation s'incline. Il n'y a

DOWN ANTROOM & FARESTO ELECT | dans les paragre où le resmuels de Mocontynements, more deputs de para. Toudes que la compable rente seconde de son se edel passée, bear ses se troute la mort. Il n'eluit pas en

churge d'instruite l'alleistre, est, dans des mesares du sileme des tellementes Impeles plus acontes son viine. Et le liente percont un jone des les lous se long. toning my um font fichiotes -a par quer fee codette encrett tempuede telieb q frett room, un la chargeant d'une missi un et les fiotimètes gons colle. L'ule, un a and I'am it felt abreinest managerer, convoque la conseil de guerre.

Unio gentrale. Des a l'ultra e applier d'infamile, firent par le remorde [ 1000 de mendances destinates | finant l'onte autretenant l'Ormment aven pa applier qu'en la hipomitte qui infompté l'accionne

nationale, l'autorité absolut de la chage lugge tons venter de en conseil les dangie un formel demini KRIQUEMENT COTO GET IMPOSSIBL legal peras deleration, il ils ani fun comme its delvent eller on fett, beni out specite our four siège mi Eridemmont culto-et : a Drayfus a die cas domine pour erime de trabison per un commit de gaerre; il est dons reurable et nous, conseil de guerre, nous a LOBRERS To devisite Innocent I or hous savour que reconnailes la culpabilité d'Palathany, se serait atoriamer Pina mecence de Drayles, a Rien me punyals les faire sertir de la

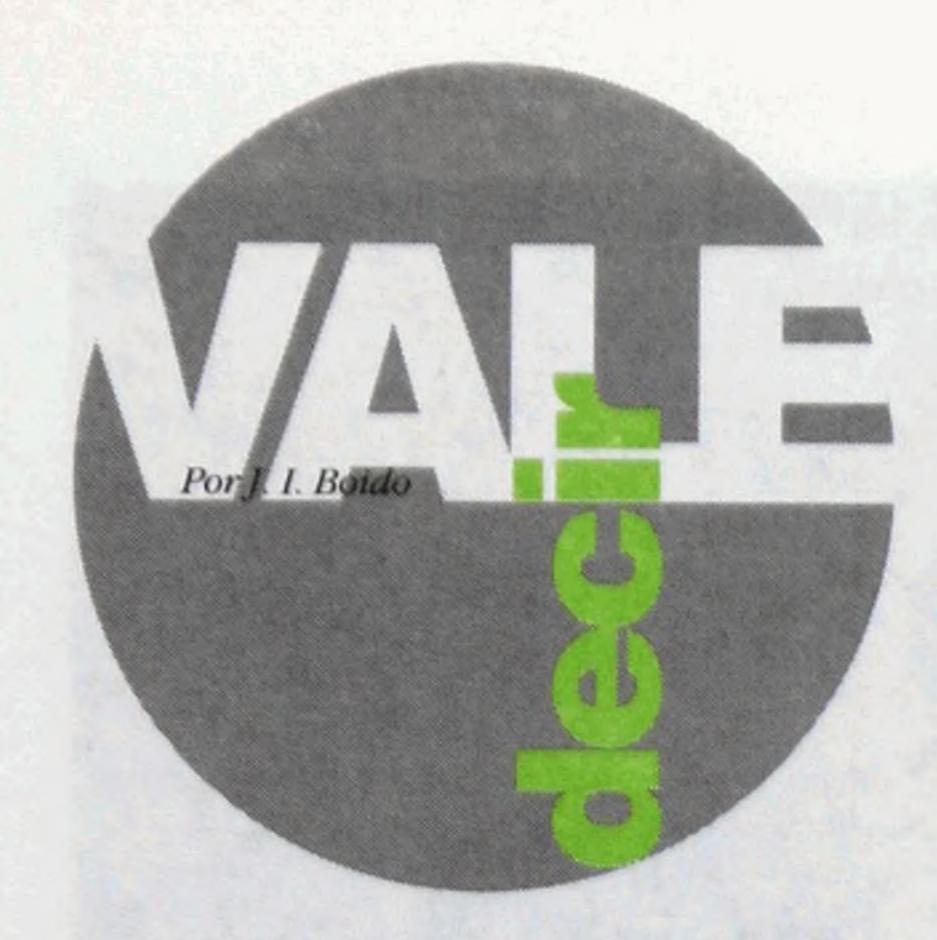
He ont wade une sent age intege est à jamate pesera que non tenselle de guerte, qui entachere déscentie suspirion tous leurs arrets. Le premier tennell de guerre a pa étre luintable Non vacuus, je to ripete, est que le chief jugit inalisquable, aline of pupericure aus hommes, de secle ine des interieurs ne pouvalent dire la contialre. On nous parle de l'honneur de l'armie, sa vent que seus l'abstons, ijne hous la respections. Aht evites, unt, l'armée qui se leversit à la prerulete menase, get delendrett ta leere française, etty est tout le peuple et et respect. Ness II no s'et i pas d'elle. dont mons voolons justi went la deguild, dans nous besols de Justice. Il deen me'ny artitum to matte qu'en noch Jonder Jeineln pent etre. Et bulaer divotement to prignie de saling to Hed. noat

fe l'al démanted d'autre part : l'afe faire theyfus chait l'affaire de a leureunt de la guerra, un afficier de l'étal miles, denotice pur set compense de l'élatmajer, condumné neus la porsion de chara de l'état majur. Encon- que fote, il de ficet sevenir inngreus, and de tout l'itst-major soit coupable. Ay as he barraus. partune les morens imaginzhire, par d'accompanges de preses. par des communications, par des is Rumers, n'entits couver l'aterhant ged posts water une signate to Dreyfus Ah! quel coup de falal f Rouret mentent tienfiltente genreft ton ner dans cette jemiftere, sinet que le Col II, Se ministère vininirat fort e d'un pairielisme sage, une overs bout y a familye of Lout y period olde ! Ou de gran je connels gul, derant une guerre possible, fremMent d'angelus en sachant duine guflige menine cel defense nationales et quel und basses integues, de comménages et dilay)dallows, cal favena cel se serse, on se decide le sert de la matibe the a spearente devent to your terrible re succifice hampin d'un publicerens d'un a sate juff of Abit tout se qui a'es lenaginations foties, ses pentiques de ques gelonites melfutet leure Loites sas

Et g'est un erine encere que de s' (populse de Paris, de serie que reile

## Yo sigo acusando

A 100 años de la legendaria carta de Emile Zola, el Caso Dreyfus se erige en una escalofriante premonición sobre las modernas formas de xenofobia y antisemitismo de la Europa de hoy.



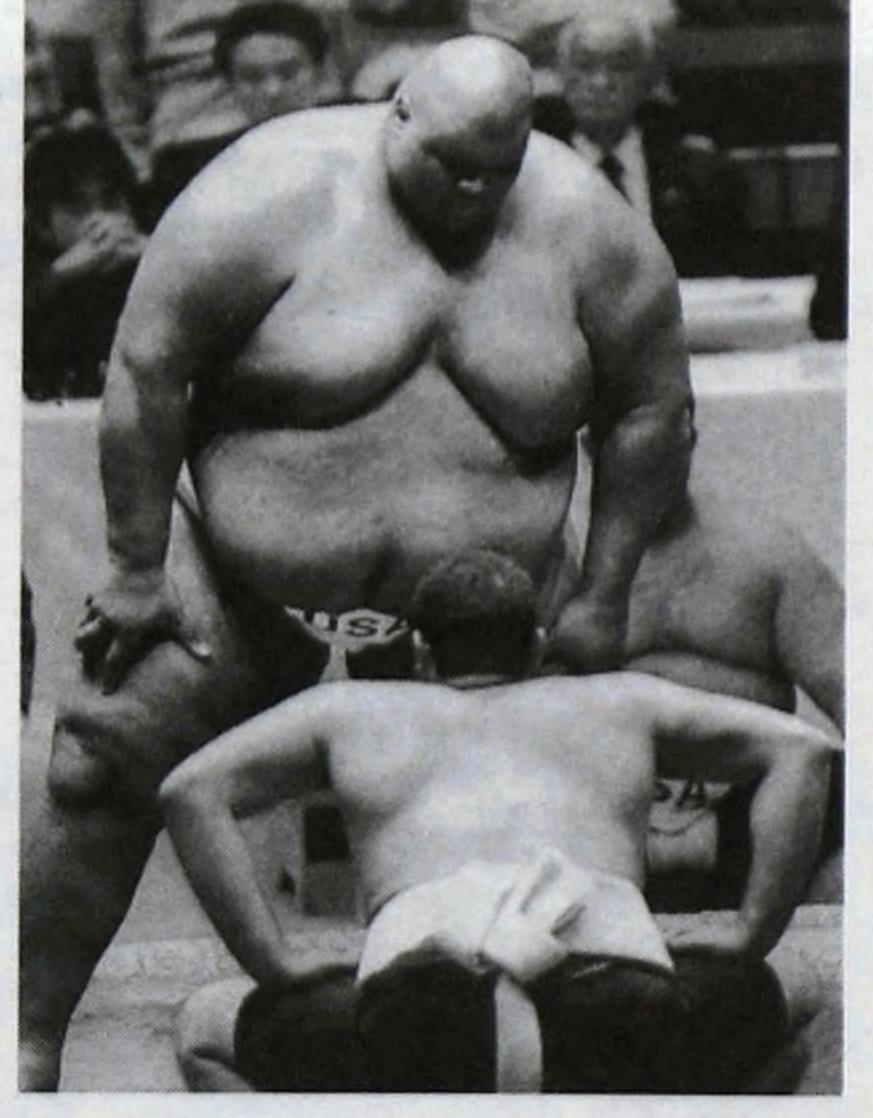
### Llámenme AAMI (a)



a revista Cine Top es esa cosa multicolor que llegó para suplantar el más bien asqueroso programa cinematográfico de otras épocas, que daba más información sobre las pizzerías moribundas del barrio que sobre las películas. En la última página de dicho panfleto aparece puntualmente una criatura de edad y aspecto indefinibles cuyo alias terrícola es Anita Baum. Es seguro que, con el tiempo, uno va a arrepentirse de no haber atesorado todas y cada una de las notas desde Los Angeles de Anita Baum que allí aparecen, con erratas a granel y, detalle imprescindible, la ya clásica foto de Anita junto a un famoso muy famoso sosteniendo Cine Top. Haciendo memoria rápido, desfilan por nuestra mente Harrison Ford, Brad Pitt, Bruce Willis, Tom Cruise y Nicole Kidman, todos al lado de Anita y sonriendo de compromiso a lo que no puede ser sino una Kodak Fiesta. Uno los ve y no puede evitar intuir que el alto precio de la fama es una amarga realidad, después de todo. ¿Sus contratos multimillonarios incluirán una inevitable Cláusula Baum? Uno se pregunta qué están haciendo esos tipos ahí con esa mujer. Viendo las fotos, no bay duda de que ellos se están preguntando exactamente lo mismo. Una escueta nota al pie informa: "Anita Baum es periodista especializada en cine y miembro de la Foreign Press Association of Hollywood. Laboratorios Biferdil te anticipa los estrenos TOP del próximo mes". ¿Qué es lo que une a Baum con un laboratorio medicinal? Hay quien asegura que Anita Baum no es sino Howard Hughes transformado y travestido. Otros le ven un sugestivo aire a Elvis. Seguramente los investigadores Mulder y Scully-de expedientes X- descubrirán, tarde o temprano, algo al respecto. Seguiremos informan-

### Sila ves.

es como antes. Ni siquiera el sumo, esa suerte de rama deportiva del zen para nipones levemente obesos. Luego de siglos y siglos de supremacía absoluta en este juego-ciencia milenario, los efectos de la globalidad han llegado también al sumo, para fastidio de los japoneses: esta foto fue tomada en Tokio, durante el sexto



campeonato mundial de sumo. El pelado responde al nombre de Emanuel Yarbrough, pesa 300 kilos (sí, leyó bien) y es el campeón norteamericano de la disciplina. El acuclillado que da la espalda al fotógrafo es el egipcio Mohamed Samak, de apenas 100 kilitos, también campeón de su país. Antes de sufrir una previsible derrota, el sagaz Mohamed intentó una táctica muy poco ortodoxa según los puristas japoneses: contemplar fijamente el voluminoso bulto ubicado en el bajo vientre del norteamericano, mientras le susurraba "Yo te lo puedo ver y vos no". Según dicen, el truquito no le sirvió de mucho al pobre Mohamed: el combate batió todos los records de brevedad en la historia del sumo.

### Vendo casa embrujada

andall Bell es un analista de bienes raíces que reside en Santa Mónica (California), cuya especialidad consiste en tasar propiedades en las que haya ocurrido alguna tragedia. Entre sus clientes más famosos figuran los dueños del condominio que supo habitar Nicole Brown Simpson (la difunta ex esposa del sospechado y absuelto O.J.) y los propietarios de la mansión en la que se suicidaron en masa los 39 miembros de la secta Heaven Gates (los incautos que abandonaron sus exánimes cuerpos en contenedores, suponiendo que sus almas serían llevadas al espacio exterior por un ovni que venía detrás de la cola del cometa Halle-Bopp). En la oficina de Bell, todos aquellos que desean poner en venta una casa "estigmatizada" pueden retirar de manera gratuita una lista de consejos y estrategias para lograr un buen precio y evitar súbitas devaluaciones. A continuación, algunos de los trucos: Domine a turistas y fisgones: Las propiedades en las que han ocurrido tragedias están por lo general fajadas por edictos policiales o señales de no pasar. Deben ser removidas lo antes posible. Si a pesar de ello los turistas y curiosos continúan al acecho, sea gentil. El malhumor por lo general estimula la curiosidad y las visitas. Recuerde que el estigma de la

tragedia acompaña al lugar, no sólo a la construcción: Una propiedad estigmatizada se verá igual de perjudicada con una nueva construcción encima. Demoler lo que hay no engañará a nadie y hasta puede verse como una amarga derrota. Sólo se debe demoler en casos de extrema necesidad.

Ocupe la propiedad: Incluso un inqui-



lino por poco dinero es conveniente. Una propiedad vacía intensifica el estigma. Espere lo suficiente antes de ponerla a la venta: Puede llevarle años vender una propiedad estigmatizada. Reconocerlo le evitará la frustración. Si hay juicios de por medio, espere a que terminen. Preparese mentalmente: Incluso después de haber hecho todo lo posible por mitigar los daños del estigma, la resistencia del mercado puede perdurar. Un modesto descuento en el precio puede estimular a un interesado. Pero mantenga siempre la perspectiva: si bien la situación puede ser traumática para usted, las generales de la ley indican que hay una relación indirectamente proporcional entre el tiempo transcurrido desde el incidente y el descuento que debe hacer.

### SEPARADOS AL NA



¿Creía que la cafetera era solamente uno de esos aburridos electrodomésticos que se regalan a madres insoportables y esposas con sabañones? (ruido de chicharra) ¡Respuesta incorrecta! Si usted tiene la suerte de hablar castellano, o algo parecido, tendrá la posibilidad de descubrir un uso vedado a los compradores de la cafetera Bodum que hablan holandés o arameo. Observando el paso número 2 de las instrucciones para la puesta en marcha de este delicioso aparatejo, su vida cambiará para siempre: "Asegúrese en todo memento (sic) de que el pitorro no apunta hacia usted". Con este nuevo modelo de cafetera, el servicio es completo, en todo sentido.

¿Silvio Aguinis?

¿Marcos Soldán?



¿Qué va a ser la corriente del Niño cuando sea grande?

Boludo... como todo adulto.

Fabián, de Rosario

Un miembro de la mafia meteorológica.

Niní, de San Petersburgo

Si éstas son las micciones del niño, recomendamos tomar recaudos para cuando tenga su primera polución nocturna.

Dr. Casey, de Bella Vista

Como a ciertos personajes siniestros, bay que matarlos antes que crezcan.

Sin Cera, de Castelar

Le van a salir los característicos pelos de la pubertad y lo vamos a confundir con el Yeti. Y, cuando se empiece a afeitar, con el Nahuelito.

Hans Castorp, de Villa Tos

Elemental: dentro de unos años será la insufrible corriente del Adolescente y, con el tiempo, cuando sea la corriente del Jubilado, se abatirá sobre el Congreso y dará una alegría a las legiones de la tercera edad.

El fantasma de la Opera

Si este bijo de puta crece, más vale tener un ticket para el Arca de Noé.

Inundada, del Monte Ararat

Piloto.

Miguel, que se quedó sin bourbon de nuevo

Ojalá que haga como Menem y, después de dejar desastres por todos lados, se refugie en Anillaco.

Luciana, de Betbeder Oeste

Si esto sigue así, no va a quedar niño, ni corriente, ni planeta... no va a quedar ni el loro, no va a quedar.

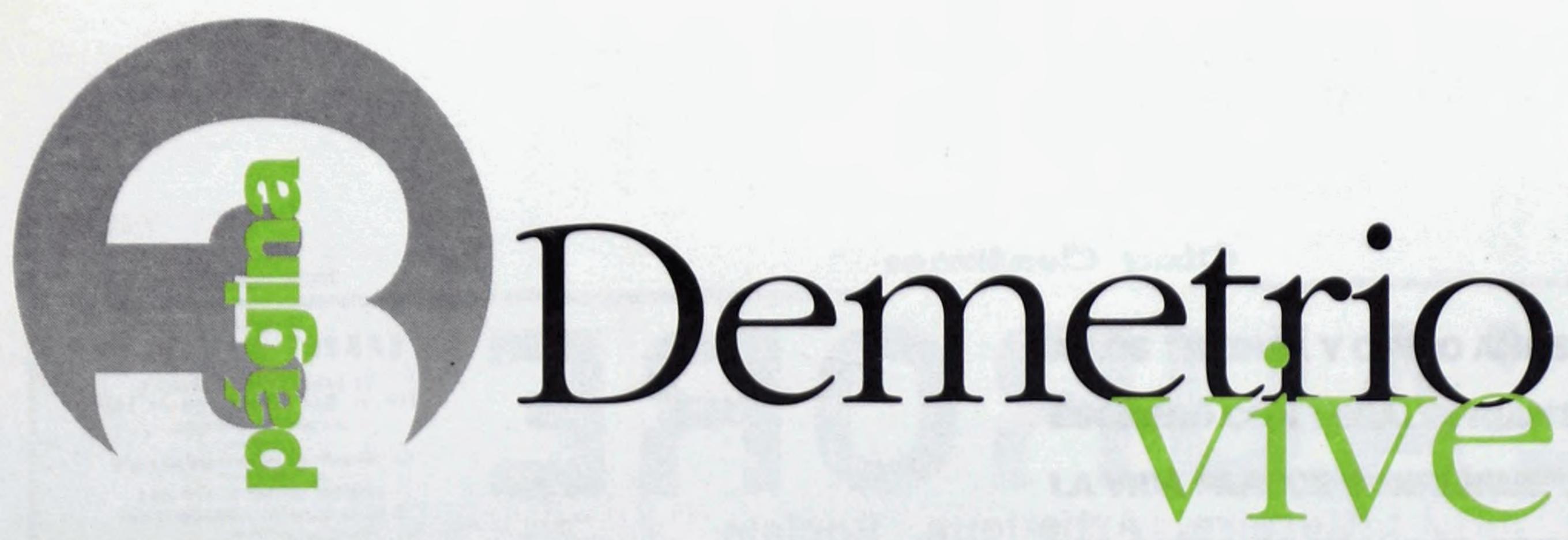
Antonella, de Calle Angosta

Para el próximo número: ¿Qué deberíamos haber preguntado acá y no se nos ocurrió?

### COMUNIQUESE CON RADAR

Para contestar el Yo me pregunto, o para proponer el Objeto de la semana...

FAX: 334-2330 e-mail: pagina12@ba.net



Por MIGUEL RUSSO Alguien estaba diciendo una frase memorable, seguramente robada de algún pensador extranjero y alcohólico ("Resaca es haberse equivocado de marca. O haberse equivocado de medida"), cuando lo vimos entrar al bar. Serio, como desesperanzado, Demetrio parecía una caricatura cruel de sí mismo. O de lo que todos recordábamos que era Demetrio allá por las fiestas del año pasado, cuando decidió atarse en una cruz como un Cristo de estampita. O de aquel Demetrio que se disfrazaba de Papá Noel durante las navidades. Epico por momentos, triunfal en otros, esa tarde, al entrar al bar, Demetrio estaba vencido. Eligió una mesa del rincón, se sentó y apoyó la cabeza entre las manos.

Decidimos que dos emisarios, de los seis que tratábamos de contrarrestar la resaca de las fiestas con fernet y Coca-Cola en la mesa de la ventana, iríamos a acompañarlo, a tratar de mitigar el dolor evidente del compañero en desgracia.

Demetrio levantó la cabeza, pidió un sifón natural –una muestra inequívoca de su estado de ánimo- y empezó a relatar: "Tenía un sueño, volver a vivir los mismos fin de año de cuando era pibe. Armar mesa grande, cientos de pan dulces, platos y platos de comidas frías que te constipan durante una semana, huevos rellenos, colitas mechadas con cualquier fruta rara, arrollados de todo un poco y mucha mayonesa, lechoncitos de distintas vertientes y distintos hornos, toneladas de nueces y almendras y avellanas y turrones. Y vinos, sidras, gaseosas, champagnes. Gritar todos a las doce de la noche, chocar las copas y seguir brindando, cantando y bailando hasta las cinco o seis de la mañana del 1º, momento en el cual toda la familia, como en una suerte de regimiento, se ponía a limpiar los estragos de la fiesta", dijo Demetrio.

Y siguió: "Hace poco, ustedes saben, alquilé una casa grande, linda, con parque, para pasar el verano. Era la posibilidad de realizar mi sueño: llamé a toda la familia, puse la casa a disposición. Limpié todo, armé una mesa grande juntando todas las mesas que encontré disponibles, pedí sillas y banquitos en todo el barrio, compré un mantel como para doscientas personas. Vacié la heladera de cosas superficiales y la llené con los manjares de mi infancia. Compré una barra de hielo y la metí en la bañadera junto con botellas y más botellas. Y me senté a esperar, triunfal, el desembarco de la familia", dijo Demetrio.

Y siguió: "Vinieron tíos, abuelos, primos de los primos, los hijos de los primos de los primos, las novias y novios de tíos y tías. A algunos hacía añares que no veía. A otros no los había visto nunca. Eran más de cien, y yo estaba feliz".

Pero la felicidad duró poco. "Ustedes vieron cómo llovió el 31, ¿no? Bueno, la cuestión es que hubo que meter a las apuradas las mesas y las sillas y los banquitos y el mantel para doscientos en el living. Ahí se empezó a enquilombar todo. Los hijos de los primos, todos los menores de diez años -unos treinta y cinco, llegué a contar- se subían con los pies embarrados a los sillones, a la cama, pisoteaban los almohadones y los libros puestos en un rincón, arrasaban a su paso con todos los adornitos de la mesa ratona, tiraron el arbolito de Navidad y rompieron veintiún platos. Los grandes empezaron a entrar y salir de la casa -con el pretexto de conocerla-, pisoteaban el pasto húmedo, levantaban nubes de mosquitos. Ustedes vieron los mosquitos que hubo el 31, ¿no?, dejaban la puerta abierta, las ventanas abiertas y abierto todo aquel agujero que hubiera en las paredes y nos separara de la voracidad de los mosquitos, moscas, jejenes y otros insectos depravados. Eran apenas las diez y media y yo veía derrumbarse el sueño del sueño. Todos gritaban. Pero no gritaban como yo los recordaba en mi infancia: dulces, alegres, festivos.

No, era otra cosa. Comían como si fuera la última vez; chicos y grandes chorreaban mayonesa, bebidas, volcaban las botellas, tiraban restos de pionono al piso, dejaban caer huesos de lechoncito y cáscaras de frutas secas. A las doce, catorce chicos dormían -embarrados y enchastrados- sobre mi cama. Los sobrevivientes tocaban el piano sobre el teclado de mi computadora y hacían dibujitos con mayonesa en la pantalla. Después de brindar como quien no quiere la cosa -muchos ya estaban borrachos y no se preocupaban por las formas-, algunos atacaron la biblioteca sacando, cambiando de lugar y metiendo dentro de sus bolsos algunos libros que nunca podré saber dónde quedaron. A las doce y veinte se fueron todos: el viaje de vuelta, el cansancio de la semana, argumentaron, pero yo sabía bien que el motivo era que ya no se aguantaban entre ellos", dijo Demetrio.

Y siguió: "Me senté en una silla que, de milagro, no estaba enchastrada y miré mi casa. Linda, grande, alquilada. Miré las manchas sobre las paredes, el piso, los muebles. De la araña del techo colgaba una amalgama de arrollado atacado por moscas y mosquitos. Sentí que otros mosquitos me seguían picando y fui hasta el baño a buscar el Off. En la bañadera, testigo mudo de mis sueños, la barra de hielo era un poco de agua sucia de migas de pan, cáscaras de avellana y papeles de envoltorio de turrones. Quedaba, también, una botella de Fresita, tibia. La llevé al living y llamé a la dueña de la casa. Le dije que quería dejar sin efecto el contrato. No son horas, me dijo enojada. Váyase ya, si quiere, pero la plata no se la devuelvo, por irresponsable. Corté, miré la botella de Fresita, tibia. Volví al dormitorio, miré la computadora", dijo Demetrio.

Abrió el bolsito que tenía entre las piernas y sacó una botella con líquido peligrosamente rosado: "La computadora la dejé. La Fresita, si quieren, nos la tomamos entre todos".

ca. Comían como si fuechicos y grandes chobesa, bebidas, volcaban ban restos de pionono caer huesos de lechonde frutas secas. A las dosos dormían –embarrados– sobre mi cama. Ites tocaban el piano sobre mi computadora y habel on mayonesa en la pande brindar como quien
Yo acuso a Francia
El "problema de los extranjeros" a cien años del manifiesto de Emile Zola
Cuadros de una ejecución
Christopher Hitchens en el pabellón de la muerte
Los Inevitables

Radar recomienda

El heroísmo de las calles

La muestra de Basquiat

Una comedia en

Auschwitz

Benigni filma el Holocausto

De Valencia al jazz

Ximo Tébar en la Argentina

La semana cultural

La bella Elizabeth

Agenda

La musa de los prerrafaelistas

Sonría, señora Peel
"Los Vengadores"
llega al cine

El blanco maldito

La leyenda negra

de Chet Baker

¿Quién, yo? El triple de El Otro Yo

Has recorrido,

muchacha...

La verdad sobre Anastasia

# "Paris etina," iesta", anota Ernest Hemingway. Y bosteza.

Charlema Angle - Myradin 87

Charmed Galuier 在第四別 经的加强财产的 

PERSONAL PROPERTY OF

图·通过2013年11日 在 36. 美一型医皮下311日前

faceropers do la Rabbaraga

Markey N. M. Addition 18 Sharpergue a SURGRE SARIS

Clizics Clesselvanes

THE BUILDINGS PORT PROFES 141 - Ste Meablarde -STOREST PROPERTY East made title offer a bar about the are soon a sur- are not a AUXINOSE LEFTERS BY MADVACE S

A Mi A. BOULT, Administrators

TIRphonica attraction

Platelliganes sample [ Clina, Et les fraientes de relection, | Pleetam, Aons il a est tant parte, m's

tied to their du l'était. In a formation manufage du partir du que le france millant l'étail ainables facile. Ece marce, le volpa-

parall haufe sold has granion class I d'acceptate pour son ministre, le sécroler qui dels la route appenent diffique son une l'étate san contempo internation le service de la proper de la

casin, at he sound that he is first major, he form the complete ancore on interestant the face of the process, made to be complete the complete the

glodes Cont la contrience a pui du borderent et prope segrepune queres. Les recherches duches du contrience à pui de contrience du contrience à pui de contrience de contr

somebandent du Paty de tilain, qui les dis lunis. Ils multiumarent, piers qu'il dioces class cancatent de la cel publica ; Cest et part, le sessue est including

medie louis, qui les le paparité, est il reprimentait de me pir concluir dans d'hatchany, s'est que le gout su popule permettre. Che tore, l'an manuxe, je le replit, est not le char

a concurse auxil du appril de la constitue de

those, it converse aven be copelle. On about falls of the states and the fall of the states and the states of the states and the states of the

ne croice tamals les explicamente aux l'explice trayfre le leurs témisgragés. L'intérient l'aterbage, colonel de Paly de Claux. l'en le 16 l'impre dux nommes, de mels une des

quelles il a counta la matteurus Nota ignoras encata leure international tila augu decouvert, l'antre mangre. On interfere ne peut des le com-

breston to pit can dans trayled it at the test of the constitution has retrouvere prochetic tons taken to note parts de the constitution has retrouvere prochetic que taken to note parts de training de

sails to false tumber, his constitue tone no farisient pur chiefe; et if rerlaine. Mais found dail ground, car double devent to justice civile, an fond, france, an event and animone.

olles, les l'ensulabilians monstruiuses, set à minaripor, est outre, que tour la confinitation d'Existère l'état toujour l'état toujour qui sa des june hour la respectione. Ant existent

And della distribute affolia, offe and guerra. Chai un proxis de fronting that the field as the fille and the file and the

dans are dirails visited for an a late that a security of the payon of

accommission de beaucaup de chouse, infini que les expects n'einient pas la september 1600, et se qu'il faut attre qu'il faut attre qu'il faut attre gant, et des pas le proprie tous leurs àcette. Le premier

It m'y a d'about que to l'allant, a faire blan hout, a faire blan hout, a faire blan hout, a faire blan hout,

stature to general do inicialire, qui un nove erais parte de quatores adels i suns te durant fait parciantame i billis de Dreyten statt en popil et

de Paty de illamarrita Dreatus, in man fin jugs, at it vious de la jugie una logique phine d'angulte. Remainme l'intent des protecteurs du

"HISTOIRE N° 217 JANVIER 1998



Un siglo después del extraordinario gesto de valentía de Emile Zola ante el affaire Dreyfus, en cada "caso" racista y en cada debate sobre la inmigración, dos Francias vuelven a oponerse cerradamente. Y dejan a la vista que el violento disenso sobre "la identidad francesa" de fines del siglo pasado prefiguró menos la xenofobia de los años '30 que la política francesa actual ante el "problema extranjero".

Por MICHELLE GUILLEMONT, desde Paris final del siglo pasado, marcado por el violento disenso sobre los fundamentos de "la identidad francesa", prefigura menos la xenofobia de los años '30 que los enfrentamientos étnicos de la actualidad. Un siglo después del extraordinario gesto de valentía de Emile Zola -que Francia se prepara a homenajear con una muestra en la Biblioteca Nacional de Francia, a partir del manuscrito de J'Accuse y la publicación integra de los cuadernos de Alfred Dreyfus-, en cada "caso" racista o antisemita, en cada debate sobre la inmigración, dos Francias vuelven a oponerse.

District friends an instance of the Control of the

hist souther apprise a laute visite.

nature tal britis social a pre file comments.

-n't ob vilvoit of the weited holicate

affrence des terrares; on crima qu'il

a's pas deminals.

mocent qui rapis là das, dans la gius;

Si g'art & your, thouseless to Pre-1:

or order. Boser acquistre as exter-

ERA UN CASO Una frase del primer capítulo del libro Cinco años de mi vida (reeditado por La Découverte, con textos de Pierre Vidal-Naquet y Jean-Louis Lévi) resume los treinta y cinco primeros años de Alfred Dreyfus: "Todo en la vida parecía sonreírme". Era un joven capitán del ejército francés, un hombre brillante y adinerado, casado con Lucie Hadamart y padre de dos hijos, Pierre y Jeanne. Esperaba llegar a los rangos más altos del Ejército, aunque el clima antisemita de aquellos años había estado a punto de afectar su carrera: al egresar de la Escuela de Guerra, un general miembro

del jurado había intentado rebajar sus notas porque "no quería que hubiese judíos en el Estado Mayor". En una protesta formal, el joven Dreyfus había preguntado al director si un oficial judio no era "capaz de servir su país tan bien como otro". Al lograr que satisficieran su demanda, se fortaleció la fe del joven Dreyfus en la República y sus valores.

the cauchernal, sour dot is connact up got to entre aut, at it had but able to be toubli a suche prin.

En uno de los momentos más negros de su deportación en la Isla del Diablo. Dreyfus redacta su testamento: "Lego mis dos hijos a Francia, a mi querida patria". Durante su largo "calvario" (así lo nombra él mismo), que empieza un día de sol en París, el 15 de octubre de 1894, cuando es detenido por espionaje para Alemania y alta traición a la patria, sobrevive gracias al extraordinario afecto y la solidaridad de su mujer, de su hermano Mathieu y el resto de su familia -"el sindicato Dreyfus" según la prensa antisemita de la época-, sus lecturas de Montaigne y Shakespeare, y sobre todo su fe en su país: "Por encima de todas las pasiones humanas, por encima de los hombres y sus extravíos, está la Patria. Ella será mi juez supremo", escribe en el primer dia de destierro a su mujer. Una carta del 1º de junio de 1899 lo confirma: "Mi confianza en la Justicia de mi país es la misma. El honor de nuestra noble Francia, como el honor de nuestro querido Ejército será lo que nos haga lle-

gar por fin al desenlace de este espantoso error judicial y a su reparación".

applications and hillering the latter that the latter could be restioned from the rest one around not family and section to provide the rest of the section to be seen that the latter than the section to be seen that the section that the section to be seen that the section to be seen that the section that the sect

Tal lealtad tenía su origen no en presuntas inclinaciones reaccionarias de Dreyfus por el orden y la ley, sino en el decreto de 1791 que emancipó a los judíos franceses y los persuadió de que Francia era la Tierra Prometida. En 1941, otro alsaciano, el historiador Marc Bloch, afirma la fuerza de este sentimiento. nacional, no siempre en conflicto con el sentimiento religioso: "Me educaron en el culto de las tradiciones patrióticas, de las que los israelitas del éxodo alsaciano tueron siempre los pilares más fervorosos. Francia seguirá siendo, pase lo que pase, la patria que no podré desarraigar de mi corazón. Unido a mi patria por una tradición familiar ya larga, nutrido de su herencia espiritual y de su historia, incapaz de concebir otra donde pueda respirar cómodamente, la he querido y servido con todas mis fuerzas. No senti nunca que mi calidad de judio pusiera a estos sentimientos el menor obstáculo". A la luz de esas palabras puede entenderse por qué eligió la carrera militar el niño Alfred Dreyfus en una fecha tan temprana de su vida: porque en 1870 fue testigo de la guerra con Prusia que arrancó a su Alsacia natal de Francia y sintió el deber de servir a la nación elegida por su familia.

encadenaron rápidamente desde el arresto de Dreyfus. El 15 de octubre de 1894, el general Mercier, ministro de Guerra, da la orden de detenerlo. El 19 de diciembre empieza el juicio militar a puertas cerradas. El 22 de diciembre Dreyfus es declarado culpable por unanimidad y condenado a la deportación perpetua en el penal de Isla del Diablo (Guayana francesa). A la prevaricación se agrega la ilegalidad: a último momento, los jueces dispusieron un legajo secreto, con nuevas pruebas falsificadas por el servicio de inteligencia (por intermedio del comandante Esterhazy y el coronel Henry) o mal fechadas, del que el acusado y su abogado no supieron nada. La tristemente célebre escena de la degradación militar, inicialmente prevista para el viernes 4 de enero, se posterga un día, sin ninguna explicación de las autoridades militares: pero a varios columnistas les parece apropiado que la condena pública del "traidor" tenga lugar un sabado.

El preso grita: "Soldados, degradan a un inocente, deshonran a un inocente! ¡Viva Francia! ¡Viva el Ejército!". El público de civiles que presencia la escena lo insulta: "¡Muera el judío!". Entre los periodistas está presente Leon Daudet, quien publica al día siguiente: "El traidor no podrá





Accusé Zola, levez-vous! L'AFFAIRE DREYFUS A L'HEURE

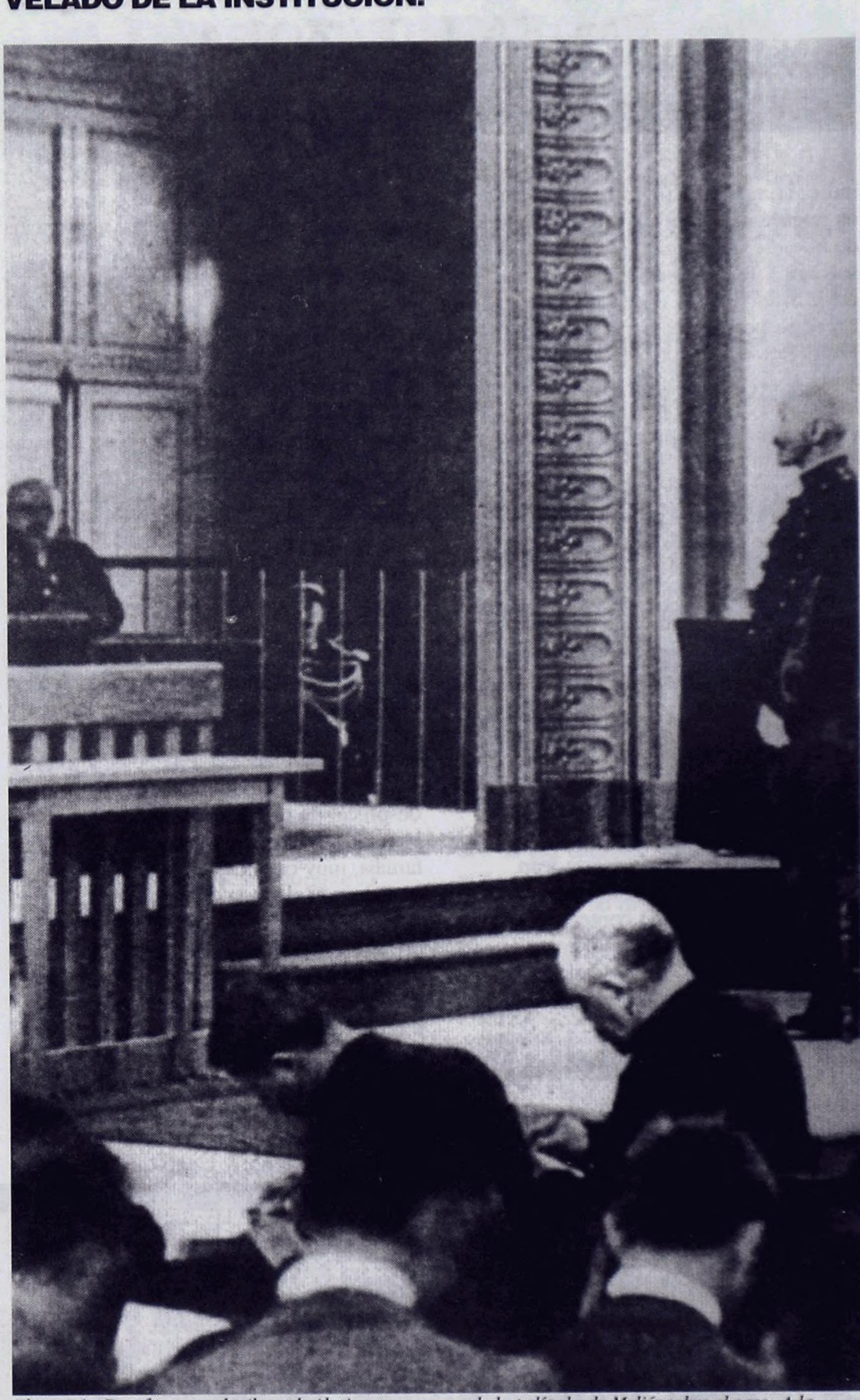


DESPUÉS DE LA PUBLI-CACIÓN DEL TEXTO DE **ZOLA SE CREA LA "LIGA** ANTISEMITA": SUS MIEM-**BROS PROVOCAN UNA** OLA DE VIOLENCIA DE UNA BRUTALIDAD INAU-DITA EN LA HISTORIA DE FRANCIA, ALENTADOS DESDE LA PRENSA, MAYORITARIAMENTE HOSTIL A DREYFUS (EL 96 POR CIENTO EN 1898, EL 85 POR CIENTO EN 1899). LOS PASQUINES NACIONALISTAS (DE TÍTULOS TALES COMO

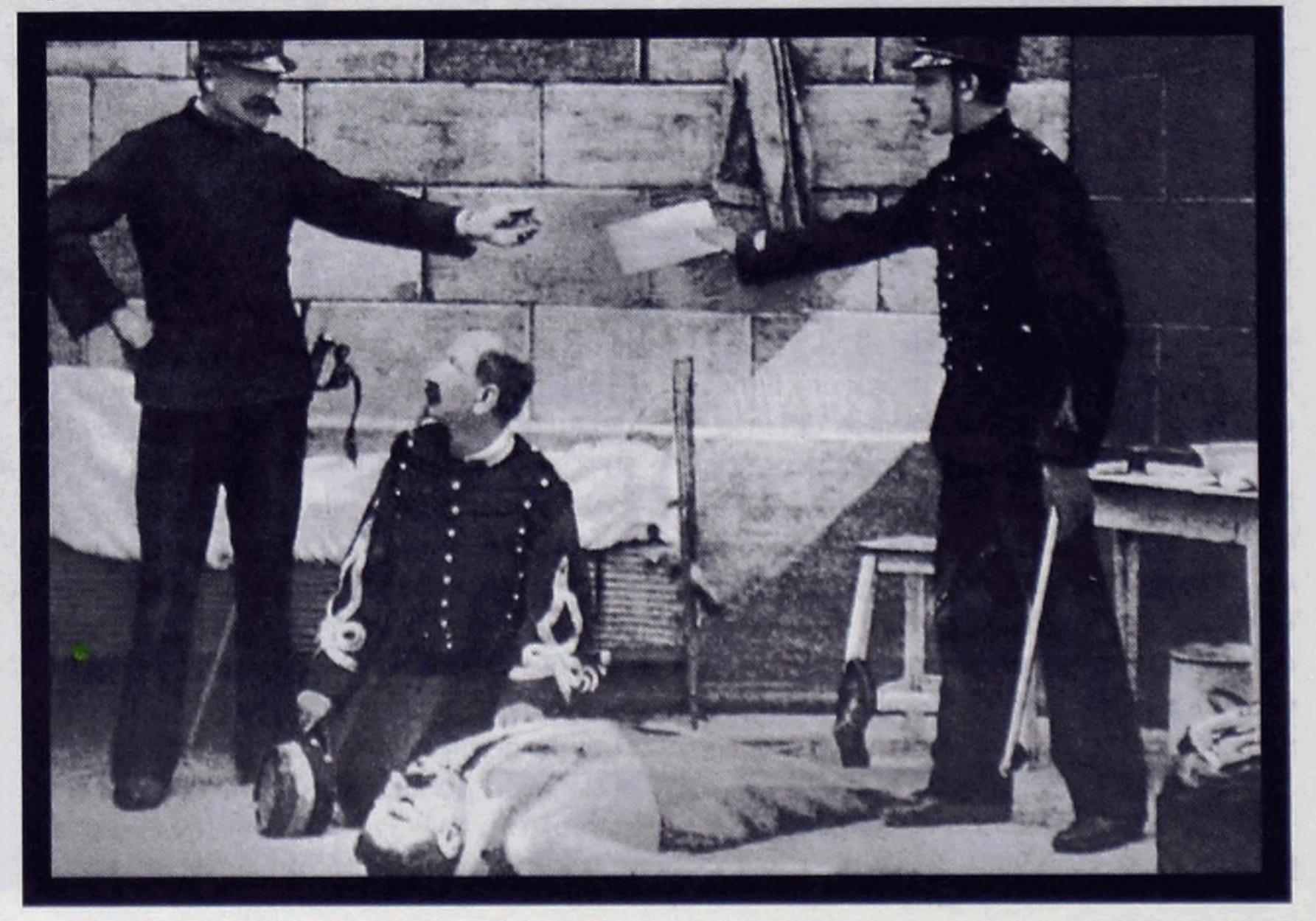
LA CROIX, LA PATRIE Y LE PETIT PARISIEN

VENDEN, EN TOTAL, CINCO MILLONES DE EJEMPLARES DIARIOS. POCO DESPUÉS SE LES SUMA UN NUEVO PE-RIÓDICO, CUYO NOMBRE **EVITA TODO EUFEMISMO:** EL ANTI-JUDÍO.

A LOS TREINTA Y CINCO AÑOS ALFRED DREYFUS ESCRIBIÓ CON ESCALOFRIANTE INGENUIDAD: "TODO EN LA VIDA PARECE SONREÍRME". ERA UN JOVEN CAPITÁN DEL EJÉRCITO FRANCÉS, BRILLANTE Y ADINERADO, CASADO Y PADRE DE DOS HIJOS, QUE ESPERABA LLEGAR A LOS RANGOS MÁS ALTOS A PESAR DEL ANTISEMITISMO VELADO DE LA INSTITUCIÓN.



El capitán Dreyfus ante el tribunal. Abajo: una escena de la película de Meliés sobre el caso. A la izquierda: el capitán saluda a su esposa a su retorno a Francia, luego del destierro en Isla del Diablo.





La Lanterne

THE RELEASE BRIAND ADDRESS OF THE PARTY OF T

LE PROCES ZOLA

LES OFFICIERS REFUSENT DE COMPARAITRE

Cribune Libre

The product of the second of the party of th

spin of a property source protection of the stands of the

OLA EX COUR D'ASSISES

The state of an early forgonness species. For its control of the state of the state

nunca compartir la única fe que salvaguarda nuestra raza, nuestra lengua, la sangre de nuestra sangre que nos hace a todos solidarios. Ese miserable no es francés. Es color *traidor*, es un desecho de ghetto". Un corresponsal del diario austríaco *Neue Freir l'Presse*, llamado Theodor Herzl, asiste al espectáculo: los acontecimientos le confirman la urgencia de una solución y lo llevarán a exponer dos años después, en 1896, su concepción de un Estado judío en su libro *Der Judenstaat*. Si no era posible la tolerancia religiosa en el país de los derechos humanos, ¿dónde?

El 21 de febrero llevan a Alfred Dreyfus hacia Isla del Diablo, cerca de Cayena, donde iba a pasar cinco años "fuera del mundo de los vivos", ignorando todo de "El caso".

LA PRENSA Para que el asunto Dreyfus terminara siendo el "caso" hizo falta un rol protagónico de la prensa. Frente al silencio impuesto por las autoridades y a la indiferencia de todos -incluso, en los primeros tiempos, del socialista Jean Jaurès-, el hermano "admirable" de Dreyfus, Mathieu, lucha contra el olvido. La primera etapa consistió en crear las condiciones de algo espectacular, según los consejos de un detective inglés que convence al corresponsal en París del Daily Chronicle de poner en circulación una "noticia" para que el preso no sufra consecuencias en su ya terrible encierro. No importa que dicha noticia sea inverosímil, dice el detective. Y el diario británico anuncia el 3 de setiembre de 1896 que "el capitán Dreyfus se escapó de las islas en un barco americano". La conmoción cunde en París pero la estratagema funciona: se vuelve a hablar del preso y algunos diarios nacionales comentan la necesidad de investigar acerca de posibles irregularidades en el juicio. Mientras tanto, en el penal de Guayana, Dreyfus es sometido al cepo todas las noches.

El 6 de noviembre de 1896, Bernard Lazare publica (en Bruselas, para escapar a la censura) su crónica de los hechos (Un error judicial. La verdad sobre el Caso Dreyfus), en un estilo periodístico clarísimo y vigoroso, un modelo de periodismo político. Tres mil notables franceses la reciben. La recepción es glacial: sólo unos pocos empiezan a dudar de la culpabilidad de Dreyfus. El tercer momento tiene que ver con los acontecimientos del año 1897: Scheurer-Kestner, vicepresidente del Senado francés, revela al ministro de Guerra lo que sabe acerca de la inocencia de Dreyfus y comienza la investigación al comandante Esterhazy. El 10 y 11 de enero de 1898, se juzga a puerta cerrada a este oficial. El escándalo estalla con su sobreseimiento.

YO ACUSO La falta de justicia adquiere proporciones evidentes. Emile Zola inte-

rrumpe su existencia apacible como escritor de ficciones para ponerse al servicio de una causa que parece de ficción.

Luego de escribir las veinte novelas que conforman la *Historia natural y social de una familia bajo el Segundo Imperio*, Zola había dicho en 1896, en el funeral de Edmondde Goncourt: "¡Ah, la valentía intelectual; decir lo que uno cree que es la verdad, aun sacrificando la paz de su existencia, y sin ceder ante ninguna convención; ir hasta el extremo a pesar de todo; nada es más extraordinario, nada es más hermoso, nada es más grande!".

Para los católicos, Zola era, antes de su compromiso con Dreyfus, un enemigo de la religión. Su obra era considerada inmoral y corruptora. Su tríptico *Las Tres Ciudades (Lourdes, Roma, París)* provocó el escándalo (era, al mismo tiempo, "la" referencia literaria de los librepensadores). La Academia Francesa le denegaría todo honor y sus colegas le manifestarían su desprecio de mil maneras. François Mauriac contaría años después que su familia, muy católica, tenía la costumbre de llamar "Zola" a la escupidera.

El 16 de mayo de 1896 Zola publica en *Le Figaro* su artículo "Para los judíos", donde se indigna: "Desde hace varios años, estoy atento a la campaña que se intenta llevar a cabo en Francia contra los judíos, con una sorpresa y un asco que van creciendo. Me parece una monstruosidad, una cosa fuera de todo sentido común, de toda verdad y toda justicia. Algo tonto y ciego que nos haría retroceder varios siglos y que desembocaría en la peor de las condenas: una persecución religiosa que ensangrentaría todas las patrias".

En noviembre de 1897, Zola cena con el vicepresidente del Senado, Scheurer-Kestner, quien confía al escritor su convicción de que Dreyfus es inocente. Según lo relatado por el político en su autobiogra-fía, Memoire d'un sénateur dreyfusard, el escritor se apasiona enseguida: "¡Es horrible, es un drama espantoso! ¡Pero qué grandeza también!". Menos como político que como novelista, reconoce en el caso Dreyfus un "drama conmovedor" con "personajes sublimes". En su correspondencia aparecen estas líneas: "Esto me apasiona, quizás se pueda hacer más adelante una obra admirable".

Como reacción inmediata al escándalo del juicio de Esterhazy, Emile Zola escribe su "Carta al Presidente de la República". El violento panfleto repite, en su última parte, como una letanía "yo acuso... yo acuso... yo acuso... yo acuso...", designando a todos los culpables del encubrimiento de la verdad. Georges Clemenceau, entonces director de *L'Aurore*, encuentra sin dificultades el título de tapa: *J'Accusel* Ese 13 de enero de 1898 su publicación vende 300.000 ejemplares. Zola concluía con estas palabras: "Tengo una sola pasión, la de la luz:

en nombre de la humanidad, que tanto sufrió y tiene derecho a la felicidad. Mi protesta es sólo el grito de mi alma. ¡Que se atrevan a citarme ante la justicia y que la investigación sea pública! Eso espero". Su primer juicio empezó un mes y medio después, el 7 de febrero. En julio se lo condena por difamación a un año de cárcel: Zola se exilia a Inglaterra. Pero, para entonces, "la esperanza cambió de bando; el combate cambió de alma": el caso Dreyfus era público.

LOS INTELECTUALES El debate no estableció bandos según los partidos políticos o las clases sociales. Cuando Jaurés se comprometió con la causa de Dreyfus (en quien ya no veía "a un oficial o un burgués" sino a "la misma humanidad"), la dirección del Partido Obrero francés, que había recibido favorablemente *J'Accuse*, declara su ruptura con el dreyfusismo: "Los proletarios no tienen

UNA ENCUESTA DE OPINIÓN ACABA DE RE-**VELAR A FRANCIA COMO** EL PAÍS MÁS RACISTA DEL CONTINENTE, JUNTO CON AUSTRIA: EL 48 POR CIENTO DE LOS FRANCESES SE **DECLARAN "MUY RACIS-**TAS" (EN ITALIA Y **ESPAÑA LOS "ULTRAS" NO SUPERAN EL 4 POR** CIENTO). LOS RESULTA-DOS DE ESA ENCUESTA **FUERON IGNORADOS EN** LOS NOTICIEROS Y APE-NAS MENCIONADOS POR LA PRENSA ESCRITA. ES PREFERIBLE NO AGITAR LAS OLAS: MEJOR NO DECIR NADA, SI NO SE VA A HACER NADA.

nada que hacer con esta batalla; no es de ellos". Con excepción de la Iglesia y el Ejército, unidos unánimemente contra "el traidor", las divisiones se empiezan a dar dentro de cada clase social, a veces con violencia. Lo mismo sucede entre los intelectuales. El apellido de Dreyfus aparece por primera vez utilizado como sustantivo ("dreyfusard") en el "Manifiesto de los intelectuales", firmado por Anatole France, Blum, Gide, Mallarmé, Saint-Pol Roux, Proust, Apollinaire y los pintores Bonnard y Pisarro, entre otros, que clamaba por el respeto de la verdad, la justicia y el universalismo. Pero la mayor parte de los estudiantes de Letras, Derecho y Medicina son anti-dreyfusards, así como Rodin, Cézanne, Toulouse-Lautrec, Dégas y Renoir están con los nacionalistas.

**EL ANTISEMITISMO Y "LAS LIGAS** PATRIOTICAS" En los intersticios dejados por las organizaciones políticas se desarrollan las "ligas". En febrero de 1897, Edouard Drumont crea la "Liga Antisemita de Francia". La dirige Jules Guérin, quien después de la publicación del texto de Zola moviliza a sus miembros provocando una ola de violencia contra los judíos por toda Francia, de una brutalidad inaudita en su historia. Aquellas manifestaciones son alentadas desde la prensa, mayoritariamente hostil a Dreyfus (el 96 por ciento en 1898, el 85 por ciento en 1899). Los pasquines nacionalistas (de títulos tales como La Croix, La Patrie y Le Petit Parisien) venden, en total, cinco millones de ejemplares diarios. Poco después se les suma un nuevo periódico, cuyo nombre evita

Entre enero y febrero de 1898, judíos de cincuenta y tres ciudades incluida París conocen el terror de estallidos y agresiones que bien pueden ser vistos como pogroms (uno de estos pogroms está relatado en Lévy, premier livre de contes, de Jean-Richard Bloch, Gallimard, 1925). La Liga Antisemita tiene especial impetu en Argelia, donde el ejército francés la deja organizar persecuciones a gusto. Se denuncia la "república judía", y nace el mito al respecto. En el Parlamento francés, un grupo de diputados que se declara abiertamente antisemita propone votar la exclusión de los judíos de toda la administración pública. En mayo de 1901 se crea el Partido Nacional Antijudío.

todo eufemismo: El Anti-Judío.

Por el otro lado, durante el juicio contra Zola, el senador Ludovic Trarieux (ex ministro de Justicia) crea la Liga por la Defensa de los Derechos Humanos. En su primer comité central hay pocos hombres políticos e intelectuales conocidos. Defienden a la Francia que se identifica con el Derecho y el régimen republicano, "que debe afirmarse contra las fuerzas maléficas y oscuras del pasado". Tal acción se ve reforzada con la Liga de



los Patriotas, a la que se opone la reaccionaria Liga de la Patria Francesa.

per fusards salen victoriosos, después de una lucha más que ardua. El coronel Henry reconoce haber cometido falsificación y se suicida; el comandante Esterhazy huye a Inglaterra; se recibe el pedido de revisión del juicio de Alfred Dreyfus. En julio de 1899, Dreyfus retorna a Francia, ignorando absolutamente todo acerca de lo que pasó en los cinco últimos años en su país.

Un consejo de guerra vuelve a juzgarlo en Rennes en agosto. Hay un atentado fallido contra su abogado y el 9 de setiembre se anuncia el veredicto: culpable con "atenuantes". Dreyfus es condenado a diez años de prisión. Bajo cuerda, se le pide que termine él mismo con el "caso": aceptando el indulto "humanitario" que le propone el gobierno (obligado por las amenazas de boicot a la Exposición Universal en París, de numerosos países escandalizados por el "caso").

Apelando a las escasas fuerzas físicas y morales que le quedan, Dreyfus rechaza el vergonzante indulto, para seguir siendo un símbolo. Esperará siete años su rehabilitación y su reintegro al ejército francés (que tendrá lugar por fin en 1906). Una compensación: será nombrado Oficial de la Legión de Honor. Mientras tanto, el poder civil sale fortalecido: en diciembre de 1905 se vota la ley

de Separación del Estado y la Iglesia. En cuanto a los intelectuales, quedan convencidos de lo decisivo de su rol en la vida social de la república y en la consolidación de la democracia.

¿Y el nacionalismo? ¿Retrocede, luego de la derrota de sus ideales en el caso Dreyfus? En absoluto. La pasión antidreyfusard marca la "modernización" del antisemitismo: en ella se unen el viejo antijudaísmo católico con el antisemitismo socioeconómico de fin de siglo, post-Revolución Industrial. En otras palabras, los elementos constitutivos del antisemitismo nacionalista del siglo XX.

¿DOS FRANCIAS? Se podría relatar una historia "ejemplar" francesa con la saga de la familia francesa Dreyfus. Sus hombres -incluso el mismo Alfred Dreyfus y su hijo Pierre- combaten en la Primera Guerra Mundial, donde mueren cinco miembros de la familia. Pierre trabaja muy activamente a favor de los refugiados que llegan de Europa del Norte y de Europa Central en los años '30. La familia se dispersa durante la Segunda Guerra Mundial. Madeleine, la nieta preferida de Alfred, miembro de la Resistencia de la primera hora en el grupo "Combat", es enviada a Auschwitz desde el campo de concentración de Drancy en 1943 junto a 83 niños de menos de doce años de los que se ocupaba hasta entonces (era asistente social), y muere en enero de 1944, a los veintiséis años.

DESDE HACE MÁS DE UNA DÉCADA YA, EL FRENTE
NACIONAL ATRAE A CUATRO MILLONES DE ELECTORES. LE PEN SUPO REUNIR EN SU PARTIDO A
DIFERENTES MOVIMIENTOS DE LA EXTREMA
DERECHA FRANCESA CUYA CONVERGENCIA ES,
SENCILLAMENTE, EL ANTISEMITISMO (DISFRAZADO,
CUANDO ES NECESARIO, DE ANTISIONISMO),
PONIENDO EN DUDA LA EXISTENCIA DE LAS
CÁMARAS DE GAS Y LOS CAMPOS DE EXTERMINIO
NAZIS, O CONSIDERÁNDOLOS "UN DETALLE", SEGÚN
LA DESGRACIADAMENTE CÉLEBRE FRASE DE LE PEN.

Cuando se habla de los "lugares de memoria" en Francia, resulta difícil no acordarse de esta familia. En 1990, por ejemplo, cuando se profanó el cementerio de Carpentras, pocos mencionaron que ésa era la ciudad donde Raphael Dreyfus, el padre de Alfred, instaló a su familia en 1870 para poder optar por la ciudadanía francesa, luego de la pérdida de Alsacia. Y también el lugar adonde Alfred se refugió largos meses después de su liberación. Seis años hubo que esperar el procesamiento de los culpables de la profanación de 1990.

Desde hace más de una década ya, el Frente Nacional atrae a cuatro millones de electores. Le Pen supo reunir en su partido a diferentes movimientos de la extrema derecha francesa cuya convergencia es, sencillamente, el antisemitismo (disfrazado, cuando es necesario, de antisionismo, según estima Guy Konopnichi en *Les filières noires*).

No es difícil leer esta continuidad en las actas del juicio al viejo funcionario francés "ejemplar" Papon, asesino de miles de judíos y represor durante la guerra de Argelia o en el proceso al terrorista "Carlos". Pero la principal victoria sea quizás la cotidiana: no sorprenden tanto las provocaciones de los "revisionistas" (poniendo en duda la existencia de las cámaras de gas y los campos de exterminación: "un detalle", según la desgraciadamente célebre fórmula de Le Pen) como la actitud de todos los par-

refieren a la inmigración como "el problema de los extranjeros". Francia está por cambiar por tercera vez en cinco años su Código de Nacionalidad. El gobierno socialista actual no cumple con su promesa de derogar las leyes Pasqua y Debré. El año pasado causó indignación la noticia de que sería delito el hecho de recibir en el domicilio a un extranjero "en situación ilegal": la protesta mayor fue llevada a cabo por actores, directores de cine y gente de la pantalla, pero tuvo escasa adhesión entre el resto de los "intelectuales" franceses.

Hoy, como al final del siglo pasado, se abren muchos interrogantes acerca del nacionalismo francés. En los últimos días, una encuesta de opinión a nivel europeo ubicó a Francia como el país más racista del continente, junto con Austria: el 48 por ciento de los franceses se declaran abiertamente "muy racistas" (como referencia, Italia y España muestran apenas un 3 o 4 por ciento de "ultras"). Los resultados de esa encuesta no recibieron la menor cobertura en los noticieros televisivos y apenas fueron mencionados por la prensa escrita, como si existiera el extrano consenso de que es preferible no agitar las olas: mejor no decir nada, si no se va a hacer nada.

Sugestivamente similar a la frase del presidente del Congreso francés en 1897, hace exactamente cien años: "No hay caso Dreyfus".





Por CHRISTOPHER HITCHENS El 22 de mayo de 1997, Larry Wayne White fue ejecutado con una inyección letal en Huntsville, Texas. Célebre asesino de dos personas, White atrajo a pocos dolientes y mantuvo en vela a un puñado de opositores a la pena de muerte. En los últimos años pasé bastante tiempo en los pabellones de condenados, pero dos aspectos de la experiencia terminal de White me llamaron la atención. En primer lugar, lo ejecutaron a las seis de la tarde, de manera tal que el evento sucediera dentro del manejable alcance de la jornada laboral y burocrática. Nada de dramas de medianoche: mera rutina. En segundo lugar, las autoridades de la prisión le negaron el último cigarrillo que pidió. ("Esto, caballeros, es un centro no-fumador. Nuestra política no acepta ninguna tolerancia".)

No por nada lo llaman humor negro.
Uno puede morirse de risa todo lo que quiera, pero sólo si se acepta que a la muerte le corresponde la carcajada final.
Kingsley Amis, hombre de un respeto profundo y reverencial por la parca, escribió una vez: Hay algo que decir a favor de la muerte: / No hace falta levantarse de la cama por ella; / Donde sea que uno esté, / puede recibirla, ¡gratis! Y, pasando de lo absurdo a lo casi sublime, Yeats escribió sobre un aviador irlandés que "previó" su propia muerte: Sé que encontraré mi destino / En algún lado entre esas nubes.

Los dos fragmentos comparten un elemento ineluctable sobre lo azaroso y lo incierto. "Donde sea que uno esté" y "En algún lado entre esas nubes". Nuestra existencia resulta única por nuestra certeza previa de la muerte combinada con nuestra completa ignorancia sobre cuándo sucederá.

Esa es nuestra paradoja. Nada es más predecible y más seguro que la muerte, y nada es menos predecible y menos seguro. Dos grupos humanos están exceptuados de esta regla: los que planean su propia muerte y los sentenciados a morir.

### BIENVENIDO A LA EJECUCION Es-

tados Unidos es un país de escasa ironía y abundantes eufemismos. Estoy, en Potosí, Missouri, en unas barracas bien alumbradas en las Ozark Mountains, para cumplir una cita burocrática con la muerte. En algún lugar de las entrañas de este edificio, se encuentra un hombre que hace rato conoce la hora exacta de su fin.

Samuel Lee McDonald –un negro fornido y semicalvo, apenas unos meses mayor que yo—ocupa el peliagudo sitio de decano del pabellón de condenados de Missouri y hoy será ejecutado. El 16 de mayo de 1981, en el estacionamiento de un fast food, mató a un policía fuera de servicio. El oficial Robert Jordan no tenía idea de que esa tarde era la fijada para su muerte. Había llevado a su hija de once años a comer una hamburguesa y, sin saberlo, la convirtió en testigo presencial de cómo McDonald abatía a su padre. Jordan logró disparar su arma: dos de sus balas alcanzaron a McDonald. El criminal debió recibir los cuidados necesarios para devolverlo a la vida de manera tal que se le pudiera dar muerte según el procedimiento apropiado.

Luego de agotar cada una de las apelaciones posibles, McDonald tiene una "cita confirmada" desde julio. El drama de la ejecución norteamericana solía tener como distintivo la suspensión de último momento, el llamado del gobernador al cuarto de ejecuciones y todo eso. (En la prisión rural de Parchman, Mississippi, donde una vez fui a hablar con alguien que estaba a punto de ser gaseado, suelen esperar unos minutos extra porque, según el inflexible folklore de la casa, una vez el llamado llegó un poquito demasiado tarde.) Pero en estos tiempos poco sentimentales hay que quitarle incertidumbre al procedimiento. En una serie de reglamentaciones recientes, la Suprema Corte de los Estados Unidos ha permitido que se establezca un momento luego del cual ninguna evidencia nueva puede salvar al condenado. "Terminemos

"A las 12.02 dejó de hablar. Fue como si de pronto le hubie-ran dado arcadas o hipo. Su espalda se arqueó levemente mientras el pentotal -inyectado por control remoto desde fuera de la escena- ingresaba a su cuerpo. Una voz de robot, salida de al gún lado, anunció que habíamos presenciado la primera inyección".

con el asunto" parece ser el slogan. ¿Los atestados pabellones de la muerte son una vergüenza para las cárceles de la nación? Agilicemos el expediente, entonces. En consecuencia, resulta bastante sencillo hacer una cita con la muerte y ver en acción, con los propios ojos, el dinero de nuestros impuestos. Designado testigo por las autoridades estatales, recibí instrucciones de llegar no más allá de determinada hora de una noche fría y lluviosa. Una vez dentro del edificio, me ubicaron en un cuarto con café, donuts y unos oficiales excesivamente amistosos. Hicieron todo lo que se suponía que debían hacer, incluida una minuta del menú completo de la tradicional última cena del condenado. Demasiado físico el asunto, para mi gusto. Demasiado grosero y carnal.

Como la mayoría de los estados con pena capital, Missouri emplea el método de la inyección letal. Se supone que es más sereno, predecible y benévolo que las variadas formas de quemar, disparar, ahorcar y gasear al condenado, todos ellos métodos que en el pasado habían logrado eludir el rubro "cruel e inusual". Parece un banal procedimiento médico, o así lo siente, al menos, el observador. "Esto es lo que va a suceder", me explica amable y pacientemente el supervisor. Unas horas antes de la cita, se le ofrece al recluso -como se lo llama todavíauna inyección sedante. Pocos la rechazan. A medianoche, una vez sujeto a una especie de caballete médico, el condenado recibe una dosis de pentotal sódico, que induce la inconsciencia. A eso le sigue, suavemente, una solución de bromuro de pancuronio, que provoca el paro respiratorio. Una última inoculación, de cloruro de potasio, detiene el corazón.

Como la práctica, cada vez más habitual, de despachar en grupo a los condenados, en prisiones remotas y en horas de trabajo, este "sueño" médico tiene por objeto quitarle al asunto el drama y la agonía: transformarlo en una especie de terapia para la sociedad y en un "cierre" para el criminal. Hace un año, en Arkansas, tres hombres fueron ejecutados en una sola noche mediante invección. Sin ironía alguna, las autoridades. del presidio explicaron que el método era: a) más barato, y b) un gran ahorro. de emociones para el personal. "Al hacerlo con los tres juntos, sólo se hace una vez el esfuerzo. Creo que todo el mundo se pone un poquito tenso en estos casos", declaró la vocera Dina Tyler. Yo creo lo mismo, pero también pienso que cualquier intento de disminuir o eliminar esa tensión difícilmente tenga éxito. Esa noche, en Arkansas, hubo un problema técnico. Kirt Wainwright, uno de los tres hombres a ejecutar, consiguió un brevísimo aplazo de último minuto.
Un empleado llamó desde la Suprema
Corte; los magistrados deliberaron durante una hora. El señor Wainwright pasó
todo ese tiempo atado a la silla, con una
aguja en el brazo. Sesenta minutos. Entonces llegó el llamado de la Suprema
Corte, para decir que podían empujar el
émbolo. ¡Hablemos de estrés!

Christopher Hitchens, el periodis-

ta británico autor de una biogra-

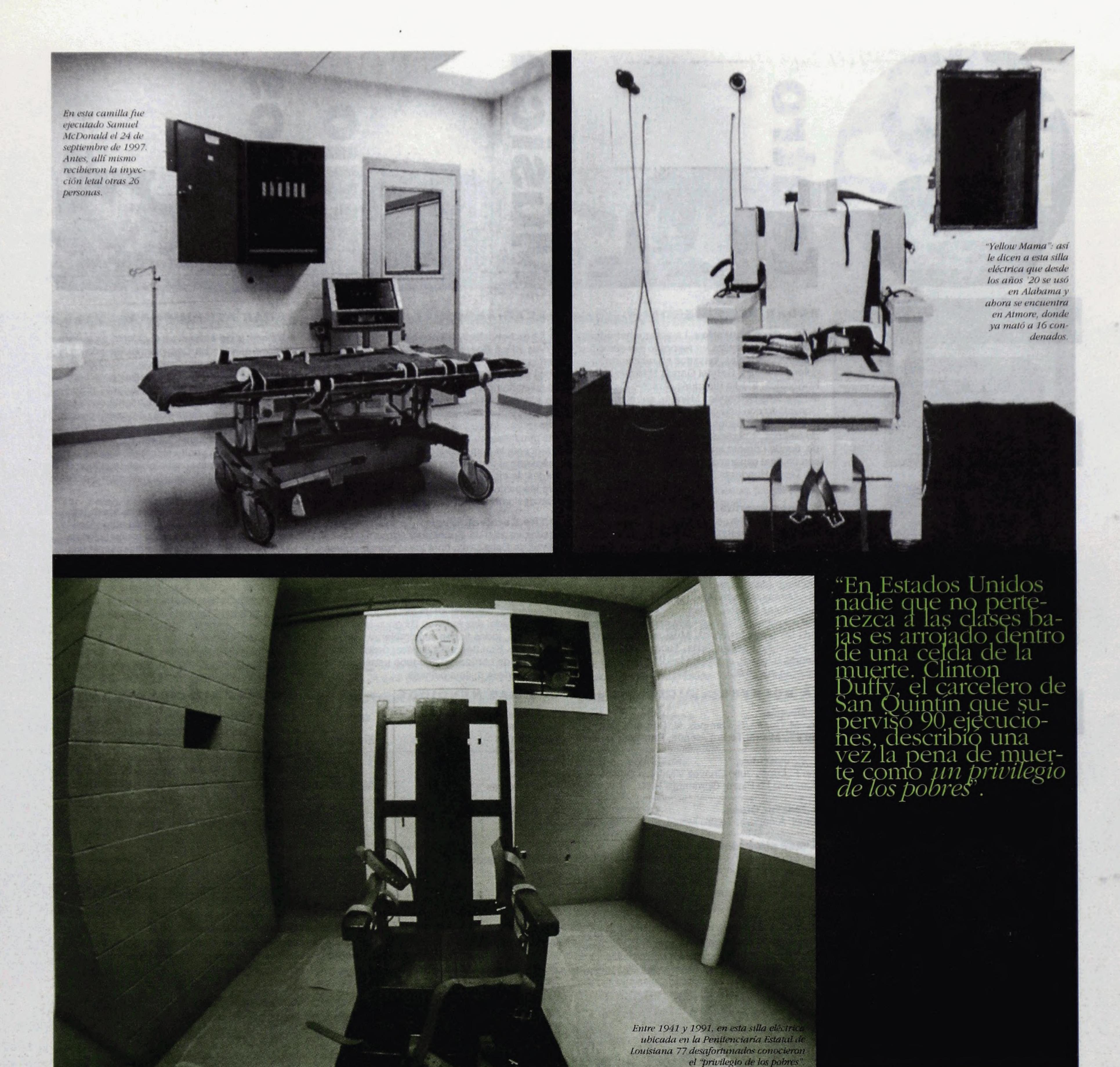
Teresa (The Missionary Position)

fía nada autorizada de la Madre

Han sucedido escenas extraordinarias en las salas de ejecución. Fallaron las cánulas y las agujas. Se buscó durante horas de agonía una vena utilizable en el brazo de un ex "consumidor" de drogas endovenosas. Como la Asociación Médica Norteamericana no considera ético que sus miembros participen en estos procedimientos, el trabajo suele caer en manos de personal sin el adecuado entrenamiento. Como consecuencia, gruesas capas de descuido y confusión han comenzado ya a recubrir este sistema nuevo, prístino, higiénico e indoloro.

TRES PINCHAZOS Y YA Llegó un momento en que los sonrientes oficiales y los gentiles voceros no sabían qué más hacer por el contingente de testigos a la ejecución de McDonald, así que nos acompañaron a lo largo de interminables corredores iluminados y llegamos por fin a la mismísima cámara letal. Dentro de ella se había erigido un proscenio de lo más sorprendente y grotesco. McDonald yacía del otro lado de una ventana de vidrio grueso cubierta por una cortina y custodiada por dos guardias. Me asaltó la sensación de ser un voyeur. Había algo malo en todo el asunto, tal vez demasiado ensayo: el resultado de un intento fallido de imponer cuidado y decoro sobre algo obsceno.

Irradiando la mayor indiferencia profesional imaginable, los guardias tiraron de dos hilos y se abrieron las cortinas. A través del vidrio pudimos ver a Samuel Mc-Donald, ya acostado en la camilla, tapado hasta el mentón con una sábana, como si estuviera esperando a un médico para una revisación de rigor. McDonald miraba con ansiedad hacia otra ventana, detrás de la cual estaban sus amigos, su familia y su abogado, no más de seis personas. Detrás de una tercera ventana estaba la familia del oficial Robert Jordan. McDonald hablaba apurada e inaudiblemente, aunque quizá sus familiares pudieran leerle los labios. A las 12.02 dejó de hablar. Fue como si de pronto le hubieran dado arcadas o hipo. Su espalda se arqueó levemente mientras el pentotal -inyectado por control remoto desde fuera de la escena- ingresaba en su cuerpo. Una voz de robot, salida de algún lado, anunció que habíamos presenciado la primera inyección. También anunció las otras dos, aunque no se produjo ningún impacto visible. Así que cuando la voz de



robot nos informó que ese bulto con forma de McDonald era ya un "difunto", tuvimos que creerle.

De vuelta en la oficina del café y las donuts, nos presentaron a algunos de los parientes del oficial Jordan, todos hombres que pronunciaron bellas palabras con la gravedad del caso, aunque también con el apremio que a veces se nota en la gente que emplea un guión ajeno. Sin embargo, cuando dijeron que habían rezado por McDonald y su familia, que conocían bien lo que ellos estaban atravesando y que lamentaban la asombrosa demora que había teñido todo el asunto, revelaron sinceridad y hasta cierta contrariedad. Tuve la ligera sospecha de que, para la familia Jordan, la venganza había resultado amarga o, quizá, insípida.

¿Pronunció McDonald algunas últimas palabras? ¿Cuáles fueron, por favor? La cara del oficial consulta los papeles del oficial y anuncia: "Las últimas palabras del recluso fueron *Díganles a mis hermanos que sean fuertes*". Vamos, yo estaba ahí, dijo mucho más y lo dijo con gran agitación. ¿Por qué no nos permitieron escuchar lo que dijo? En otras palabras, cada intento para hacer este "procedimiento" más racional, más ordenado y más higiénico sólo ha logrado dirigir mi atención hacia algo de lo que estoy convencido:

que en realidad el proceso es irracional, azaroso y manchado por los residuos de una antigua crueldad y de la superstición.

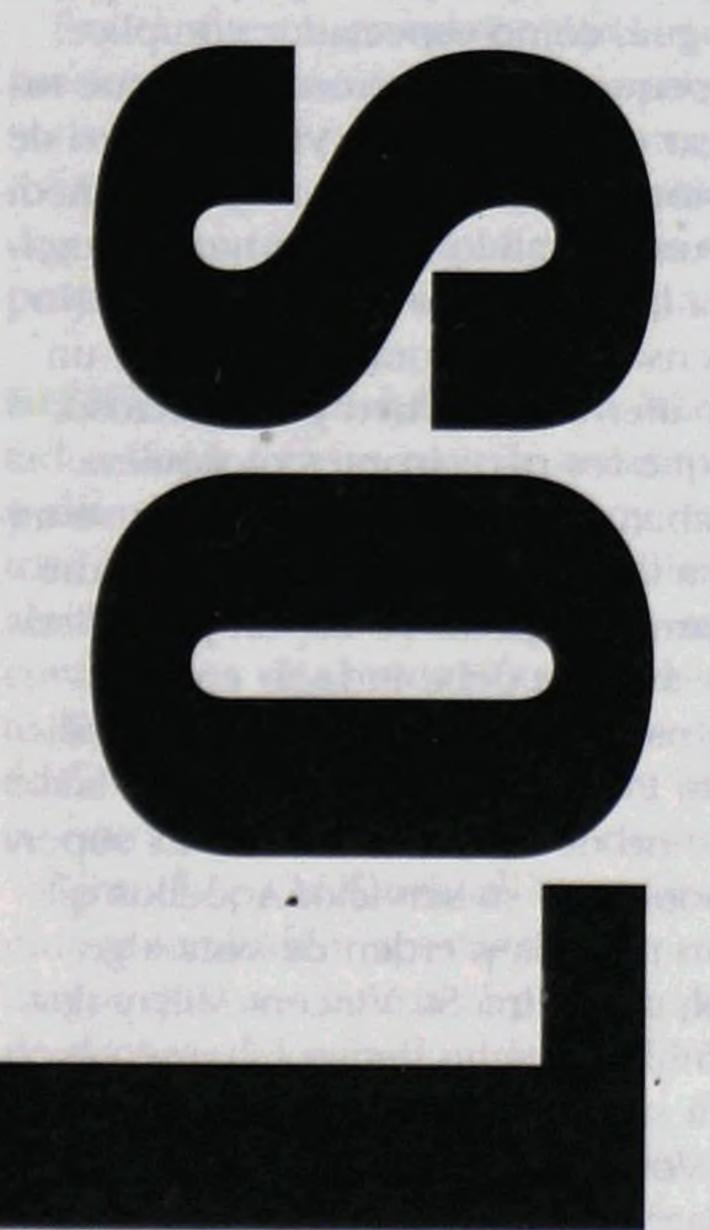
CP17 era, en efecto, el número de la lotería que le había tocado a Samuel Mc-Donald. Porque "el programa" es una lotería. A pesar del tan difundido descenso de la tasa de asesinatos en Nueva York, el porcentaje total del país sigue siendo mucho más alto que en cualquier otro. Si ejecutaran a todos los asesinos convictos, el país se convertiría en un osario: una fiesta del ojo por ojo, diente por diente. Así que se elige un cierto número para la sanción mayor. Se puede apelar a toda clase de "garantías" y "revisiones" para que el proceso se estire hasta la tortura. Pero esto sólo enfatizará lo que más se quiere ocultar: el hecho de que se participa en una lotería cuya rueda de la fortuna está jodida.

SIN SUERTE Y MAL PARIDOS En Estados Unidos nadie que no pertenezca a las clases desfavorecidas llega a un pabellón de la muerte. Clinton Duffy, el carcelero de San Quintín que supervisó 90 ejecuciones, describió una vez la pena de muerte como "un privilegio de los pobres". Se podría decir, sin exagerar demasiado, que Samuel Lee McDonald sacó el

número de esta lotería el día en que lo

parió su madre. No se trata de quitarle su responsabilidad. Pero tampoco tenemos que olvidar la nuestra. Existen muchos y muy poderosos argumentos contra el principio mismo de la pena de muerte. Pero es su práctica, no su principio, lo que ha generado la mayor cantidad de conversos últimamente, conversos entre la misma gente que se supone que debe administrar el negocio. Bueno, ¿y qué con las víctimas, y qué con el derecho de la sociedad a ser firme? Los familiares que conocí en Potosí estaban preocupados sobre todo por la cantidad de tiempo que habían esperado hasta obtener justicia, si es eso lo que obtuvieron al final. Es cierto, quince años es un largo período de espera. ¿Hay que acelerar las cosas? Que se entienda bien ese pedido: no significa otra cosa que un aumento en la velocidad de esa rueda de la fortuna. Pero desde 1973 hasta hoy, se conocen 73 casos documentados de gente inocente que llegó hasta el pabellón de la muerte y fue liberada. Norman Mailer y Phil Donahue propusieron que las ejecuciones fueran públicas o transmitidas por televisión, de manera tal que los ciudadanos enfrenten vívidamente aquello que piden. Los dos intentan ser irónicos. Lo cierto es que esta lotería ya afecta a la gente que no juega, y también es afectada por ella.

En mi vida he visto morir gente, por enfermedades o en guerras. Vi nacer niños y tengo la certeza moral de que una vez también contribuí a concebir a uno. En principio, y en diferentes grados, estaría dispuesto a volver a ver cualquiera de esos sucesos. Por decirlo de algún modo, son cosas de la vida. Pero quedé degradado para siempre por el pequeño papel que jugué, como espectador cómplice, en el pequeño y asqueroso ritual que tuvo lugar en ese cubo de vidrio dentro de la prisión de Missouri. La carnicería médica de un desvalido no da la menor seguridad a la sociedad o los individuos. No compensa deuda moral alguna. Fue un asunto aterrador, furtivo y vergonzoso, en el que los participantes ni siquiera mostraban decentemente su cara o se miraban a los ojos. Ni siquiera sé si podré excusarme -a pesar de ser un periodista que se supone debe indagar en todopor la parte que me tocó en el procedimiento. Pero algo saqué en limpio: la muerte no necesita defensores. Es superfluo ponerse a su servicio. Aquellos que abogan por ella pierden de vista algo central, que Edna St. Vincent Millay descubrió hace mucho tiempo, cuando escribió, en su poema "Objetor de conciencia": "Voy a morir. Pero eso es todo lo que haré por la muerte". Yo también.





### RADAR RECOMIENDA

Los días contados. La actriz y narradora Marta Lorente realiza un recorrido por sus últimos unipersonales, basados en relatos de Angeles Mastretta, Gabriel García Márquez, Vlady Kociancich, Eladia Blázquez, Antonio Dal Masetto e Inés Fernández Moreno, entre otros. Convidado con una copa de vino, el público podrá disfrutar de los mejores tramos de Mujer de palabra, A pedir de boca y Corazón cobarde, donde Lorente engarza historias de amor con un final esperanzado. En el Teatro-Café Finis Terra, Honduras 5200, los viernes a las 20.30.

Cinco puertas. En el mismo espacio que ocupa como taller, el Grupo Teatro Libre (de investigación teatral) cuenta dos historias en cuadros discontinuos, con mucho de ritmo cinematográfico. El lirismo sombrío de las imágenes repetitivas que ofrece el guión de Omar Pacheco (director de la obra y del Grupo) evoca escenas de tormentos, como salidas de documentales bélicos. Otras composiciones fijas o en movimiento remiten a la imaginación exaltada de Jerónimo Bosch. Música original de Lito Vitale. En La Otra Orilla, Tucumán 3527, viernes a las 22, sábado a las 21 y 23, y domingo a las 20.30.

### LA BOLETERIA DICE

### 1. Brujas,

con M. Casán, S. Campos, N. Cárpena, G. Dufau y F. Mistral. Teatro Ateneo, Paraguay 918.

### 2. El vestidor,

con F. Luppi, Julio Chávez y Mónica Galán. Complejo La Plaza, Corrientes 1660.

### 3. Master Class,

con N. Aleandro. Teatro Maipo, Esmeralda 433.

### 4. Más pinas que las gallutas,

con Emilio Disi, Tristán, Marixa Balli y Cris Miró. Teatro Tabarís, Corrientes 831.

### 5. El diario de Adán y Eva,

con M. A.Solá y B. Oteyza. Complejo La Plaza, Corrientes 1660.

Obras más vistas durante el año 1997.

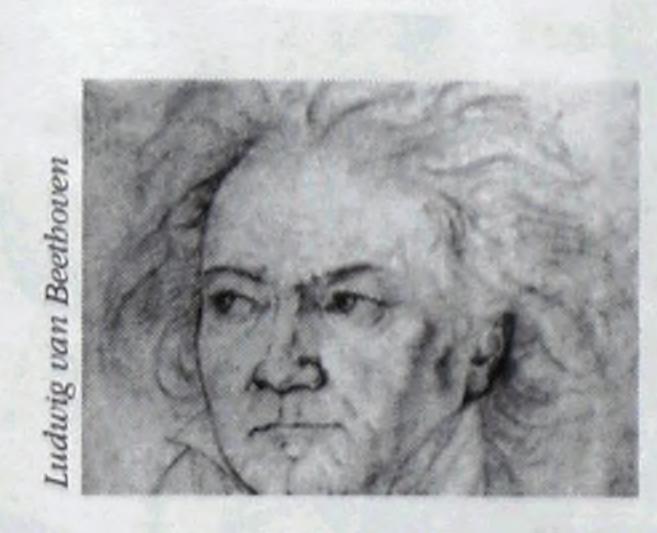
Fuente: A. Argentina de Empresarios Teatrales.



### VIVI TELLAS

### Directora de teatro

Como no pienso que "el teatro es la vida sobre el escenario", voy al teatro. para visitar otros mundos. Humberto Tortonese y Alejandro Urdapilleta logran eso: hacerme viajar a otros mundos. En todo sentido: otro lenguaje, otras costumbres, otras relaciones, otros problemas, otra moda, que se relacionan entre sí con absoluta naturalidad. Crear otro mundo es inventar relaciones nuevas entre elementos para producir una ilusión. La ilusión de que ese mundo sigue existiendo después de que uno se va del teatro, y también la ilusión de que existía antes de que uno llegara. Viendo La Moribunda tengo la impresión de estar visitando otro universo. y eso es lo único que me interesa del teatro.



### RADAR RECOMIENDA

Leonora, de Beethoven. Dirigida por John Eliot Gardiner. Ludwig van Beethoven compuso varias veces la misma ópera. Le sacó partes, le agregó otras, hizo varias oberturas distintas y, además, cambió el título original de Leonora por el de Fidelio (la falsa identidad masculina que ella toma para rescatar a su marido, preso ilegal de un tirano). Obra maestra del pensamiento artístico de la Revolución Francesa, la primera versión llega aquí por primera vez al disco y con instrumentos y modalidades de ejecución fieles a lo que se sabe sobre las costumbres interpretativas de la época. Tan deslumbrante como imprescindible.

The Carnival. Wyclef Jean. Su difundidísima versión de Guantanamera comienza con la voz de Celia Cruz, para luego transformarse en un seductor híbrido de trip-hop, altamente radial y contagioso. Pero no es eso lo único que tiene para ofrecer Wyclef Jean, cerebro del exitoso trío Fugees. Solito y solo, Wyclef arma un auténtico carnaval en un álbum que no se priva de nada: desde Manu Dibango hasta los Bee-Gees, todos tienen su sampler, versión u homenaje. Son 24 tracks sin desperdicio, para escuchar de corrido, ya que todo transcurre como parte de la misma película.

### LOS MAS VENDIDOS

### 1. Portishead

Portishead Polygram

### 2. Plan V

Plan V Fénix Records

### 3. Mundo civilizado

Arto Lindsay

Bar None

### 4. Urban Hymns

### 5. Come to Daddy Aphex Twin

Sire/Warner

Fuente: Fénix Discos (Gal. Bond Street, Santa Fe 1670)



### HORACIO FONTOVA

### Músico y actor

Uno de mis favoritos es Heartatack and Vine, de Tom Waits. Lo sigo desde sus inicios y me gusta porque trabaja con una dulzura indescriptible. Este disco es del '80, justo de la mitad de su carrera, y hay allí un gran equilibrio. Especialmente el tema "Down Town", porque soy fanático del órgano Hammond, un instrumento que nunca pudo ser superado por los más modernos sintetizadores. Esa canción resume la esencia de Waits y tiene una letra muy consistente. También recomendaria. de Bill Evans, You must believe in Spring, acompañado por Eddie Gómez en contrabajo y Eliot Zigmund en batería. Y el colmo de lo romántico: los Nocturnos de Chopin interpretados por nuestro exquisito Daniel Barenboim, o por Artur Rubinstein.



### RADAR RECOMIENDA

Tener y no tener. La excelente respuesta de Howard Hawks a Casablanca -basada en la novela de Hemingway- narra la historia de un mercenario que se encuentra envuelto sin quererlo en la resistencia francesa durante la Segunda Guerra. Mientras tanto, intenta conquistar a una joven cantante que no puede volver a Estados Unidos. Las legendarias escenas de amor entre la debutante Lauren Bacall y Humphrey Bogart -incluyendo el famoso diálogo en que ella le pregunta si sabe silbar- son increíbles, porque si había alguien más duro que Bogey, era su mujer.

En un día claro se ve hasta siempre. Barbra Streisand es una fumadora empedernida que, tras haber intentado todos los métodos habidos y por haber, decide consultar a un afamado psiquiatra especialista en hipnosis. Pero lo que no sabe el incrédulo doctor -interpretado por un Yves Montand más freak que nunca- es que la joven Streisand tiene poderes paranormales. Dirigida por Vicente Minelli, esta película es una de las mejores de Streisand: totalmente camp, sin una pizca de seriedad y ridícula hasta lo inmensamente disfrutable. Atención al cameo de un juvenil Jack Nicholson, que interpreta al medio hermano hippie de Streisand.

### LOS MAS ALQUILADOS

### 1. Men in Black,

de Barry Sonnenfeld. Con Will Smith y Tommy Lee Jones.

### 2. Batman y Robin,

de Joel Schumacher. Con George Clooney y Chris O'Donnell.

### 3. Jurassic Park: The Lost World

de Steven Spielberg.Con Julianne Moore y Jeff Goldblum.

### 4. Comodines,

de Jorge Nisco. Con Adrián Suar y Carlos Cal-VO.

### 5. Enemigo íntimo.

de Alan Pakula. Con Harrison Ford y Brad Pitt.

Fuente: Blockbuster.



### EL MARINERO TURCO

### Dibujante

Perros de la calle, de Tarantino, me parece una película genial, quizá la mejor de la década, porque marcó el comienzo de una nueva etapa en el cine, revolucionó la manera de contar una historia. Tarantino juega con el tiempo cinematográfico en un rompecabezas donde las escenas están ordenadas con un criterio totalmente libre de la línea cronológica, y desarrolla un nuevo ritmo. Sin embargo, este aparente despelote de escenas tiene una profunda coherencia y delimita la historia ubicando cada pieza en el lugar exacto en nuestras cabezas. Tiene además personajes bárbaros y actuaciones brillantes, y muestra el amor por el viejo cine de los maestros de la época de oro, por el del clase B y por el género negro. Una obra maestra.



RADAR RECOMIENDA

El abogado del diablo. Un pluscuamperfecto abogado yuppie llega a la cima de su carrera: es contratado por la poderosa firma neoyorkina capitaneada por John Milton. Este misterioso señor con nombre del autor de El paraíso perdido le ofrece todo lo que desee: dinero, mujeres, fama y hasta la inmortalidad. Pero el joven abogado comienza a sospechar que su inescrupuloso jefe -enredado en cuanto chanchullo existe- puede llegar a ser el mismísimo Diablo en persona. Con Keanu Reeves y Al Pacino. Dirigida por Taylor Hackford.

Mr. Bean. Rowan Atkinson vuelve con su personaje televisivo -aunque demostró en Cuatro bodas y un funeral que da para todo-, esta vez en formato de cine, sin dejar de lado los ingredientes que lo hicieron famoso, a saber: ausencia casi completa de diálogos y las morisquetas inverosímiles del inadaptado social de Mr. Bean. En esta ocasión, quieren despedir al señor Bean de su trabajo y le es encomendado -como última oportunidad para redimirse- viajar como delegado a Estados Unidos, acompañando una obra de arte valuada en 50 millones de dólares. Por supuesto, la tarea es para SuperBean, que no descansará hasta provocar un desastre descomunal. Dirigida por Mel Smith.

### LAS MAS VISTAS

1. El Chacal,

de Michael Caton-Jones. Con Bruce Willis y Richard Gere.

2. Flubber, el invento del siglo, de Les Mayfield. Con Robin Williams.

3. ¿Es o no es?, de Frank Oz. Con Kevin Kline, Joan Cusack y Tom Selleck.

4. Anastasia,

de Don Bluth y Gary Goldman. Dibujos animados.

5. Avión presidencial,

de Wolfgang Petersen. Con Harrison Ford y Gary Oldman.

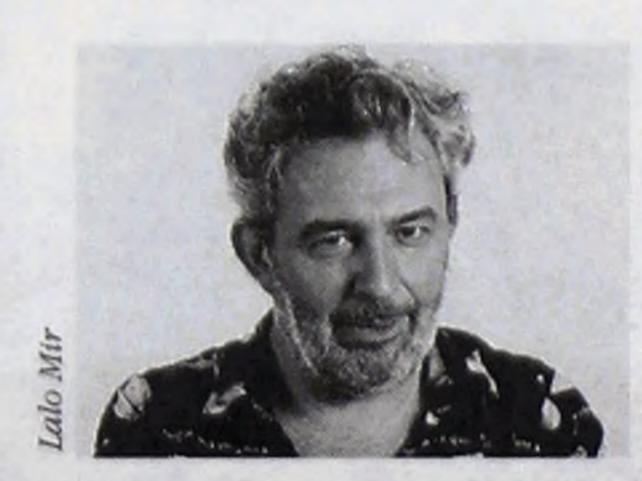
Fuente: Telam



### ANTONIO BRAILOVSKY

### Escritor y ambientalista

En Kamasutra, la película de Mira Nair, rescato el hecho de que se haya tomado como base un libro tradicional bindú: el libro del amor también titulado Kamasutra. Lo interesante es que se trata de una película hecha por bindúes, sobre temas que les son propios, escrita y realizada sin embargo muy only for turists. Se puede ver un forzamiento de lo típico. Lo divertido es entonces el juego de espejos de la mirada, bindúes mirándose a sí mismos pero con ojos de Hollywood. Lo que de todos modos propone reflexiones interesantes y funciona como disparador de otros pensamientos, aunque no sea una gran película. La destaco por eso, ya que hay películas que me gustan mucho más, pero no me bacen pensar.



### RADAR RECOMIENDA

Animal de radio. Ironía en las palabras para aflojar la tensión del día, y música de la buena, para acompañar la ambivalencia del atardecer. Lalo Mir con su imbatible frontalidad (en muchos casos disfrazada de chascarrillos) continuará durante el verano analizando y comentando los sucesos del día, en uno de los ciclos mejor logrados del medio. Durante el mes de enero, Mir conducirá el programa desde la ciudad de San Pedro, pero el equipo de producción seguirá haciendo base en Buenos Aires (desde el estudio de Rock&Pop), envidiándole sin descanso la fresca sampedrina del atardecer junto al río. De lunes a viernes de 17 a 20, por FM Rock/Pop. 95.9 Mhz.

La venganza será terrible. Amparado en una veta de su invención donde se funden historias clásicas con noticias de actualidad, Alejandro Dolina consolidó un estilo donde también conviven el humor y el tango. Así, sus relatos nocturnos mantienen el brillo y el misterio de los cuentos que da gusto volver a escuchar. En este primer mes del año, Dolina los cuenta desde Villa Gesell, mientras su equipo de producción orquesta la emisión desde los estudios porteños de la radio, con la misma animosidad hacia su jefe que las huestes de Mir hacia el suyo. De lunes a viernes de 24 a 02 por Continental. AM 590 Mhz.

### SE ESCUCHA

1. La 100

Share 19.15

2. Radio Uno

Share 10.90

3. FM Hit

105.5

Share 9.02

4. Rock & Pop 95.9

Share 8.29

5. Aspen 102.3

Share 7.16

Radios FM más escuchadas en los domingos.

Fuente: Mercados y Tendencias.



### DANIEL TOGNETTI

### Notero de TV

Ando por la vida con el walkman escuchando radio AM porque me interesan las noticias. Por la mañana me gusta "Hoy por hoy", con Néstor Ibarra, Marcelo Bonelli y Nancy Pazos, y una producción periodística que logra siempre estar un paso adelante. Y "El ventilador", con Carlos Ulanovsky, Jorge Guinzburg y Adolfo Castello, quienes proponen una manera diferente de informar al bacer pie en el bumor. De FM me gusta el "¿Cúal es?" de Pergolini y me divierte mucho el espacio que dedica a comentar revistas. Las tiras deportivas como "De una con Niembro"-La Red-, los programas de Victor Hugo - Continental-, y "El show de Boca"-Mitre. Y me duermo escuchando "El robo del siglo", donde hay siempre buena música.



### RADAR RECOMIENDA

Gilda. Ambientado en el Buenos Aires de la década del '40, este film pasó a la historia gracias a la escena en donde Rita Hayworth se desnuda con sólo sacarse un guante. Glenn Ford, favorito de toda madre cincuentona, trabaja en un casino clandestino donde todo va de maravillas hasta que su jefe -involucrado en innumerables negocios turbios- se casa en secreto. Cuando descubre que la flamante esposa de su jefe fue el amor de su vida, las cosas comienzan a ponerse bastante noir. Vale la pena levantarse temprano o, en su defecto, programar la video. El miércoles a las 6.30 por Cinemax (canal 19 de VCC, 35 de CV y 20 de Multicanal).

Talk Soup. John Henson es la cabeza visible de este excelente programa que se dedica a exponer las mil y una estupideces de la TV yanqui. Durante media hora desfilan entrenadores de animales extraños, campeones mundiales de escupida, tortazos varios en shows maurovialeños -cuya contundencia demuestra que a sus pares argentinos les queda mucho por aprender- y niños coleccionistas de mocos, acompañados por las sarcásticas acotaciones y morisquetas de Henson y sus cofrades detrás de cámara. Los sábados a las 13.30 y 1.30 y repeticiones todos los días, por E! (canal 29 de CV y 51 de VCC).

### ELRATING MANDA

1. Ricos y Famosos Canal 9

2. María Mercedes Canal 11

3. Las Juanas Canal 13

4. Amor sagrado

Canal 11

5. Especiales de Alta Comedia Canal 9

Teleteatros más vistos

Fuente: Mercados y Tendencias.



### CAMILA O'DONNELL

### Productora de "DNI"

Soy una gran consumidora de documentales, porque el ritmo que manejan y la posibilidad de profundizar temas y relacionarlos con otros me inclinan hacia este género. En Discovery o en TV Quality se pueden ver trabajos internacionales de alto presupuesto, tanto sobre deportistas, historia o naturaleza, donde rescato el poder hacer de temas aparentemente pequeños, informes que nos atañen a todos. De las producciones locales valoro que se hagan cosas bien logradas con mucho ingenio y poco presupuesto. Clara Zapettini, realizadora de Quality, es un ejemplo. Y en televisión de aire-además del ciclo de Prelorán que emitió ATC-, me gusta "La aventura del hombre", cuando trata temas que no son de animales.



### HOY PRESENTA

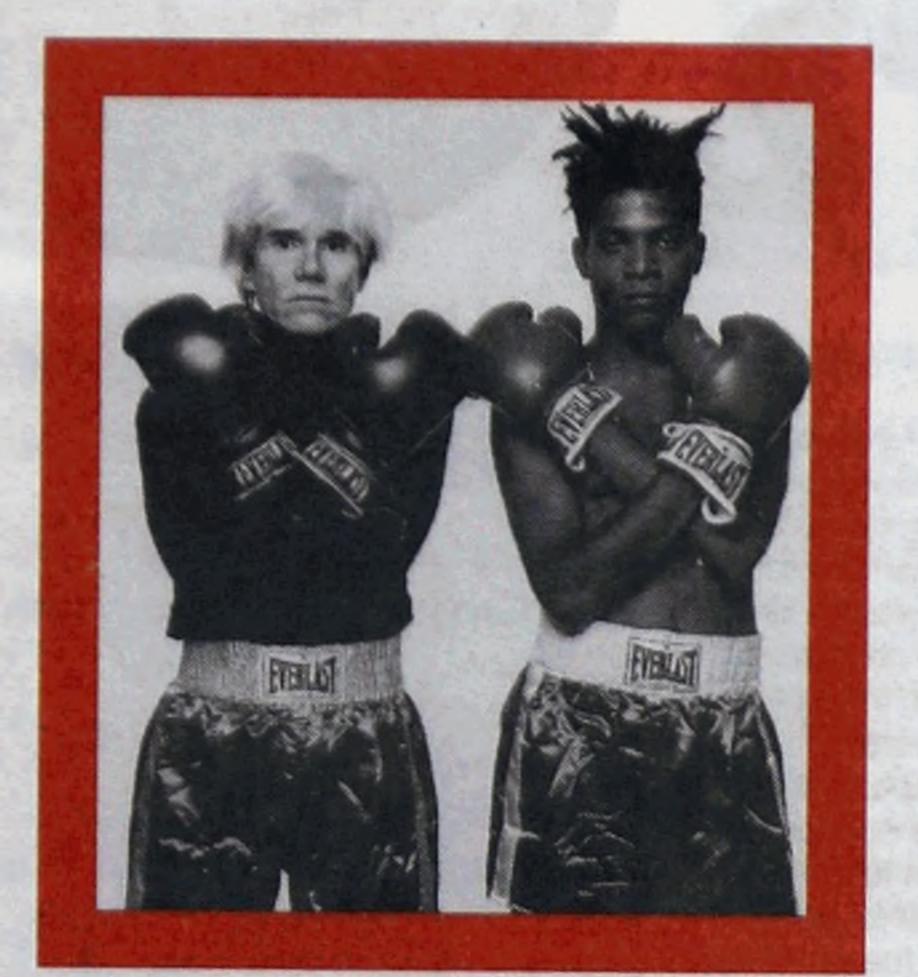
### Aire libre

◆ El Centro Ecológico Torre Blanca (en Capilla del Señor, a 80 km de Buenos Aires) está emplazado en veintisiete hectáreas con un bosque que costea el Arroyo De La Cruz a lo largo de casi un kilómetro. En este marco proponen un espacio para el descanso, asistido por diversas actividades bioenergéticas, tan lejos del concepto spa como de los habituales excesos en que recaemos durante las vacaciones. Se puede disfrutar de la estadía en el lugar y su piscina o también participar, entre otras posibilidades, de meditaciones dirigidas, clases de yoga, técnicas de relajación, masajes, caminatas o trabajos manuales en la huerta orgánica, que provee al muy buen comedor de cocina natural y macrobiótica. Se puede pasar el día por \$58 por persona (tarifa de fin de semana, de lunes a viernes hay descuentos) o bien alojarse en sus construcciones hechas con materiales no contaminantes, en las que se utiliza un sistema de energía solar pasiva (hospedarse de viernes a la noche a domingo a la noche cuesta \$116 por visitante). Las tarifas no incluyen traslados ni las actividades adicionales (léase masajes, etc.). Reservas e informes al 776-0681 o al (0323)91693. Dos empresas de combies llegan al lugar con precios muy accesibles.

◆ A dos horas y media del Puerto de Tigre está la Isla Martín García, con esa mezcla extraña de historia y naturaleza exuberante. De lo que fue la cárcel sólo se conserva parte de la estructura exterior y se pueden visitar los diversos edificios que actualmente funcionan como restaurante, museo histórico o farmacia y que en otras épocas fueron pulperías, el laboratorio del Dr. Mazza (el del Mal de Chagas-ídem) o los lazaretos de la epidemia de fiebre amarilla, entre otros. Hay varios restaurantes en la isla, en los que se come por unos \$10, pero la modalidad picnic se impone para disfrutar a pleno tanto verde y especies de aves. Las lanchas de la empresa Cacciola salen los días martes, jueves, sábados, domingos y feriados del embarcadero municipal. El viaje ida y vuelta con visita guiada cuesta \$28, la excursión de un día con un aperitivo y almuerzo \$33 (los menores \$29) y pasar un fin de semana con pensión completa \$89 (los menores \$83). Informes al 749-0931/2369.

◆ La Reserva Natural de San Isidro está en la calle El Fomentista entre López y Planes y Los Alamos (alt. Av. Libertador al 15.400). A través de un sendero angosto que se recorre en aproximadamente media hora (o en una hora con la visita guiada: sábados, domingos y feriados a las 17 horas), se atraviesan seis ambientes distintos: una laguna, un bosque de sauces, otro de ceibos, un juncal con playa, un pajonal y un matorral, en donde habitan doscientas cincuenta especies de plantas y ciento ochenta tipos de aves. Abierta de lunes a viernes de 9 a 18 (fines de semana hasta las 19). Las noches de luna llena organizan maravillosas visitas guiadas (la próxima es el sábado 10 de enero) a las que se puede ir únicamente con reserva previa al teléfono 743-3765.

### PLASTICA La muestra de Basquiat en Bellas Artes



Andy Warhol y Basquiat (1985)



Sin título (tinta, cinta adhesiva y fotografía sobre papel, 1983)



Sin título (acrílico, pastel graso y lápiz sobre papel, 1982)

Por FABIAN LEBENGLIK A mediados de la década del setenta y principios de la del ochenta toda una subcultura que estaba en lo profundo de la cultura neoyorquina -los antecedentes del rap, del hip-hop, de ciertas formas de vestir, etcétera- salen a la superficie. Eran los emergentes de la nueva inmigración -siempre con algún sustrato afro, vía caribeña- que desde mediados de la década anterior se había instalado en los barrios de Nueva York. Dentro de este caldo en combustión comienzan a verse por las calles del bajo Manhattan (Soho, TriBeCa y el East Village) unos grafitti firmados por SAMO(c), grupo de artistas urbanos cuyo motor fue Jean-Michel Basquiat, al que acompañaban Al Díaz y Shannon Dawson. En esos grafitti se condensa buena parte del sentido futuro de la obra de uno de los niños terribles de las últimas décadas.

En pocos meses Basquiat ascendió velozmente por la compleja pirámide social que caracteriza a Nueva York, tan rígidamente estratitificada: de las calles y el subte, a las mejores galerías de arte del Soho y Chelsea, pasando por la discoteca Palladium y las revistas de moda, hasta su muerte, en 1988 a causa de una sobredosis de heroína. Hoy es casi un mito moderno, un mito trágico.

Los escritos urbanos de SAMO(c) se transformaron rápidamente en un modo de leer y comprender a la Gran Manzana: mezcla de poesía violenta, manual de instrucciones, guía de la ciudad, claves del ghetto negro y latino, definicio-

nes clasistas, cultura homeless, miedo, puteadas, contaminación, éxito, historia, drogas, y una gran dosis de autobombo. Todos estos sentidos hacen pensar en uno de los tantos significados posibles que circularon como explicación de la sigla SAMO(c): Same Old Shit ("la misma mierda"). El blanco central de esos textos era generalmente la cultura excluyente: el mainstream. Buena parte de los textos, no sólo de los grafitti sino también de los que aparecen profusamente en sus pinturas, están escritos en castellano, porque era la lengua de su madre. Basquiat hablaba perfectamente el español y también escribía citas en francés e italiano. En un reportaje concedido a The New York Times en 1985, Basquiat declaró: "Me gustaba escribir en la pared; eran mis marcas de fábrica, mis etiquetas, y generalmente las hacía en la línea D de subte, porque es la que va de Brooklyn al Village, y bueno, atraviesa el centro, las veía todo el mundo... SAMO(c) era una alternativa a la fantasía burguesa de normalidad. En esos años yo vivía prácticamente en la calle, en los bancos de plaza de Washington Square".

Lo sugestivo es que Basquiat venía de una familia de clase media alta que fomentó en él los hábitos de la literatura (en la muestra del Museo de Bellas Artes hay varias obras que citan a Lewis Carroll, por ejemplo), el cine, la música. Hijo de padre haitiano y madre portorriqueña, nació en Nueva York en 1960 y murió trágicamente a los 28 años. A lo

largo de su corta vida su principal objetivo fue conquistar Nueva York como un hijo de la diáspora centroamericana. Algunos de los ingredientes de su obra, que se pueden ver en la serie de trabajos exhibidos en el Museo de Bellas Artes son el jazz, el multilingüismo, el arte negro, la violencia urbana, la marginación, así como el refinamiento y las oscilaciones entre lo popular y lo culto. Según su propia descripción, pintaba "la realidad heroica de las calles". Pero no en cualquier pared, sino en pleno Soho y en el East Village, con lo cual se aseguraba un público influyente. La producción de Basquiat fue catalogada como "salvaje" y, a partir de allí, su imagen fue creciendo en el mundo del arte internacional.

Más allá del sensacionalismo que rodeó su vida y su muerte, Basquiat es una figura polémica de las artes visuales contemporáneas, que sintetiza una época y aporta elementos a los debates en torno de la cultura joven, al culto del exceso, el dinero, la autodestrucción, la búsqueda de una identidad compleja. Uno de los ejes de la obra de Basquiat es el cuerpo, el cuerpo propio y el de los deportistas, el cuerpo negro. Cuando a los ocho años jugaba al béisbol en la calle, fue atropellado por un auto, hospitalizado y operado. Para hacer más llevadera la larga convalecencia, su madre, Matilde (que terminó internada en un asilo para enfermos mentales), le regaló un libro de anatomía que resultó una lectura clave para el futuro artista.

saltaron de la marginalidad de los subtes neoyorquinos a los museos más importantes del mundo.

Se vestía en Armani y dormía en las calles, reivindicaba el arte primitivo haitiano pero nunca pisó Haití. Quiso pintar "la realidad heroica de las calles" y murió de una sobredosis de heroína. La vida de Jean-Michel Basquiat (1960 - 1988)fue un cóctel de cruces estéticos, sociales y políticos que su obra refleja con elocuencia. Parte de esa obra ha llegado por primera vez a la Argentina: en el Museo Nacional de **Bellas Artes** se pueden ver más de 100 de sus trabajos sobre papel (dibujos, collages, litografías y apuntes), que



Sin título (monotipo sobre papel, 1986)

Una de las series que se exhiben en el Museo de Bellas Artes ilustra especialmente sobre este aspecto: se trata de 18 litografías en las cuales el pintor, sobre fondo negro y con trazo blanco, recorre uno a uno los huesos humanos, como si se tratara de un alfabeto de bellas inscripciones. La anatomía aparece y reaparece siempre en la obra de Basquiat, en paralelo con una suerte de anatomía de la ciudad, con sus puntos neurálgicos, sus lugares de circulación, sus aparatos lingüísticos, sus sonidos cautivantes, sus caminos de heroísmo y heroína. Todas esas intersecciones aparecen en su obra de manera joyceana, como lenguas y registros mutuamente intraducibles.

La música también ocupó un lugar central en su pintura: el blues, la música culta y especialmente el jazz (Charlie Parker era una suerte de emblema y modelo cultural para Basquiat) están permanentemente presentes en sus trabajos. "Yo pinto la música. Tomo un ritmo y me dejo ir hacia allá". Sus trabajos tienen una estructura semejante a los temas de jazz. Aparecen como cuadros sinópticos, con papeles pegados, aire improvisado, indicaciones de lectura, gran cantidad de textos (algunos exclusivamente poéticos, otros son textos de situación), mezclados con figuras casi siempre reconocibles: pintura chorreada, colores directos, aplicados con gesto categórico. Hay algo irónicamente didáctico en sus obras, cuando incorpora algunos rasgos de las obras de tres de sus pintores más admirados: Picasso, Twombly y Dubuffet.

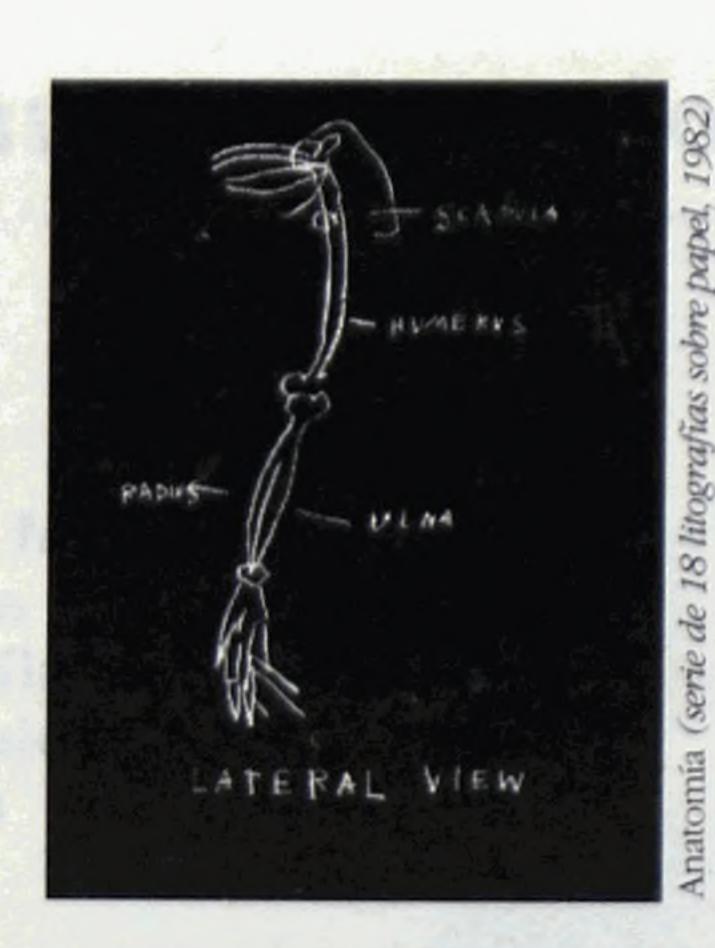
Otro de sus modelos fue Andy Warhol, con el que hizo gran amistad a mediados de los ochenta ("Warhol hace collage con fotos; yo hago collages de mis propias manos"). Y, por supuesto, no se puede omitir a Julian Schnabel (el pintor que dirigió la película *Basquiat* en 1996, aún no estrenada en nuestro país, con un reparto estelar: Dennis Hopper y David Bowie, entre otros), así como a sus contemporáneos Keith Haring, David Salle y Francesco Clemente.

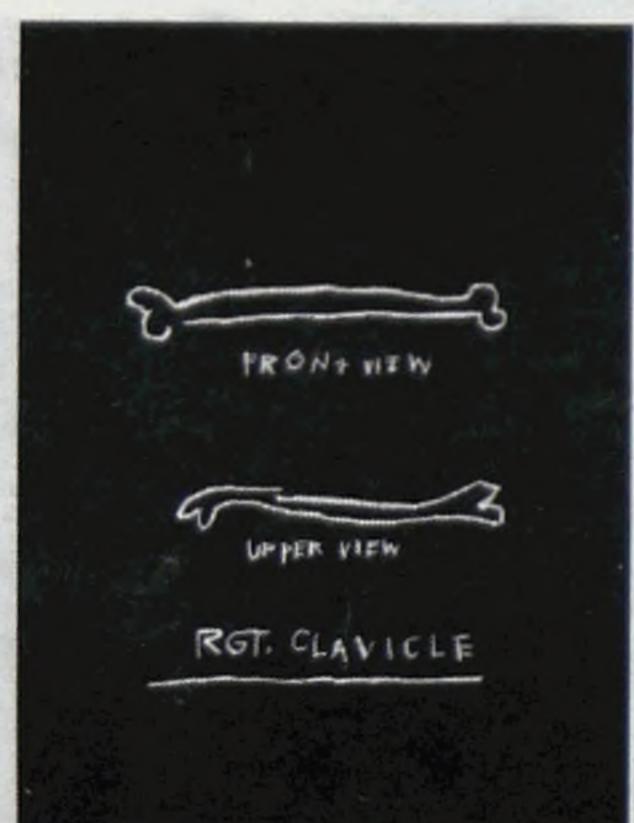
Rebelde sin causa (varias de las obras que se ven en el Museo están notoriamente pisoteadas), niño mimado, marginal por elección y mártir por vocación, Basquiat reunió en su obra la totalidad de imágenes y lenguajes que palpitaban en las calles neoyorquinas y pasó de las calles a las principales galerías de arte del mundo, del subte a las páginas de los diarios y de los más selectos mensuarios de arte internacional (como *Art Forum*, *Flash Art y Art News*) a las páginas de las más sofisticadas revistas de moda, como *Vogue*.

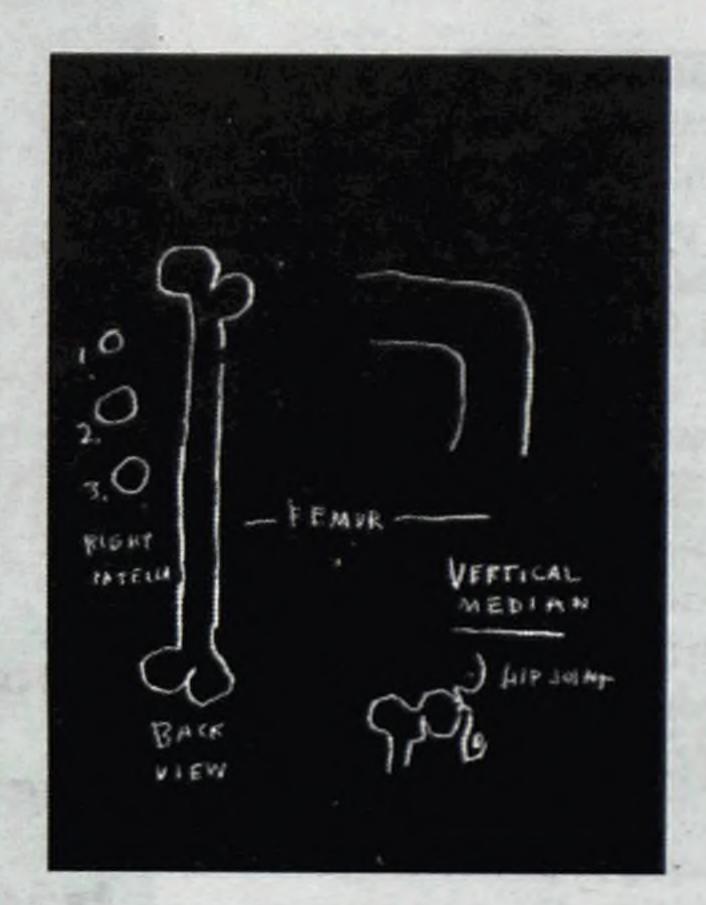
El escritor beat y crítico de jazz Leroi Jones (que durante los años setenta cambió su nombre al islámico Amiri Baraka) habla de la paradoja de la doble conciencia de los negros norteamericanos, como si predijera el advenimiento de Basquiat (un marginado que se vestía con ropa de Armani): "Norteamericano y negro, dos almas, dos pensamientos, dos posiciones irreconciliables en un mismo cuerpo negro". Jean-Michel Basquiat hace un uso culto de esa doble

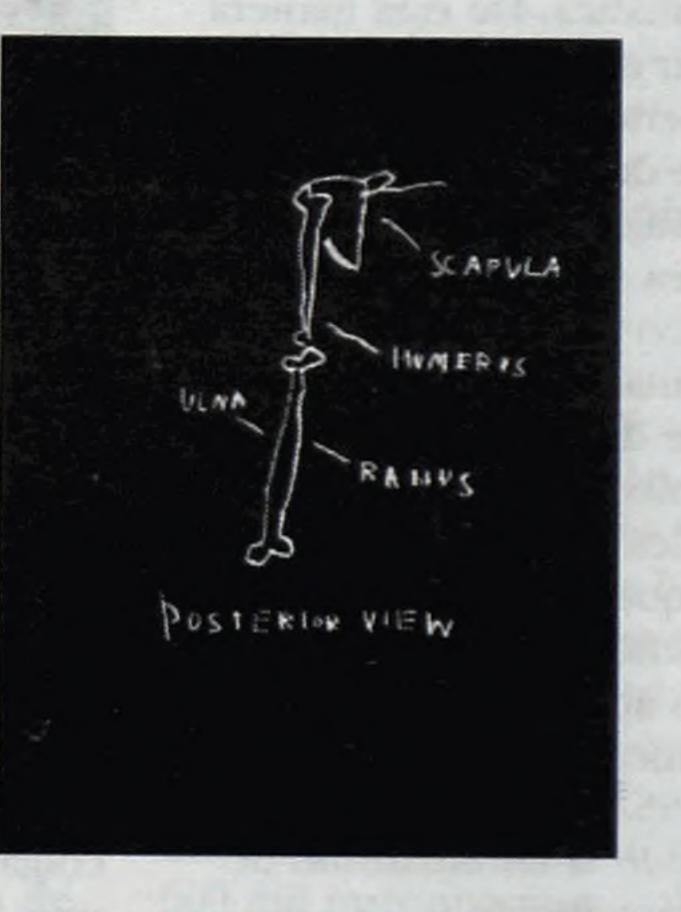
conciencia, alternando de un modo complejo y corrosivo sus citas de la cultura dominante y las culturas alternativas, de la sofisticación y de lo popular, en el marco de una aparente organización visual ingenua y primitiva (que muchos críticos han atribuido errónea e ingenuamente al naïf hatiano) con citas evidentes del expresionismo abstracto. Basquiat nunca pisó Haití: admiraba al esclavo revolucionario hatiano Toussaint-L'Ouverture, pero su trabajo se manifestaba siempre a través del complicado filtro de la subcultura norteamericana. Las interpretaciones y utilizaciones de su biografía, sumadas al componente trágico de su muerte por sobredosis, tejieron alrededor de Basquiat un tramado sensacionalista, plagado de malos entendidos. Lo cierto es que, para las artes visuales, Basquiat produjo una lengua franca que incorpora los elementos más contradictorios a un sistema propio, abierto y libre, basado en la mixtura de lenguajes populares y cultos, que revelan un manera apasionada de absorber el saber.

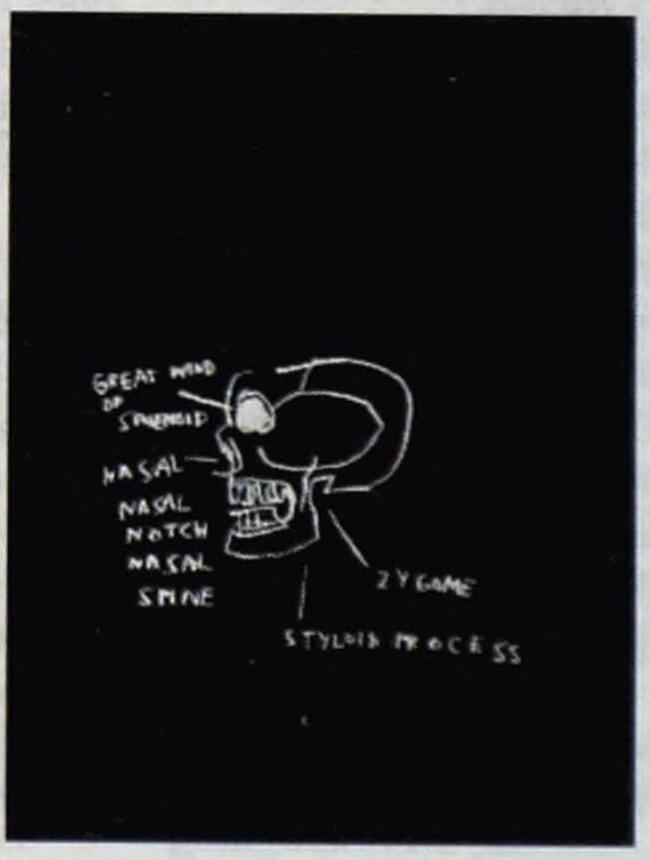
La del Museo Nacional de Bellas Artes es una buena muestra, en cierto sentido menor (no en número, ya que son casi cien obras medianas y pequeñas), sino en importancia (la ausencia de grandes lienzos es su carencia más evidente), pero justamente esta característica es lo que la hace funcionar como una muy pertinente introducción al mundo de Basquiat, ya que él mismo ingresó al "gran arte" a partir de su "obra menor".











Basquiat: "Yo pinto la música. Tomo un ritmo y me dejo ir hacia allá. Quiero pintar la realidad heroica de las calles".

## La segunda es una comedia

Por ALFREDO GRIECO Y BAVIO Si la noticia se cuenta en estos términos, toda alarma será legítima e insuficiente. Pero la comicidad que podía esperarse del director de Johnny Stecchino y Roberto Benigni, el intérprete de *Down by Law*, no desdeñó de la "corrección política". Son cómicas solamente algunas de las situaciones personales que viven, en *La vita è bella*, sus personajes centrales, a saber: un padre toscano y judío, Guido (Benigni), su esposa Dora (Nicoletta Braschi) y el hijo de ambos, Giosué (Giorgio Cantarini). Todos son deportados a Auschwitz.

La comicidad cumple para Benigni una función dramática. De esta manera se quiere mostrar a los personajes no como objetos inertes sometidos a la máquina de muerte del campo de exterminio, sino como sujetos capaces de coraje y de decisiones éticas. Estas decisiones cotidianas son precisamente las que acercan y particularizan el conflicto trágico, en lugar de difuminarlo en un fondo de noche y niebla, donde sólo importan los grandes números y donde todo es tan atroz que resulta incomprensible, alejado y ajeno. Esta inmediatez nunca ha estado ausente de los films más arrolladoramente persuasivos sobre el Holocausto, desde el maximalismo de Lanzman en Shoah al minimalismo de Resnais en Noche y niebla.

La versión de Benigni pretende ser una reconstrucción histórica rigurosa hasta en sus más mínimos detalles circunstanciales. Algunos especialistas afirman que lo ha conseguido, al menos hasta donde se pueden conseguir esas cosas. También los afirman los testigos, siempre involuntarios, del horror. En el preestreno milanés, estaban presentes Nedo Fiano y Shlomo Venezia, entre otros sobrevivientes de Auschwitz. Ambos fueron un auxilio imprescindible para Benigni.

Shlomo Venezia es el único sobreviviente italiano de los *Sonderkommando*, los que ayudaban a las víctimas a quitar-



Según una repetida ironía de Marx, todo ocurre dos veces: la primera versión de la historia es siempre trágica; la segunda es una comedia. El actor y director italiano Roberto Benigni preestrenó en Milán el 15 de diciembre su film, una visión cómica de Auschwitz y del Holocausto.

se la ropa antes de entrar desnudos a las cámaras de gas. Shlomo fue invitado al set para supervisar exactitudes que únicamente pudieron reconstruirse gracias a su memoria. Así, supo indicar cómo se hacía para "tranquilizar" a los que entraban a las "duchas", cómo se les hacía colgar la ropa para volver a vestirse después de higienizarse. Shlomo mismo, cuando era un niño, recogía una por una las prendas que ya nunca volverían a usar sus dueños: y le enseñó cómo hacerlo, con sus manos y sus gestos, a la actriz Niccoletta Braschi.

La exactitud en los detalles buscada por Benigni se detuvo sólo ante la muerte. Aunque ninguna posibilidad de duda queda para los espectadores sobre lo que ocurre en el interior de las cámaras de gas, Benigni, como Steven Spielberg, ha respetado el tabú, y nada se nos muestra a qué sometían los nazis a sus víctimas. Para la opinión de ambos directores, la representación ficcional, cuasifotográfica, es necesariamente una degradación, de cuyos peligros se salvarían la oblicuidad y la sugerencia inequívoca.

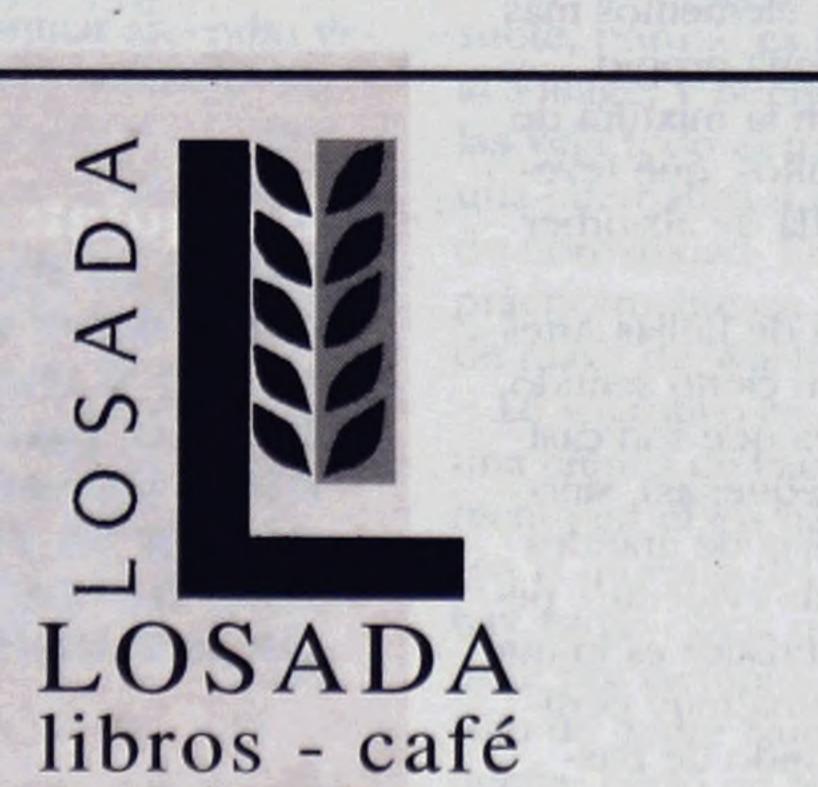
Además del testimonio voluntario de los sobrevivientes, Benigni pudo valerse de la ayuda comprometida y constante del CDEC (Centro de Documentación Judía Contemporánea), con sede en Italia. Marcello Pezzetti, historiador especialista en Auschwitz, investigador de dicha institución y director de su videoteca de historia hebrea (la más importante de Europa) asistió como consultor permanente a Benigni durante la filmación. Pezzetti conoce a todos los sobrevivientes italianos del Holocausto, uno por uno. Su primera reacción ante el proyecto fue de desagrado. Pero después de encontrarse con Benigni y de que éste le explicara el guión escena por escena, su actitud cambió. Pensó que podía parecer plausible, inclusive necesario, un film de estas características. Incluso para alguien como Settimia Spizzichino, sobreviviente

del terrible Bloque 10 del campo, el de los experimentos "médicos".

Pezzetti cumplió su misión con una insistencia que no conoció desmayos. Inyectó robustas dosis de realidad a la fábula moral de Benigni. De la realidad que provee el conocimiento histórico. Le señaló a Benigni que no podía representar un campo de exterminio sin poner en escena las estructuras del exterminio. Le hizo construir cámaras de gas, hornos, chimeneas. Lo convenció de que no podía imaginar el ingreso de los protagonistas en el campo sin insertar la terrible prueba inicial de selección, en la cual los enfermos y viejos acortaban camino hacia los hornos crematorios. Todo fue reconstruido a partir de las fotos y de los documentos de archivo del CDEC.

Si Benigni aprueba el examen de corrección al que lo someterán las comunidades judías de todo el mundo, le queda aún otro, de muy diversa índole: la verosimilitud narrativa del relato que presente su film. La anécdota puede resumirse así: en el campo de exterminio, un padre consigue esconderle a su hijo, un niño de pocos años, la realidad de lo que los rodea.

Hace cien años, en una novela célebre, Lo que sabía Maisie (1897), el norteamericano Henry James demostraba la inutilidad de los esfuerzos de los padres de una niña por ocultarle sus adulterios exquisitos. Maisie progresa de la inocencia a la conciencia, y los avatares de la vida adulta se refractan en ella con una precisión cada vez más cruel. Donde James se complacía en el fracaso de los mayores, Benigni eligió representar el triunfo del amor de los padres. Por cierto, la realidad de los campos de exterminio era mucho más inocultable para un interno, por infante que fuera, que cualquier infidelidad burguesa, por sutil que fuere. En cuestión de engaños, sin embargo, Benigni ha preferido superar a James. No es seguro que haya que deplorarlo.



Santa Fe 2074 (1123) Bs. As.

Tel: 823-8774



### Se agrandó

INAUGURAMOS NUESTRO NUEVO LOCAL EN AV. SANTA FE 3476

LO ESPERAMOS CON NUESTRA AMABILIDAD DE SIEMPRE, EN CUALQUIERA DE NUESTRAS SUCURSALES

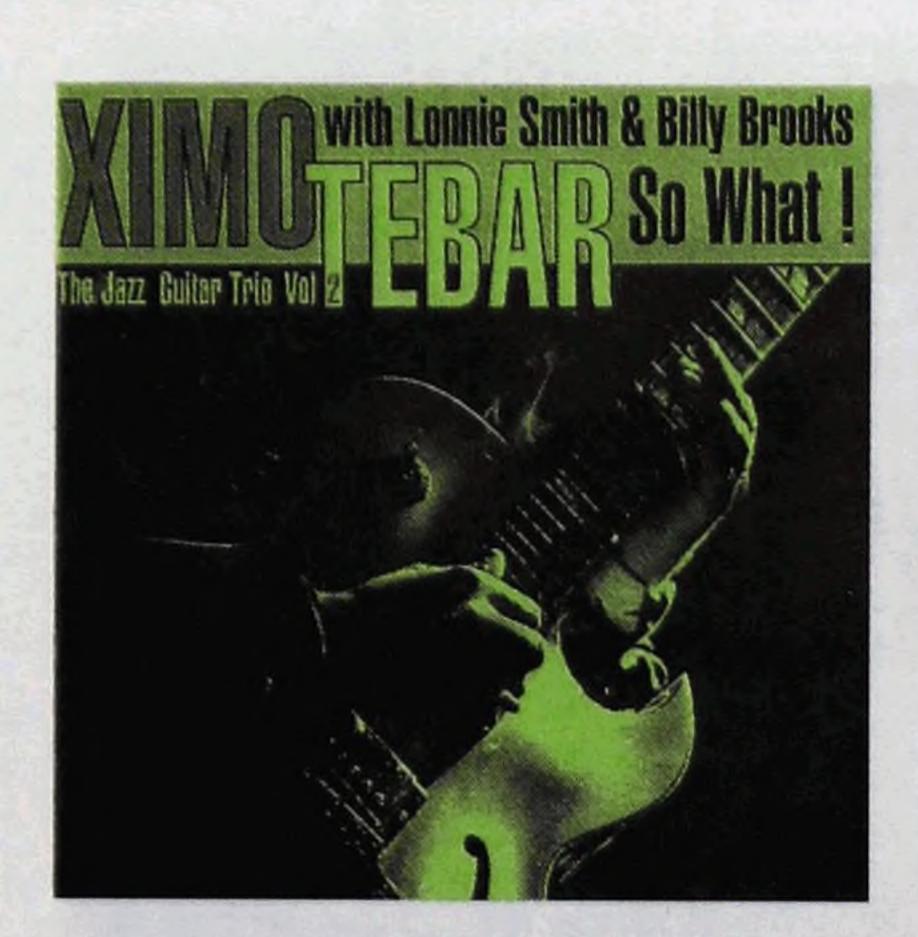
· CABILDO 2211

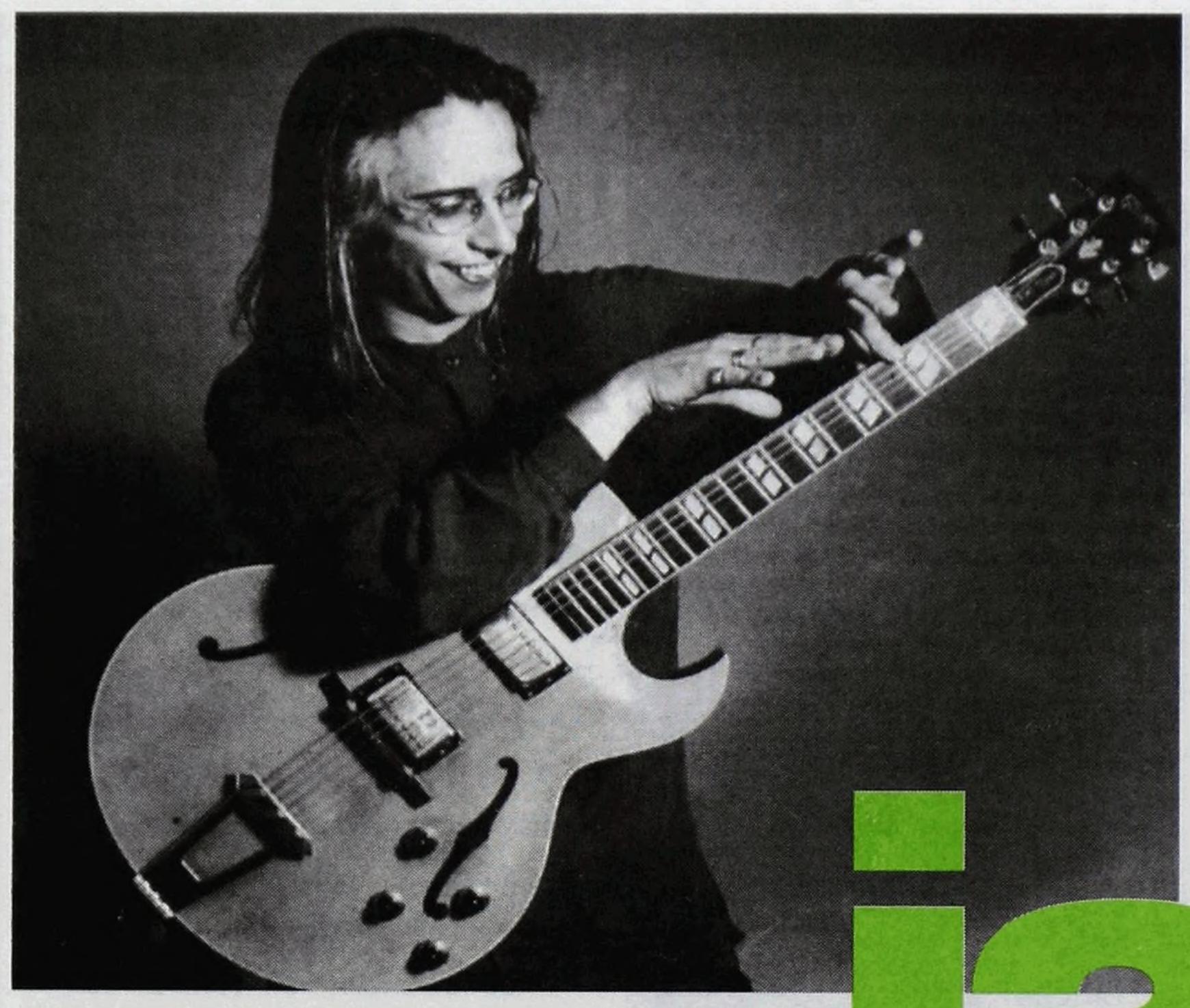
VTA. OBLIGADO 2264

• AV. 3 ENTRE 105 Y 106. VILLA GESELL

Y FELICES FIESTAS

Nació en Valencia hace 34 años. Estuvo en la Argentina hace pocos días, y fue la revelación del festival de jazz de La Plata. En sus discos explora dos vertientes: el jazz puro y la fusión con el blues, el flamenco y demás músicas mediterráneas. Sergio Pujol dialogó con él antes de que Ximo Tébar volviese a Europa y lo da a conocer a los lectores de Radar.







## De Valencia al

Por SERGIO A. PUJOL Ximo Tébar es uno de esos músicos que no puede tocar sin estar mirando constantemente a sus compañeros de escenario. Hay otros que no lo hacen, y no por ello sus músicas son menos interesantes. Pero el cruce de miradas, acompañado de sonrisas expectantes, delata la voluntad de un ajuste rítmico superior. Se trata, la mayoría de las veces, de la búsqueda de una sintonía especial, una manera de navegar con osadía, disfrutando tanto de la travesía como del recuerdo de lo que se ha dejado atrás.

Todo esto tiene algún sentido si se parte del hecho primario de que Ximo Tébar es un músico de jazz. Un guitarrista valenciano que admira a Wes Montgomery -también a Pat Martin, a Barney Kessell, a George Benson, pero a éstos ya sin devoción- y que desde hace unos pocos años se ha convertido en el jazzman español más activo e internacional de su país. Durante casi una década fue guitarrista del trío de Lou Bennett, uno de los grandes organistas de la historia del jazz y, desde que firmó contrato con Warner Music, tiene una agenda de trabajo saturada de discos, giras y entrevistas. Aparentemente, esto no le ha quitado libertad para hacer lo que realmente desea. Todo lo contrario: "El sello me ha permitido grabar discos en dos modalidades que siempre me han interesado. Por un lado, el material netamente jazzístico y, por el otro, la fusión de jazz con blues, flamenco y demás músicas mediterráneas". Ximo se reconoce afortunado por haber tenido la oportunidad de tocar diez años con Lou Bennett ("A su lado aprendí el lenguaje del jazz y el blues") y compartió escenarios con algunos de los más grandes músicos del género. "Es una vertiente que disfruto mucho y no quiero perder porque me siento, antes que nada, un músico de jazz", dice. En ese terreno acaba de grabar el álbum So what, con el organista Lonnie Smith y el baterista

Billy Brooks: "Tocamos temas de Miles Davis, Charlie Parker, una balada de Van Heusen y algunas cosas mías". La otra modalidad, la que fusiona jazz con blues, flamenco y demás músicas mediterráneas, también le interesa mucho. En 1995 grabó Son Mediterráneo que fue elegido como el mejor disco de música instrumental de España por la revista Todas las novedades y ha hecho decir al crítico español Jorge García que "su temperamento parece sentir la necesidad de tocar tierra". Dice Ximo: "Ahí pude explorar mi propio material y retomar ese punto de experimentación que alguna vez transitaron Pedro Iturralde y Paco de Lucía, y que luego se frustró. Desde luego, no soy el único español interesado en explorar esa ruta. Están Jorge Pardo (con quien toqué y grabé en otros tiempos), Chano Domínguez y Carlos Benavente, entre otros".

¿Qué hizo Ximo Tébar en la Argentina? Fue invitado -¡vía Internet!- a participar de la tercera edición del La Plata Jazz Festival. No lo dudó ni un instante. El valenciano es un viajero incansable: su valija es la guitarra. No fue necesario que el músico y organizador Waldo Brandwajnman le dijera que también serían de la partida Sam Newsome y Renato Chicco y algunos de los mejores músicos de jazz de la Argentina. Ximo tomó su Gibson de media caja, un par de púas y el atado de negros que no suelta ni cuando toca -sostiene el pucho cancheramente entre los dedos anular y meñique de la mano derechay se instaló los últimos días de noviembre en La Plata. Recorrió la modesta noche de la ciudad -con breves y fogosas jam-sessions en Scat y La Enramada- y deslumbró a cientos de personas en sus dos presentaciones en el anfiteatro Martín Fierro del Bosque. En la primera, subió al escenario con el trío de Horacio Larumbe, y en la segunda, la del cierre, estuvo acompañado por los platenses Quique Roca (teclados), Alejandro He-

rrera (bajo), y Rubén Duca (batería). Al día siguiente voló para Madrid. Eso fue todo. Veloz y contundente. En este momento debe estar en algún lugar de Europa tocando en trío -su formación preferida- con Joey DeFrancesco (la organista de John McLaughlin). "Tal vez se sume el saxofonista Johnny Griffin", adelantó casi sin pestañear, poco antes del regreso a casa. Sin los clisés de la Berklee ni las divagaciones falseadas de tantos músicos de fin de siglo, Ximo Tébar tiene un estilo picante -diríase alegre- que envuelve al oyente en una nube de swing. En sus líneas se filtran de vez en cuando algunos giros de la música española. Pero, como guitarrista de jazz, Ximo es un intérprete más bien clásico: conoce y emplea el lenguaje del jazz moderno, pero con una motricidad y una energía que vienen del blues y el funky. Sus solos son desenvueltos, con muchas notas -generalmente vertidas a una velocidad considerable-, pero no se trata de un músico retórico ni exhibicionista (como suele ser, por ejemplo, Frank Gambale, aunque Gambale pueda tomar más que Ximo). Capaz de insistir en un riff de dos notas o lustrar todo el diapasón de la guitarra en la paráfrasis de un standard, Ximo ha entendido la lección del maestro Lou Bennett. Para decirlo con una palabra un poco olvidada: tiene feeling.

"Mi contacto con el jazz se produjo después de un recorrido bastante largo. Primero, estudié guitarra flamenca durante siete años. Un día descubrí la música brasileña y me enloquecí. Me impresionó mucho la armonía de la bossa nova, con esa notoriedad guitarrística tan distinta a la que yo conocía del flamenco. Los mismos acordes se forman de manera diferente y eso afecta la sonoridad del instrumento. De ahí pasé al jazz inmediatamente, había un parentesco evidente. El jazz es la música ideal para un solista de guitarra. Sus posibilidades son casi infinitas. Pero quiero tener un

toque personal, tanto en ese campo como en el de *Son Mediterráneo*. La tradición musical de mi país es riquísima... ¿cómo no asimilarla de alguna manera a mi estilo jazzístico?".

Nacido hace 34 años en Valencia, la ciudad a la que siempre está volviendo, Ximo habla con una mezcla de orgullo y asombro de esa región de España "en la que hasta el pueblillo más pequeño tiene por lo menos dos bandas musicales. Es un caso único en el mundo. Los valencianos aprendemos música desde chicos, casi sin darnos cuenta. En la comunidad valenciana actual, un núcleo musical muy valioso, se han censado 600 mil instrumentistas. Es algo increíble". A diferencia de otros músicos que retacean nombres, Ximo no parece tener problemas en mencionar a los colegas que valora. En la conversación aparecen varios, entre ellos el saxofonista Perico Sambeat (otro talentoso valenciano que estuvo en la Argentina hace dos años) y por supuesto el del inmenso Teté Montuliú (el único músico español que logró una proyección jazzística universal). "El problema con el jazz espanol es que nuestro país estuvo culturalmente cerrado durante muchísimos años. Pero desde hace un par de décadas se viene conformando una nueva generación de jazzmen, los que ahora estamos entre los 30 y 40 años. Circula abundante información: hay festivales, discografías, audiciones de radio y tevé, revistas especializadas... Y, si bien el jazz en España es minoría (como en todo el mundo), la oferta cultural lo hace más accesible y atractivo cada día."

En una época que se hamaca entre la reivindicación de los regionalismos y las estéticas del desarraigo y los márgenes, Ximo Tébar ha encontrado, no una fórmula, sino más bien una forma de *estar* en el mundo intensamente, tocando músicas con tierra y corazonadas, músicas en las que hay que mirar al otro para no perderse en los rápidos de la improvisación.

Para aparecer en estas páginas se debe enviar la información a la redacción de Página/12, Belgrano 673, o por Fax al 334-2330. Para que ésta pueda ser publicada debe figurar en forma clara una descripción de la actividad, dirección, días, horarios y precio, a lo que se puede agregar material fotográfico. El cierre es el día miércoles, por lo que para una mejor clasificación del material se recomienda que éste llegue los días lunes y martes.

DOMINGO







Cine argentino. Los domingos de enero se llevará a cabo un Ciclo de Cine Argentino que arranca con la proyección de *La tregua*, dirigida por Sergio Renán y protagonizada por Héctor Alterio, Norma Aleandro, Ana María Picchio y China Zorrilla. A las 15, 17 y 19 en el Auditorio Jorge Luis Borges de la Biblioteca Nacional, Agüero 2502. En los próximos domingos se proyectarán *Yo quiero ser bataclana* (de Manuel Romero, con Niní Marshall y Juan Carlos Thorry), *Los isleros y El bincha*, GRATIS.



Plástica. Ultimo día para asistir a la muestra Serie Arquitectónica, de la pintora Graciela Suárez. La exposición está compuesta por 15 cuadros en los que se vis-

lumbran elementos arquitectónicos y cuerpos geométricos en un original juego plástico. De 18 a 21 en el Centro Cultural General San Martín, Sarmiento 1551, Sala 1. GRATIS.

- Cursos musicales intensivos. La Universidad de Buenos Aires convoca a instrumentistas, cantantes solistas, coreutas, directores y compositores a participar de los Cursos musicales intensivos que tendrán lugar desde el 4 de enero al 29 de marzo. Para obtener mayor información los interesados deberán comunicarse al 553-1485 o dirigirse al Centro Cultural Ricardo Rojas, Corrientes 2038, 2º piso, de lunes a viernes de 11 a 19.
- ◆ Caravana de Reyes Magos. El Grupo Contraseña estará en el Centro Cultural
  Recoleta con su taller de plástica, esperando a los Reyes Magos y realizando la actividad infantil Convertite en artista por un día.
  Todos los chicos que deseen participar podrán hacer un dibujo alusivo mientras los
  esperan. La Caravana con los Reyes saldrá
  del Hospital de Niños Pedro Elizalde y,
  cuando lleguen al Centro, les entregarán juguetes a todos los niños presentes. No se
  suspende por lluvia. De 15.30 a 18.30 en el
  Centro Cultural Recoleta. GRATIS.
- ◆ Ana María Campoy. La Campoy en vivo es el nombre del unipersonal que presenta Ana María Campoy en la temporada en la costa. A las 21.30 en el Centro Cultural Auditorium de Mar del Plata, en la sala Astor Piazzolla.
- ◆ Jazz fusión. El Ernesto Dmitruk Cuarteto presenta en concierto sus nuevas composiciones, las cuales buscan incorporar al jazz elementos del folklore contemporáneo. A las 22 en Jazz Club, Paseo La Plaza.
- Turismo. El Centro de Guías de Turismo de San Isidro es una entidad que se dedica a la difusión cultural de San Isidro. En esta oportunidad una visita guiada se realizará a pie y tendrá una duración de 90 minutos. El encuentro es a las 16 en el atrio de la Catedral de San Isidro. GRATIS.



José Gurvich. Exposición de pinturas de este artista plástico nacido en Lituania cuya familia se radicó en Uruguay cuando José tenía 6 años. Su imaginativa y sorprendente obra es un vasto territorio a explorar en el que siempre se encuentra una muy personal forma de percibir la realidad y recrearla. Murió en 1974 mientras se preparaba una retrospectiva de su obra en New York. De 10 a 21 en el Centro Cultural Borges, Viamonte esquina San Martín. Entrada \$2.



Luis Felipe Noé. Finaliza la muestra de quien desde hace 35 años es una referencia obligada en la plástica argentina. Noé fue junto a De la Vega, Deira y

Maccio uno de los integrantes del Grupo Fundación y durante 1997 fue galardonado con el Premio Chandon y el del Fondo Nacional de Bellas Artes. Cada uno de los cuadros de esta exposición habla de su oficio como pintor y de un saber mirar con ojos jóvenes. De 10 a 21 en el Centro Cultural Borges, Viamonte esquina San Martín. Entrada \$2.

- Mariette Lydis. Sigue en exposición la obra de esta recordada artista francesa nacida en Viena y radicada en nuestro país hacia 1940. Oleos, dibujos y grabados de su trabajo como ilustradora en las más grandes editoriales europeas y americanas dan una fiel muestra de su talento y de su bien ganado prestigio. De 12 a 20 en el Museo Sívori, Av. Infanta Isabel 555. Entrada \$1.
- ◆ Teatro cubano. Tras 5 años en las carteleras teatrales cubanas, llega al país Fresa y chocolate, la obra original que precedió a la película homónima. La película transcurre en Cuba y trata de las relaciones entre un militante comunista y un investigador homosexual. Dirigida por Tony Díaz y protagonizada por Arturo Arroyo y Luis Mesa, la obra cuenta con el auspicio de Culturales Hierbabuena. A las 21.30 en La Bodeguita, Gascón 1460. Entrada \$10.
- ◆ Becas. Continúa en vigencia el concurso organizado por la Fundación Antorchas para otorgar 3 becas a jóvenes instrumentistas de viola, violín y contrabajo que hayan completado su formación musical en el país y que deseen realizar estudios de iniciación y perfeccionamiento orquestal en la Carnegie Mellon University durante el ciclo lectivo 1998-99. El proceso de selección incluirá una audición obligatoria el 24 de marzo de 1998. De 15 a 19 en Chile 300, 1098, Buenos Aires.
- Plástica. Se inaugura De Templos y estandartes, la exposición de pinturas de Adriana Lavagnino, en la Galería de Arte III, Centro Cultural General San Martín. Sarmiento 1551, Sala 4º, Piso 4º. GRATIS.



MARTES

Fotos. Feliz Natal es el título de la muestra de trabajos de la fotógrafa brasileña Vilma Slomp. En ella documenta expresiones del espíritu navideño de los barrios de inmigrantes de la ciudad de Curitiba, una arquitectura en madera en la que se mezclan tradiciones portuguesas, italianas, alemanas, polacas y ucranianas y puertas y ventanas desde las que afloran sentimientos religiosos. Se puede visitar hasta el 11 de enero en el Centro Cultural Recoleta, Junín 1930.

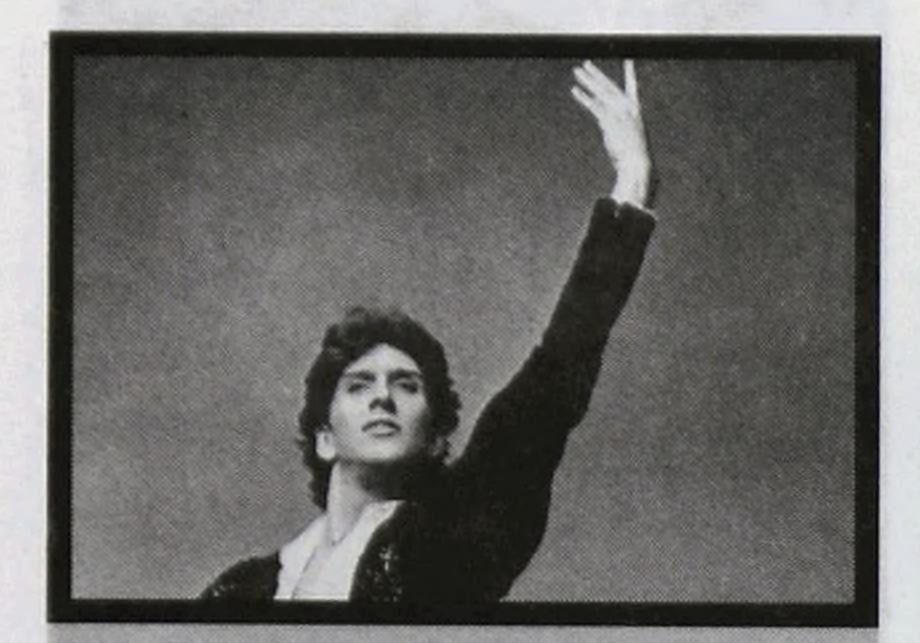
GRATIS.



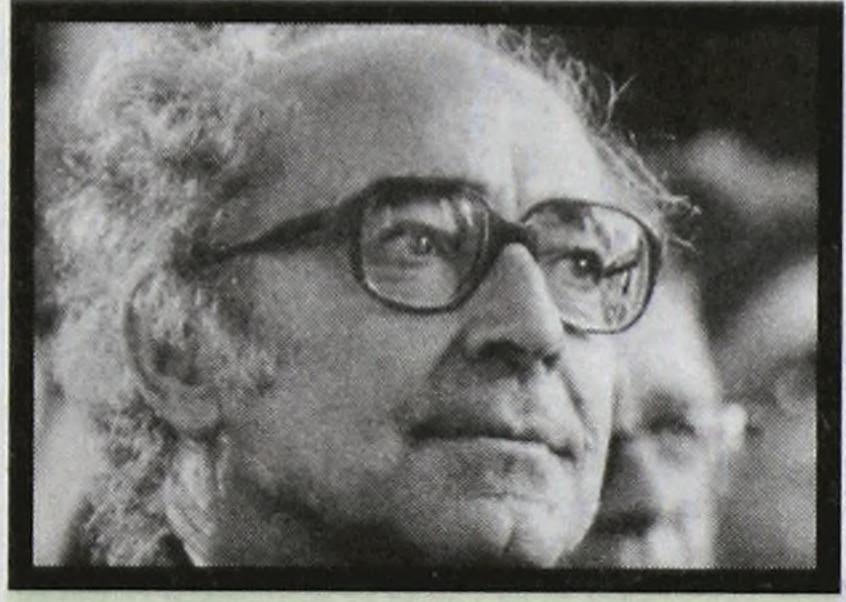
- Marcia Schvartz. Se exponen pinturas, retratos en carbonilla y obras en cerámica de una de las mejores artistas argentinas. Luego de su última retrospecti-
- va (1976-1994), esta muestra recoge 40 trabajos desde 1990, basándose en la producción realizada durante los últimos tres años (en la que sigue presente su sentimiento expresionista). De 14 a 21 en la Sala Cronopios del Centro Cultural Recoleta, Junín 1930. **GRATIS.**
- ◆ Escultura. El Centro Cultural Borges y la Embajada de Uruguay presentan esta exposición de 22 escultores. Las obras están realizadas en diferentes técnicas y cada artista presenta 2 obras. La selección reúne trabajos de Claudia Aranovich, Jacques Bedel, Pájaro Gómez y Mariana Schapiro. La cantidad y la calidad de esta muestra conforman un interesante panorama de la escultura contemporánea. De 10 a 21 en el Centro Cultural Borges. Viamonte esq. San Martín. Entrada \$2.
- Biblioteca del Congreso. La Biblioteca del Congreso de la Nación reabre sus puertas luego de las obras de mejora que se realizaron para brindar un mejor servicio. De 18 a 15, en Hipólito Yrigoyen 1760, primer subsuelo.
- Catálogo de la colección Zubov. Continúa en exposición la colección de miniaturas europeas de los siglos XVI al XX, óleos, acuarelas, dibujos y objetos de artes decorativas de los mismos siglos. Durante todo enero se podrán realizar visitas guiadas. En el Museo Nacional de Arte Decorativo, Av. del Libertador 1902. GRATIS.
- ◆ Fotografía. Esta muestra comprende una serie de 80 fotografías tomadas por Rita Arincoli Abad en países asiáticos. Las imágenes tratan diversos temas −arte, paisajes, vida cotidiana− y ponen de manifiesto un mundo distante y lleno de poesía. De 10 a 21 en el Centro Cultural Borges, Viamonte esq. San Martín. Entrada \$2.
- Más escultura. Siguen en exposición los trabajos de Gerardo Wohlgemuth. Primeros últimos 5 años es el nombre de esta serie de esculturas y relieves. De 17 a 21 en el Centro Cultural Gral. San Martín, Sarmiento 1551, Plaza Seca. GRATIS.

e letteres La musa de los prerrajaelistas ingleses, as aluminad ad tente

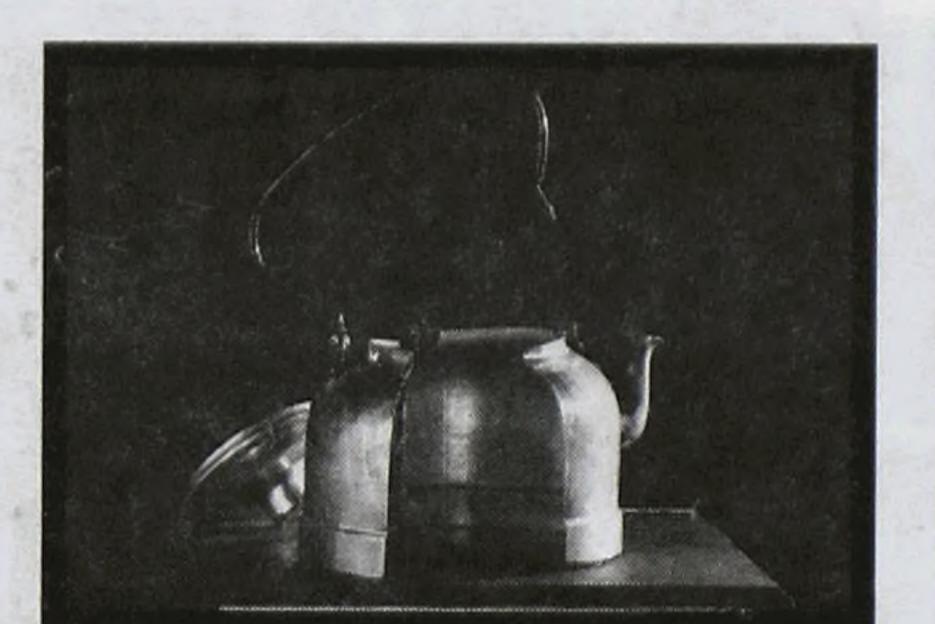
cob eheat, terbrak ob yrelled nitt ill nit switch or har



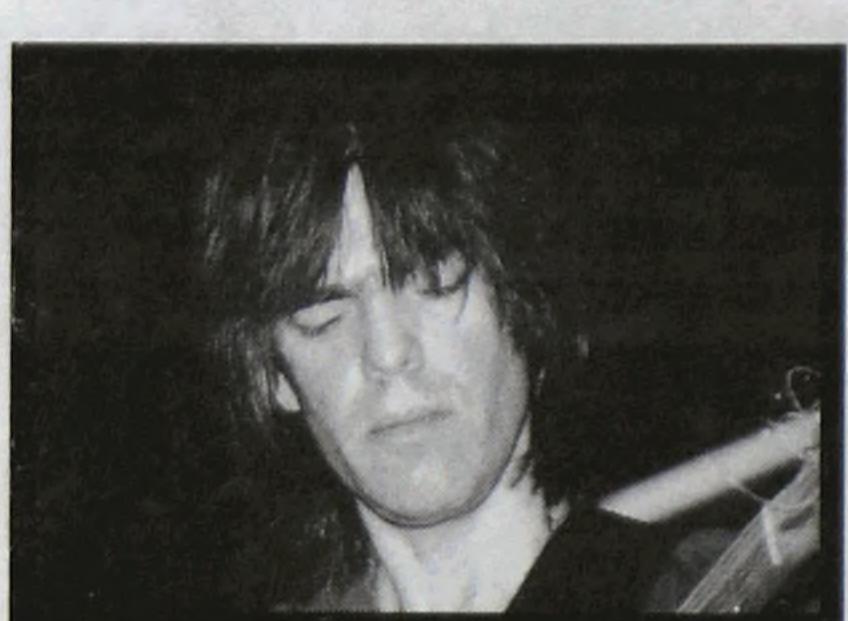
Danza. Como parte de la programación de la Temporada 1998, a partir de este día y hasta el domingo 11 se presenta Julio Bocca, acompañado por el Ballet Argentino con un programa que incluye el pas de six de La vivandier y los pas de deux de Don Quixote y El Corsario, Tarde a la siesta y La Consagración del tango. A las 21.30 en el Salón Astor Piazzolla del Centro Cultural Teatro Auditorium, Bv. Marítimo 2280, Mar del Plata. Entradas desde \$15.



Jean Luc Godard. Vacaciones en Francia es el nombre de un ciclo de cine que se realizará durante enero y febrero. Este primer día se proyecta nada más ni nada menos que Vivir su vida (1962), dirigida por Jean Luc Godard y protagonizada por Anna Karina y Sady Rebot. Hasta el lunes 12 se proyectarán otros films del director: Alphaville, Carmen, pasión y muerte, Nouvelle Vague y La chinoise. A las 19.30 y a las 22 en la Sala Leopoldo Lugones del Teatro General San Martín, Corrientes 1530. Entrada \$3.



Ruth Benzacar. Muestra colectiva de artistas que expusieron en esta galería durante 1997. Entre ellos, Pablo Suárez, Diego Gravinese, Leonardo Kestelman, Alfredo Landaibere, Pablo Siquier, Graciela Hasper, Fabián Burgos, Rosaura Fuertes, Eduardo Alvarez, Luis Benedit, Enio Iommi (la foto es de su obra Pava vs. el espacio), Clorindo Testa, Liliana Porter, Alfredo Prior y Juan Paparella. De lunes a viernes de 11.30 a 20 en la Galería Ruth Benzacar, Florida 1000.



Mike Stern. Con el acompañamiento de Dennis Chambers en batería y Lincoln Goines en bajo eléctrico se presenta este virtuoso guitarrista, que tocó y grabó con Miles Davis, Billy Cobham, Jaco Pastorius y Blood, Sweat & Tears, entre otros. Stern, que mezcla influencias bluseras, rockeras y del jazz, visita Argentina por cuarta vez y tocará temas de su último CD, titulado Give and take, que incluye un cover de Jimi Hendrix. A las 21.30 en La Trastienda, Balcarce 460. Entrada \$25.



Mario Sironi. Exposición de obras realizadas entre 1914 y 1956, que incluyen pinturas murales, gráfica y trabajos para teatro que muestran el pensa-

miento de este artista italiano, considerado uno de los más grandes exponentes del arte entre guerras. Hasta el 28 de enero, de martes a domingos de 10 a 19 en la Fundación Proa, avenida Don Pedro de Mendoza 1929 (y Caminito). Visitas guiadas los días sábados y domingos a las 11,13,15 y 17. Entrada \$3.

- Teatro y rock. Llega a la costa atlántica la obra de Carlos Polimeni Luca vive. La obra es, a la vez, un homenaje y una forma de dar a conocer el pensamiento del ex cantante de Sumo, Luca Prodan. A las 23.30 en El Centro Cultural de la Torre, en Constitución y Valle Fértil, Pinamar.
- Taller de plástica. El Prof. Eduardo Gualdoni propone un acercamiento a la plástica por un camino distinto: técnicas de collage, transferencias de imágenes y técnicas mixtas sobre distintas superficies son algunas de las variantes que se verán en este taller. Apto tanto para principiantes como para gente de arte, estos talleres abren nuevas posibilidades creativas a partir de medios poco tradicionales. A las 16.30 en Av. San Martín 2725 "B", 585-7495.
- Taller de Escultura. Comienza el seminario Laboratorio intensivo de nuevas técnicas escultóricas, a cargo de Claudia Aranovich. El ciclo consta de cuatro jornadas destinadas a artistas, escenógrafos, diseñadores, profesores y estudiantes de arte que deseen aprender a trabajar con materiales no tradicionales, como poliéster, acrílico y moldes flexibles de látex y caucho. De 14 a 18 en Chacabuco 1444, 361-2237.
- Vitrales. Juan Eduardo Heredero ha dedicado gran parte de los últimos veintisiete años a experimentar y practicar con nuevos materiales y pigmentos que le permiten actualizar el antiguo arte del vitral. En esta exposición se pueden apreciar los resultados de su búsqueda y de su capacidad creadora. En la Galería de Arte Alejandro Bustillo, Rivadavia 325 planta baja, los días hábiles de 10 a 15, y en el Patio Cubierto II del Centro Cultural San Martín 1551. GRATIS.



Fernando Canovas. Exposición retrospectiva de este artista nacido en Buenos Aires en 1960 y que trabaja en París desde 1983. Su obra se muestra

insistente y obsesiva, con formas geométricas que recorren las telas sobre fondos hechos de chorreaduras, trazos y manchas que tienden al monocromatismo. De 12.30 a 19.30 en el Museo Nacional de Bellas Artes, Av. del Libertador 1473. GRATIS.

- Playas. Playas, costas y marinas es el título de una muestra compuesta por veintisiete obras de los artistas Quinquela Martín, Fernando Fader, Raúl Soldi, Justo Lynch, Eduardo de Martino, Reynaldo Giudici, Ceferino Carnacini, Koek Koek, Leopoldo Presas, Eduardo Audibert, José March, Oscar Campos y Carlos Scaglione. Esta muestra viene a dar testimonio de la temática marinista en la pintura rioplatense. De 10.30 hasta las 17 en Zurbarán, Av. Alvear 1658. GRATIS.
- Arte budista. El objetivo del Museo Nacional de Arte Oriental es difundir las culturas asiáticas, africanas y de Oceanía entre el público, y dentro de este contexto se realiza una exposición de obras de arte budista a partir del siglo X. De 14 a 19 en el Museo Nacional de Arte Oriental, Avenida del Libertador 1902, primer piso. Entrada
- Plástica. Continúa durante todo el mes de enero la muestra anual del Museo Fundación Bollini, en la cual expondrán 30 artistas. Entre ellos se destacan Raúl Soldi, Alfredo Plank, Carlos Pascal, Edmund Valladares, Mercedes Esteves, Maximiliano Guerra y Marta Lobos. En la Dama de Bollini, Pasaje Bollini 2281. GRATIS.
- Sergio Grass. Una nueva muestra del trabajo pictórico de Sergio Grass. Las obras se exponen en la Galería de Arte Bustillo, en el Banco de la Nación Argentina, de 10 a 15 en Rivadavia 325. GRATIS
- Teatro. Comienza la obra Qué difícil es decir adiós, de Jorge Núñez, con las actuaciones de Marcos Zucker, María Concepción César y Alfonso de Grazia. A las 21.30 en el teatro Roberto J. Payró, en el Centro Cultural Teatro Auditorium, Mar del Plata.



GRATIS.

**Humor.** Ricardo Leguízamo sigue presentando Hay fiesta en Anillaco, su inclasificable y celebrado show, en el que se mezclan el video, el humor y la mú-

sica. El espectáculo cuenta con la participación del multiinstrumentista Alejandro Pirro. A las 21 en La Trastienda, Balcarce 460. Entrada \$12.

- Teatro. Continúa en cartel la obra Kapelusz!, con libro y dirección de Alberto Muñoz. Los fragmentos de la historia argentina se suceden de la misma manera en que fueron enseñados en los manuales y los programas de educación escolar, quedando en evidencia todo lo grotesco e infantil del proceso educativo. A las 23 en Babilonia, Guardia Vieja 3360. Entrada \$10. Menores y jubilados \$5.
- Fotografía. Ultimos días para asistir a la exposición de Mis días de encierro, la muestra de David Cándido. Esas cosas que siempre vemos pero jamás miramos aparecen ante nuestros ojos en esta serie de fotografías. A las 21 en el Bar el Escandinavo, Ciudad de la Paz 2322, Capital Federal.
- GRATIS. CineClub Nocturna. Proyección de Kronos, el invasor del espacio, de Kurt Neumann, en donde una gigantesca máquina alienígena trata de absorber la energía del planeta. En variedades se presentará el corto Ratas, de Diego Sabanés y Dieguillo Fernández, incluido en Historias Breves II. A la 1 en el Cine Maxi, Carlos Pellegrini 657. Entrada \$3.5
- Teatro. El grupo teatral Loex presenta la obra de Federico García Lorca Así que pasen 5 años. Inmersa en un clima onírico, esta obra descubre uno de los perfiles más desconocidos del autor: el surrealista. El amor, la sensualidad y la muerte se suceden en esta obra dirigida por Gerardo Bourre. A las 21 en la Sala del CELCIT. Bolívar 825. GRATIS.
- Talleres de fotoperiodismo. La Asociación de Reporteros Gráficos de la República Argentina (A.R.G.R.A.) realizará sus Talleres de verano de expresión y ensayo fotoperiodístico. Para mayor información dirigirse al 342-4429 de 12.30 a 18. Av. de Mayo 622 2º piso.



Jean Michel Basquiat. Continúa abierta la muestra de obras de este artista neoyorquino, amigo de Keith Haring y A. R. Penck, que se destaca por

la simplicidad de su mensaje sobre el hombre negro. Amores, alegrías y penas se encuentran reflejados en su obra, simple y de trazo casi infantil. De 12.30 a 19.30 en el Museo Nacional de Bellas Artes. Av. Libertador 1473. GRATIS.

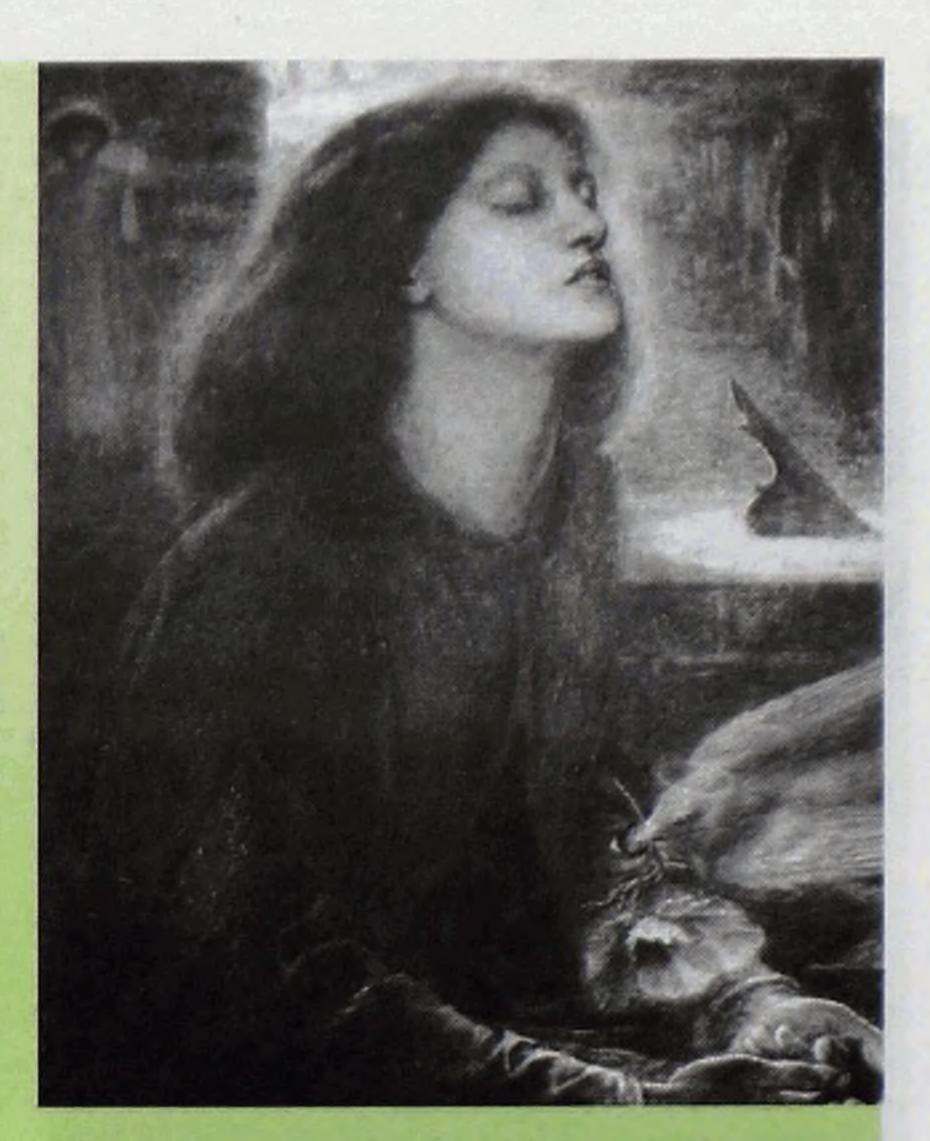
- Rock y tango. Se presentan Adrián Cayetano Paoletti, antes de viajar a Salta para presentarse en un recital con grupos locales, y el grupo de música popular y tango Subte A. En la Asociación Cultural Vicente Pallotti, pasaje Adrogué 140 esquina 9 de Febrero, a una cuadra y media de la Estación Llavallol. Entrada \$3.
- Dibujo. Inaugura la exposición de dibujos de Hermenegildo Sábat. En el Salón de las Artes, Sala Astor Piazzolla, Centro Cultural Teatro auditorium, Mar del Plata. GRATIS.
- Más teatro. Primera función de la obra Señora, esposa, niña y joven desde lejos de Marcelo Bertuccio. Con actuación de Cecilia Peluffo, Berta Gagliano, Vilma Rodríguez y Bernardo Cappa y la dirección de Cristian Drut. En esta obra, 3 generaciones de mujeres solas se ven asaltadas por un pasado que no pueden reconstruir. A las 23 en el Callejón de los deseos, Humahuaca 3759. Entrada \$10.
- Teatro. Blacanduait es el nombre de esta obra de Pepe Mariani, la cual cuenta con la participación de Martha Mazzalomo, Marina Rey y el propio autor. A las 21.30 en La Casa de la Cultura de Vicente López, Ricardo Gutiérrez 1060, Olivos. GRATIS.
- Música Klesmer. Marcelo Moguilevsky (clarinete, flautas y voz), César Lerner (acordeón y piano) y Santiago Kovadloff (lectura de poesía), presentan su espectáculo Babel. A las 23.30 en Paraná 1259.
- Humor. Mercedes Farriols y Tomy Sánchez presentan La lupa, su nuevo espectáculo. Incomunicación, stress, sexo, violencia y reproches aparecen aumentados bajo la lupa del humor e invitan a la reflexión. A las 23.15 en el Teatro Provincial, Mar del Plata.

Poeta y suicida, musa y modelo de Dante Gabriel Rossetti, Elizabeth Siddal fue la "mujer objeto" por excelencia del mundo de la pintura prerrafaelista. Luego de ser tachada durante años de mediocre e imitadora de su marido, logró su revancha con la muestra que se realiza en la Tate Gallery de Londres, donde dos de sus cuadros lograron colarse entre los de Rossetti, Burne-Jones, Whistler, Watts y Aubrey Beardsley.



De izq. a der.: Elizabeth Siddal retratada por su marido, Dante Gabriel Rosetti; encarnando a Ofelia entre nenúfares (para Millais) y a Beata Beatrix (para Rosetti).





## 1a evena

Por MARIA NEGRONI Es una mujer muy pálida, de largos cabellos rojos y cierto aire helado de corrupción y mortalidad. Su rostro se repite incansable en las galerías que agrupan las pinturas de los prerrafaelistas ingleses en la Tate Gallery de Londres. Como si fuera un enigma, una y otra vez, encarnando a Ofelia dormida en su tumba de agua, o a Lady Lilith, o a Francesca aferrada a Paolo, o a la mismísima Beatrix.

Su marido la retrató con furor obsesivo. Se llamaba Gabriel Charles Dante Rossetti, pero alteró el orden de sus nombres para privilegiar el Dante, de quien había traducido la Vita Nuova y a quien admiraba como "el poeta y amante mayor de Occidente". Para los prerrafaelistas, "antes de Rafael" significaba antes del siglo XIV: es decir, un enclave de la imaginación donde podían fundirse lo clásico y el clima de nocturnos y caprichos de la era medieval.

Conviene decirlo ya: la mujer pálida de los cuadros, llamada Elizabeth Siddal era, ella también, pintora. Había nacido en Sheffield, en el seno de una familia de comerciantes (es decir, era "vulgar" para los parámetros "victorianos" donde se movían Dante Gabriel Rossetti y sus célebres colegas, Lord Edward Burne-Jones, James McNeil Whistler, George Frederic Watts, Lord Frederick Leighton, Aubrey Beardsley o Alma-Tadema). Cuando conoció a Rossetti, Elizabeth vivía en los barrios pobres del sur de Londres, estudiaba dibujo y se ganaba la vida como modelo. Al principio, no sólo posaba para Ros-

setti; también trabajó para William Hunt y se cuenta que contrajo la tisis que la consumiría en vida durante las interminables sesiones que tuvo que pasar desnuda en una bañera esperando a que John Everett Millais -que pintaba una aureola de nenúfares para la cabeza difunta de Lady Shallott- encontrara los ritmos impresionantes del poema de Tennyson.

Los prerrafaelistas constituyen la versión británica del simbolismo. Dialogan y, en cierto sentido, anticipan a Baudelaire, Théophile Gautier, Gustave Moreau y los decadentes del fin-de-siècle francés. La primera exposición importante del grupo tuvo lugar en Russell Place, en 1857. Había un cuadro de Elizabeth Siddal allí. También hoy se puede ver, en una de las salas de la Tate, un poco escondidos, un par de cuadros suyos. John Ruskin, mentor crítico del grupo, la admiraba, a tal punto que la becó personalmente para que estudiara en Francia e Italia. Ruskin veía en sus telas esa extraña mezcla de "belleza y pathos" que decidió a William Morris a pedirle un mural para su legendaria casa roja.

Elizabeth Siddal también era poeta. Las biografías (de su marido) dicen que él fue su "maestro" en ambas habilidades. Dicen que ella pintó "imitaciones cuasi logradas de su trabajo" y que sus poemas eran "pequeños versos quejosos, enfermos de amor y autocompasión". Poor neurotic Lizzie ("Pobre Lizzie neurótica") la llama Oswald Doughty, autor de las 700 páginas impacientes que constituyen el libro Dante Gabriel Rossetti: A Victorian Romantic (Oxford University Press, 1949).

En su novela Wife of Rossetti (Esposa de Rossetti), en cambio, Violet Hunt prefirió el lado amargo del "mito". Su Elizabeth es una mujer permanentemente enferma, encarcelada en su casa, junto a una jaula de pájaros y una botella de láudano. Hubo, al parecer, dos abortos. Dante le era infiel, pero en sus cartas suplantaba su nombre por el dibujo de una paloma o la llamaba Dear dove divine ("querida paloma divina"), un poco al estilo de Torvald Helmer, el personaje que en Casa de muñecas de Ibsen (1879) elige para su mujer Nora los cariñosos apelativos de "ruiseñor", "ardilla", "cabeza hueca", "derrochona" o "personita".

Para Rossetti, su esposa, modelo y alumna encarnaba el ideal de belleza espectral que reclamaba el esteticismo de la época. De ella emanaba una "perfecta ponzoña". Parecía una muñeca melancólica, inescrutable como una esfinge, llena de hermosura luctuosa y apatía frígida. Una lamia depredadora, como La belle dame sans merci de John Keats o las mujeres-vampiro que saturan los textos de su amigo y vecino, el poeta Algernon Swinburne. Christina Rossetti, hermana del pintor, percibió la distorsión con claridad: en uno de sus poemas, dijo que Dante la pintaba not

as she is, but as she fills his dreams ("no como es, sino como invade sus sueños"). Ese mecanismo, ampliado a la secta entera de los prerrafaelistas, quizás explique por qué Elizabeth era considerada la "mascota" del grupo.

Siddal murió el 14 de febrero de 1862 de una sobredosis de láudano. En un gesto de amor desesperado (o bien, sintiéndose culpable del "suicidio"), Dante Gabriel Rossetti puso en el ataúd un manuscrito que contenía todos sus poemas inéditos -supuestamente dedicados a ella- y los enterró con su "amada", dando por terminada su carrera literaria con la muerte de su musa. Siete años más tarde, sin embargo, él y una cofradía de amigos-guardianes del Arte violaron la tumba, reparando así un gesto atolondrado y devolviendo a la humanidad un manuscrito del que nunca debió habérsela privado. La necrofilia gótica del episodio rodeó definitivamente la figura de Elizabeth Siddal de un halo fabuloso. Por su lado, Rossetti pasó de la fascinación mórbida a una serie de colapsos nerviosos que pronto derivaron en delirios de persecución. El hecho de ser un recluso virtual el resto de su vida (tragedia que sus amigos no tardaron en achacar a la influencia perniciosa de la muerta) no le impidió acumular una obra que incluye más de 400 dibujos y pinturas, y una fortuna concomitante. La pintura de Elizabeth Siddal, en cambio, sigue aguardando la exhumación que se le debe.

### GRANDES AUTORES EN GRAN PROMOCION

G. Márquez • I. Allende • M. M. Lainez • H. Hesse • T. Mann • A. Camus A. Malraux • T. Capote • M. Yourcenar • T. Clancy • Guy des Cars

Los mejores títulos a \$ 5,00

Además gran promoción en: Economía. Historia. Arte. Psicología. Manualidades. \$ 1,99

558

Av. Santa Fe 2530

Av. Rivadavia

Av. Callao 6870

Av. Corrientes 1966

### Interlibros Un mundo por leer

Ofertas y todas las novedades para sus vacaciones

Bulnes 1926 - Tel./Fax. 826-2899 (y se los llevamos a su casa) E-mail:Interlibros@overnet.com.ar

## Señora Péel

Por DOLORES GRAÑA Mrs. Peel, we're needed! (¡Sra. Peel, nos necesitan!). Así comenzaban invariablemente las aventuras del imbatible dúo protagónico de Los vengadores, John Steed y Emma Peel—interpretados por Patrick McNee y Diana Rigg— contra genios locos, espías rusos y traidores, vendedores de viajes en el tiempo y pandillas tiradoras de dardos amnésicos, por enumerar algunos de sus múltiples enemigos.

John Steed y Emma Peel trabajan para la Organización -una especie de MI5 en las sombras- dirigida por Mother, un ridículo hombre en silla de ruedas, que tiene su oficinas a go-go en algún lugar de Londres. Ambos son inmensamente ricos, manejan autos espectaculares y no tienen ninguna preocupación, más que la de resolver los casos que se les presentan, para luego relajarse en la casa de alguno de los dos. Tomando té, por supuesto. La serie era uno de los mejores exponentes del british way of life, papel totalmente consciente, por otro lado, como lo demuestra este diálogo: "Ustedes, los ingleses: miniautos, después minifaldas. Nunca saben cuándo parar", dicho por un espía ruso encerrado dentro del sombrero de Steed, luego de ser reducido de tamaño por una máquina supersecreta.

Durante los 161 capítulos que se emitieron por la televisión británica, de 1961 a 1969, los protagonistas fueron cambiando: primero eran dos hombres, el Dr. David Keel y un misterioso agente, el Sr. Steed, quien lo ayudaba a buscar al asesino de su prometida. En 1962, el Dr. Keel desaparece misteriosamente de la serie, y hace su aparición Cathy Gale, una especie de tía forzuda experta en judo, interpretada por Honor Blackman -más conocida por su papel de Pussy Galore en Goldfinger de la saga James Bond- que impactó a la audiencia de la época por sus trajes de cuero y su total desdén por los acosos masculinos de los que era víctima frecuente.

En 1965, tentada por una carrera cinematográfica, Cathy Gale se radica en los Estados Unidos, por lo que Mother le asigna a Steed un nuevo compañero: la Sra. Emma Peel. Cuando Diana Rigg entró en la serie, las cosas comenzaron a funcionar para los productores, que finalmente encontraron en esta actriz, de extracción shakespeareana, el contrapunto ideal para el agente Steed. Emma era casada, lo que evitaba suspicacias acerca del tipo de relación que mantenían; pero, al mismo tiempo, agregaba una cierta libertad de acción -el marido no aparecería hasta el último capítulo, en donde era rescatado milagrosamente de la selva amazónica y vuelve a reencontrarse con ella, para el desconcierto de Steed porque descubre que Peter Peel es idéntico a él- y una ambigüedad que beneficiaba. el tono irónico y provocativo de sus diálogos. "Yo soy la mujer y ella es el hombre", dijo una vez Patrick McNee de su personaje, y era realmente así: experta en karate, la Sra. Peel deslumbraba con su belleza y vestuario -que hizo época en su momento-, pero fundamentalmente por su capacidad de arrojar hombres por sobre su hombro con un leve movimiento de muñeca. John Steed, por el contrario, equipado con un set edwardiano

Emma había culminado el desparramo. En 1967 llegó el color a la serie, y no

completo con bombín y paraguas, siem-

pre llegaba a último momento, cuando



Los vengadores, la genial serie británica de la década del 60 que narraba las aventuras de los agentes John Steed y Emma Peel, tiene versión cinematográfica, con las actuaciones de Ralph Fiennes y Uma Thurman y el agregado de Sean Connery como el villano de turno. Un vistazo al programa que cambió las series de espionaje para siempre y su adaptación a la pantalla grande.

sólo ese detalle fue el cambio: las usuales dosis de pop-art y fetichismo apenas disimulado –aquellos catsuits...– se multiplicaron hasta el infinito. Decorados psicodélicos, más sexo, guiones cada vez más delirantes –Steed y Emma reducidos a tamaño playmobil, casas asesinas y un largo etcétera– y la aparición de sus eternos enemigos, los cibernautas, una raza de robots creada por un científico loco que intenta dominar al mundo. Todo iba de maravillas hasta 1969, cuando la bella Diana Rigg deja la serie, cansada ya de su papel, y es reemplazada por la veinteañera Tara (por nombre y por coeficiente) King, interpretada por Linda Thorson.

En *Los vengadores* podía pasar cualquier cosa, pero sus alusiones a la realidad de la época eran veladas y siempre paródicas. El público sabía que no debía esperar un manifiesto del *Swinging London* o temas sociales, pero sí que la Sra. Peel comentara –mientras un villano del siglo XVI la introducía en un cepo y la acusaba de incitarlo a la lujuria con su vestuario de época— "espere a verme dentro de cuatrocientos años".

Desgraciadamente, la televisión argentina se olvidó de la mejor serie de todos los tiempos, pero, al menos por una vez, el cine hizo justicia: para el verano europeo se espera el estreno de *Los vengado*res, con Uma Thurman como Emma Peel y Ralph Fiennes como John Steed, dirigidos por Jeremiah Chechik, experto en remakes desde su versión de *Las diabólicas*.

Y el guión promete. Es el año 1999. El *Proyecto Próspero*, un sistema muy avanzado que asegura el buen tiempo, es robado por August De Wynter –¿un guiño para con Rebecca De Winter, la mujer inolvidable?—, un millonario excéntrico que amenaza con provocar un desastre climatológico de gigantescas proporciones si el gobierno inglés no responde a sus siniestras demandas. Emma y Steed son enviados a detener al villano, pero antes deben enfrentarse a una réplica robotizada de la Sra. Peel. Finalmente lle-

gan al refugio de De Wynter, un silo subterráneo supuestamente ubicado 150 metros por debajo de Hyde Park, que cuenta con efectos especiales para hacerlo lucir como si se extendiera hasta el infinito en todas direcciones y donde transcurre la batalla final.

La serie contaba con un presupuesto mínimo, por lo que el hecho de que todos los escenarios estuvieran desiertos no era una decisión artística, sino que era provocado por la falta de dinero para pagar a los extras. En su versión filmica, los 60 millones de dólares intentarán reconstruir a un MI5 en la ruina, ubicado bajo el río Támesis: por los ojos de buey del cuartel central se ven pasar gatos muertos, latas de conservas usadas; el piso está totalmente inundado, y los libros flotan por todas partes. En otra escena, Steed convence a la Sra. Peel de volar en globo sobre Trafalgar Square, pero de pronto, una tormenta de nieve -provocada por De Wynter-Sean Connery- derriba el globo, y la pobre Emma se estrella contra la gigantesca estatua de Nelson que preside la plaza y cae a los pies de los leones, de donde es rescatada por John Steed, como siempre, a último momento.

Gracias a los efectos especiales, Patrick McNee aparece como un hombre invisible –ya recreó su rol de Steed para el video de Oasis *Don't look back in anger*– que fuma pipa, por lo que solamente se escucha su voz y se ven la pipa y el humo (¿un guiño a Magritte?).

Pero, dado el historial sumamente ambiguo de la relación entre ambos agentes, la pregunta fundamental es ésta: ¿pasará finalmente algo, treinta años después? La respuesta de la nueva señora Peel deja espacio más que suficiente para la especulación: "Sería un pecado sugerir que Emma y Steed tienen verdaderamente una aventura, pero no contradice el hecho de que esto es Los vengadores... cualquier cosa puede pasar en cualquier momento". Precisamente.



Por DIEGO FISCHERMAN, desde Nueva York

"Sí, lo conozco; es un soldado de Miles", dijo una vez, con cierto desprecio, Dizzy Gillespie en un test a ciegas de la revista francesa Jazz Magazine, al escuchar esa trompeta casi sin ataque, que tocaba de la manera más relajada las notas más tensas de la armonía. Chet Baker, el hombre que nunca tocó con Miles Davies y que apenas lo conoció (pero que hizo de la balada "My Funny Valentine" una declaración de principios) era, tal vez, demasiado sutil, demasiado brumoso al lado de los fuegos artificiales de Gillespie.

Entre las brumas del invierno neoyorquino, a diez años de aquella primavera en que Baker cayó desde la ventana de un hotel en Amsterdam, las librerías exhiben una revelación poco acorde con el espíritu de la ciudad en Navidad: por primera vez la leyenda negra del jazz blanco, el maldito, el drogadicto, habla

en primera persona.

Con el título de As Though I Had Wings. The Lost Memoir ("Como si tuviera alas. Memorias perdidas") y una conveniente tapa en la que su perfil aniñado aparece en dos tonos de azul, el libro agrupa textos escritos por el trompetista entre 1946 (cuando fue reclutado por las fuerzas armadas de su país) y 1963 (en que abandonó sus interminables intentos para salir de la droga). Como anticipando una ola de revalorización, el pianista Richie Beirach -una de las figuras más importantes del jazz neoyorquino- se suma con un disco en homenaje a Baker, al frente de la crema del género (John Scofield en guitarra, Michael Brecker en saxo, Randy Brecker en trompeta, George Mraz en contrabajo y Adam Nussbaum en batería). El nombre del tributo, Some Other Time, remite tanto al clásico de Leonard Bernstein que Baker convirtió en uno de los temas más bellos del jazz, como a esos otros buenos tiempos en que Chet (Chesney H., en realidad) Baker inventó, con los graves aterciopelados de su instrumento siempre en el registro que va del pianísimo al piano, lo que la historia conocería como el cool jazz de la Costa Oeste. No sólo con su trompeta, también con su voz casi femenina, de fraseo y afinación exquisitos, que alguna vez la revista especializada Down Beat condenó ("como cantante, Chet Baker directamente no existe") y de la que el experto Leonard Feather, autor de la enciclopedia más completa sobre el jazz, calificó con el anatema de "una voz pequeña, que suele gustar a las mujeres".

El 23 de diciembre pasado se hubieran cumplido 68 años de su nacimiento en Oklahoma y el próximo 13 de mayo

hará una década de su muerte nunca resuelta. Se habló de suicidio y, también, de que su dealer lo había empujado. Frente a esas sospechas, su última esposa, Carol, escribe en la introducción del libro: "Todas las celebridades son reducidas a caricaturas unidimensionales. La percepción pública termina de definir los límites del carácter de una persona, la circunferencia de su alma. Esto es demasiado fácil. Siempre hay mucho más en una persona que lo que el público llega a ver, y nunca esto podría ser más cierto que con Chet Baker. Como la mujer de Chet, yo lo sé de una manera más próxima que nadie. Chet no puede ser descrito meramente como músico, drogadicto, marido o leyenda. Era todo eso y más, y este

1988, la voz real de Chet Baker puede finalmente ser oída."

Chet Baker tuvo una infancia californiana y relativamente feliz, en el 1011 de la calle 16 de Hermosa Beach, sobre una colina al costado de la Ruta 101, frente al océano, donde su familia se mudó cuando él era un niño. Estudió en la Glendale High School, donde empezó a tocar trompeta y formó parte de bandas de marchas y bailes. Reclutado en 1946, termina en la banda de la Armada, en una Berlín destruida por las bombas, patrullada por soldados rusos y en la que "cualquiera de nosotros podía andar en un Volkswagen con chofer alemán, a cambio de cuatro o cinco cigarrillos americanos". De esa época son sus primeras anotaciones. Las amistades, las

BAKER INVENTO, CON LOS GRAVES ATERCIOPELADOS DE SU TROMPETA, LO QUE LA HISTÓRIA CONOCERIA COMO EL COOL JAZZ DE LA COSTA OESTE. NO SOLO CON SU TROMPETA, TAMBIEN CON SU VOZ, DE FRASEO "COMO CANTANTE, CHET BAKER DIRECTAMENTE NO EXISTE") Y QUE EL PEQUEÑA, QUE SUELE GUSTAR A LAS MUJERES".

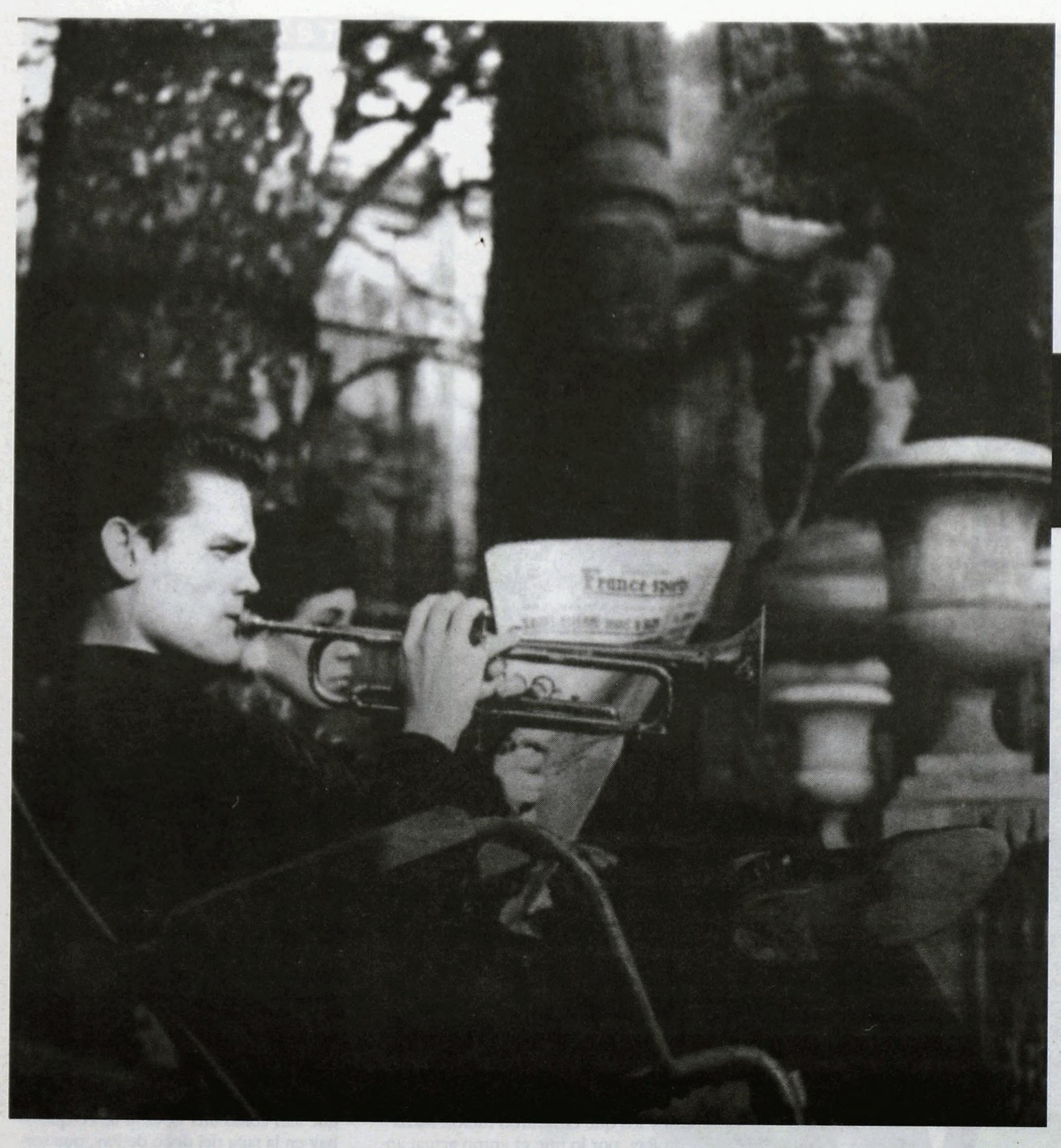
libro es un testamento de ello. La decisión de publicar estas memorias fue tomada con un ojo puesto en sus cualidades maravillosas como persona, que no querría ver perdidas en las estériles menciones de las páginas polvorientas de la historia del jazz, olvidadas en la magra insuficiencia de las biografías en los folletos de los discos". La solapa, más directa, apela a argumentos de venta: "Una leyenda del jazz habla finalmente. El infame Chet Baker, músico, junkie y padre del cool jazz de la Costa Oeste, fue siempre un misterio elusivo y un santo torturado... Hasta ahora. En estas memorias, descubiertas después de su misteriosa muerte en

reglas militares -un universo milagrosamente ordenado al que volvió más tarde por propia voluntad-, alguna señorita a la que conoció en los muelles de un lago alemán en cuyas aguas solía navegar, los clubes y el primer jazz que escuchó en su vida. Ese es el mundo berlinés que transita con voz ingenua, limitándose a describir lo que ve y lo que le pasa con la misma distancia, con el mismo aparente desapasionamiento con el que tocaba y cantaba –un estilo que mucho tenía que ver con el que más adelante popularizó el brasileño Joao Gilberto y que se emparentaba más con el pudor y con el rechazo hacia el exhibicionismo que con la falta de pasión.



El libro, en realidad, es la segunda manifestación de "la voz real de Chet Baker". La primera había sido en el semidocumental Let's Get Lost ("Perdámonos") del fotógrafo Bruce Weber. Allí, en un blanco y negro tan cool como el de su música, un Chet Baker semidestruido (su aspecto se había ido deteriorando a pasos agigantados desde que en 1964 perdió varios dientes a causa de una paliza que le dieron unos dealers callejeros de San Francisco) parecía ser ya una leyenda maldita. Como a otros blancos -Stan Getz, Art Pepper-, el intento por ser el más negro de todos lo había llevado a territorios por lo menos oscuros. Como cuando en 1950 se alistó por segunda vez en la Armada y fue dado de baja al poco tiempo por razones psiquiátricas. Las razones de su nuevo intento militar, en una época en que ya estaba trabajando profesionalmente como músico, tuvieron que ver, según él, con Charlaine, la misma mujer con la que se casó más adelante. "Un día vi a esa belleza rubia sentada en un bar. La había visto ya un par de veces allí y me había dicho a mí mismo que debería hablarle si aparecía de nuevo. Cuando terminó el set me acerqué. No puedo recordar exactamente lo que le dije, pero a la media hora estábamos en el Buick de su padre, frente a los acantilados de Palos Verdes. Lo hicimos un montón durante los siguientes dos o tres meses -ella amaba que la cogieran y yo amaba cogerla. Una vez, estacionados frente a su casa en Lynwood, lo hicimos nueve veces en tres horas. Yo realmente estaba loco por ella, pero descubrí que no era el único: había otros a los que también les gustaba su manera de coger. Charlaine y yo discutimos por esa causa y volvimos a hacerlo y por eso volví a alistarme en la Armada."

En cuanto a la exoneración, en sus



palabras obedeció a un plan premeditado. Sucedía que el lugar donde estaban las barracas, llamado premonitoriamente El Presidio era "demasiado bello" y estaba demasiado cerca de San Francisco, la ciudad a la que Baker llamaba Bop City, porque podía tocar al lado de músicos como Paul Desmond o Dave Brubeck. La vida militar, ya no como un americano en Berlín sino como soldado común y corriente, alistado con un contrato por tres años, se parecía demasiado a un día de trabajo rutinario. "Me escapaba todos los días hasta el bosque enfrente de las barracas, que había convertido en mi baño personal, hasta que el psiquiatra me citó para una entrevista. Era un teniente joven, bien intencionado pero sin experiencia, que me hizo todos los tests indicados y me sometió a un interrogatorio de 650 items". Las preguntas del test eran del tipo: "Si pudiera elegir, ¿sería guardabosque, mecánico o florista?". Baker dice que "simplemente me limité a elegir, en todos los casos, las opciones que sonaban más femeninas". Le dijo además que había "fumado hierba" durante años. Que no podía usar los mismos baños que todos los demás, que necesitaba privacidad para hacer esas cosas. "Dije todas las locuras que se me ocurrieron. Cuando terminamos los tests, el doctor me dijo que en dos semanas tendría los resultados. Entonces decretaron que estaba demente y que era inadaptable a la vida militar". Fue entonces cuando conoció a Charlie Parker, que por esa época andaba en la dorada California, huyendo de las persecuciones policiales en Nueva York e intentando alejarse por lo menos un poco de las drogas. "Un día, en el verano del '52, encontré un telegrama al volver a casa, donde creo que Dick Bock me decía que Charlie

Parker estaba probando trompetistas para tocar en clubes de California. La audición era ese mismo día a las tres, en el Tiffany Club. Corrí, llegué tarde y pude oír a Bird desde afuera. Corría él también, pero con el saxo, en un dúo con otro trompetista. Entré en la oscuridad del club y oí a Bird volar sobre un blues. Me senté por unos minutos, mirando alrededor, reconocí a varios trompetistas y a un montón de gente que de alguna manera se había enterado de que Parker estaría allí. Vi a alguien moverse hacia el frente del escenario y decirle algo a Bird. Cuando preguntó si yo estaba en el club y me pidió que tocara algo con él, me sentí incómodo y muy nervioso. Habían pasado por alto a todos los demás que

me trataba como a un hijo y me protegía de los que querían ofrecernos porquerías. En los intervalos yo lo llevaba a un boliche que vendía comida mexicana. Bird se comía una docena de taquitos con salsa verde; le encantaban. Algunas tardes, lo llevaba en mi auto por la costa, a la playa o a la zona de Palos Verdes y San Pedro. El se quedaba mirando romper las olas contra las rocas de esos acantilados durante una hora y media".

El deslumbramiento siguiente fue con el álbum *Birth of The Cool*, de Miles Davis, que según cuenta Baker, descubrió trece años después de su aparición. Allí escuchó el saxo barítono de Gerry Mulligan, también compositor y arreglador de varios de los temas, y

EL 23 DE DICIEMBRE PASADO SE HUBIERAN CUMPLIDO 68 AÑOS DE SU NACIMIENTO EN OKLAHOMA Y EL PROXIMO 13 DE MAYO HARA UNA DECADA DE SU MUERTE NUNCA RESUELTA EN UN HOTEL DE AMSTERDAM: SE HABLO DE SUICIDIO, PERO LAS MALAS LENGUAS ASEGURAN QUE LO EMPUJO UN DEALER POR LA VENTANA.

esperaban, algunos de los cuales tenían mucha más experiencia que yo y podían leer cualquier cosa que les pusieran delante de las narices. Tocamos dos temas. Después del primero, Bird anunció que la audición había terminado, agradeció a todos por haber ido y me dijo que estaba contratado. Hicimos dos semanas en el Tiffany, y en todo momento era increîble estar con Bird. El primer tema, todas las noches, era rápido; el resto de la noche era fácil. Bird era grandioso y, a pesar de que se la pasaba aspirando toneladas de polvo y tomando litros y litros de cognac, eso no le hacía el menor efecto. Yo amaba su vitalidad. El

decidió conocerlo. "Hubo un click instantáneo y un par de semanas después habíamos empezado con un contrato de once meses en un pequeño club enfrente del Hotel Ambassador, llamado Haig". El cuarteto, sin piano (Mulligan y Baker junto a Chico Hamilton en batería y Joe Mondragon o Red Mitchell en contrabajo) y luego la pequeña orquesta de diez músicos dirigida por Mulligan (el Tentette) en que Baker fue el solista privilegiado, alcanzaron para que el trompetista fuera elegido nueva estrella en la encuesta de criticos de 1953. No sólo para eso. También para que el público apreciara uno de los grupos más perfectos y uno de los casos

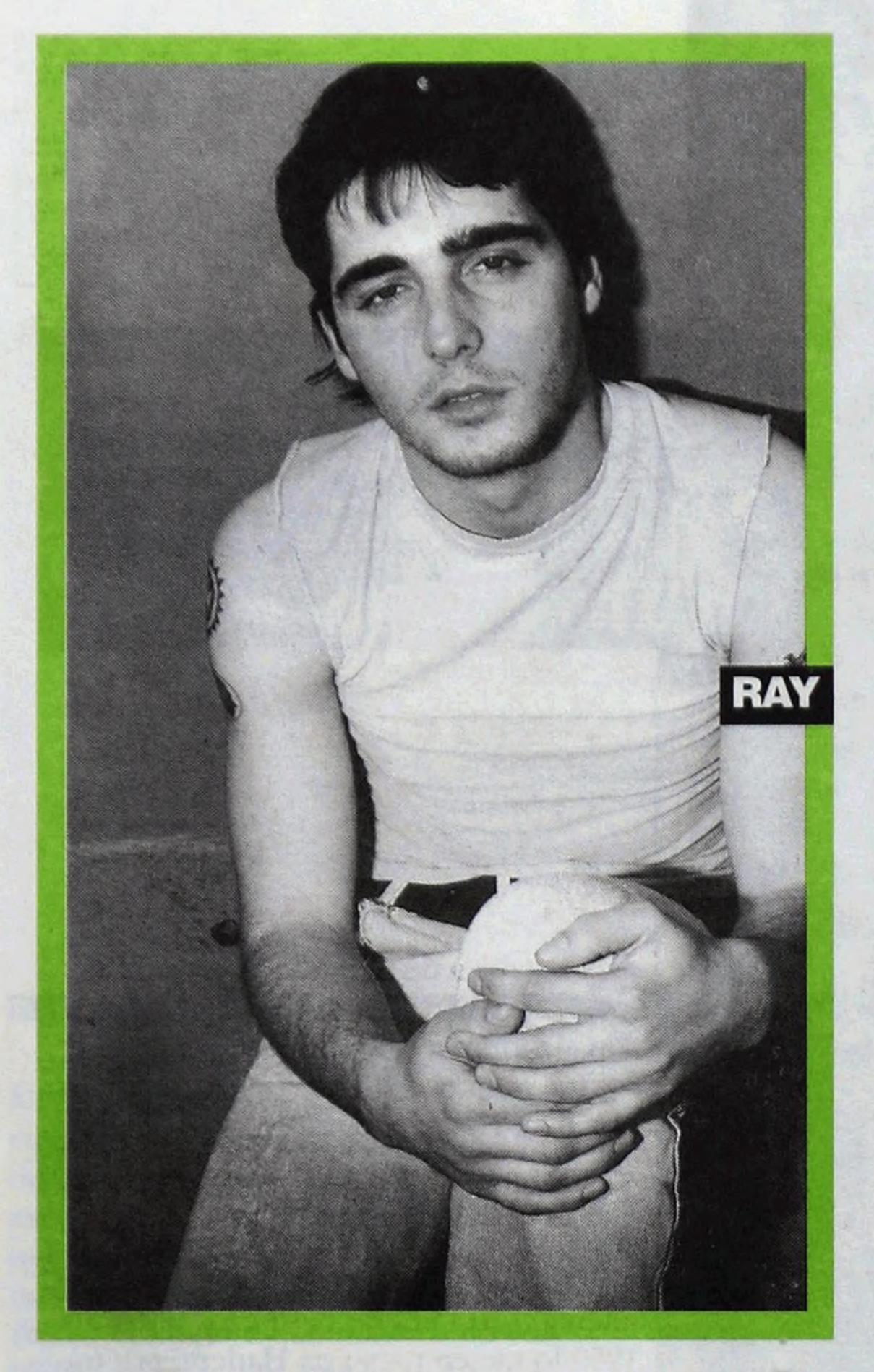
más notables de interacción musical de toda la historia del jazz. Por esos años son sus primeras grabaciones como solista, para el sello Pacific –hoy editadas por Blue Note– y, también, su primer arresto.

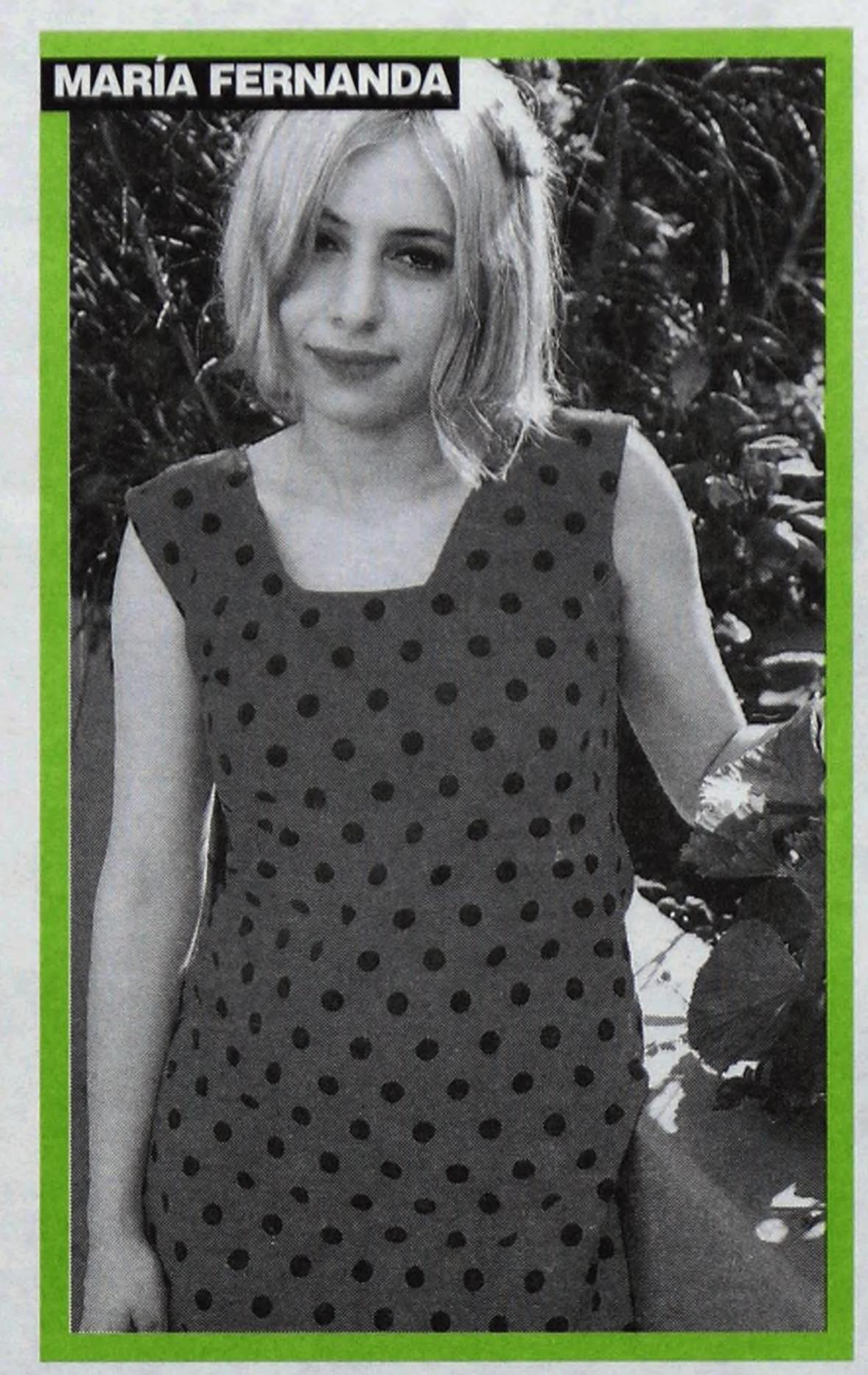
En 1955 viajó a Europa buscando acceso más fácil a la droga. Un año después volvió a Estados Unidos para intentar una cura de desintoxicación. En 1959 lo meten preso en Harlem, por tráfico. "Ese día, nadie tenía plata y Nick (un dealer amigo suyo) sugirió que fuéramos a ver a su jefe... a la esquina de la calle 165 y Amsterdam. Entonces apareció un tipo diciendo: FBI. ¿Qué están haciendo aquí?'. Le contesté: 'Sosteniendo la pared', igual que Groucho Marx, y me arrestaron". Estuvo seis meses en la cárcel de Rickers Island y luego desapareció de la escena. Se mudó a Europa (entre el '59 y '60, realiza en Italia varias grabaciones fundamentales en su carrera, actualmente editadas por la RCA con el explícito nombre de Italian Sessions), pero fue arrestado varias veces y pasó otros seis meses en prisión (en Lucca) luego de ser expulsado de manera irrevocable de Alemania.

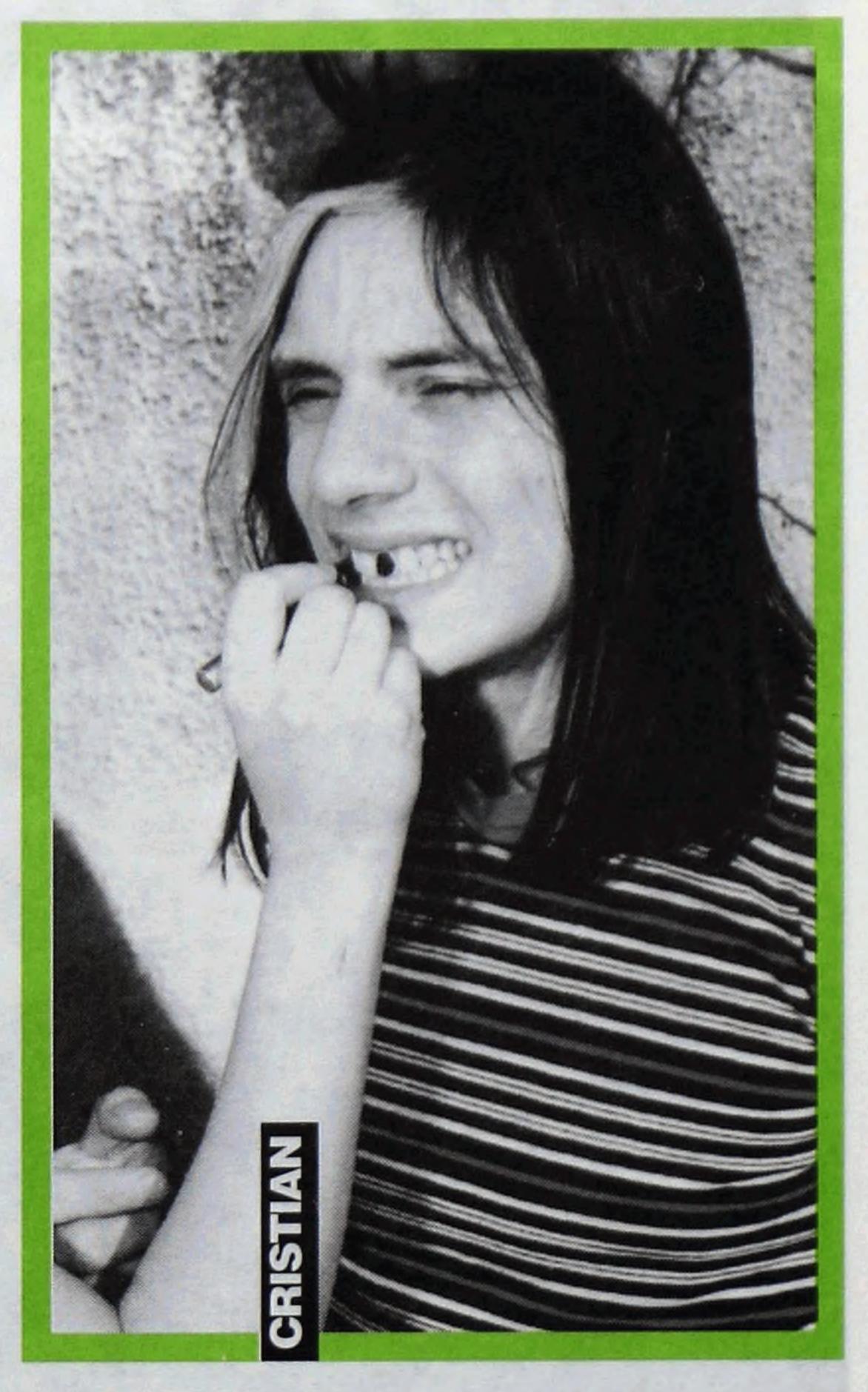
De regreso en Nueva York, no le va nada mejor. Para alejarse de la droga Baker intenta dejar la música. Consiguió trabajo en una estación de servicio y, recién en 1973, después de estudiar solitariamente la trompeta durante años, volvió a la escena en el memorable concierto junto a Mulligan en el Carnegie Hall, donde reeditaron el viejo grupo, esta vez con piano -Bob James, que más tarde se dedicó a las ramas más comerciales del jazz- y el entonces debutante John Scofield en la guitarra. Todo siguió igual durante los '70, entre Estados Unidos y Europa. Baker nunca había llegado a ser una celebridad, de a poco se iba convirtiendo en un mito. La muerte fue apenas una pieza más en la creciente leyenda. Desde hacía tiempo, Baker funcionaba para el mercado como un muerto a pesar de que en su últimos años hubiese grabado, con la Orquesta de Jazz de Dinamarca, varios de sus mejores discos.

Sus memorias no llegan tan lejos. En un Postcriptum de 1963 describe Barcelona, cuenta que "Antonio Gades baila en la parte de arriba del club" y pasa a relatar en detalle sus esfuerzos por conseguir recetas de Palfium, un remedio que usaba para dejar la droga. Su ingente búsqueda lo lleva a conocer "una familia muy prominente y bien conectada y, a través de ella, a un doctor al que vienen a ver personas ilustres de todas partes del mundo". Baker dice que ese médico le consigue recetas de lo que quiera y, enseguida, culmina el Postcriptum con la frase: "Todo vuelve a empezar".









Por ESTEBAN R. ESTEBAN La unión entre los hermanos María Fernanda (bajo, 24 años recién cumplidos) y Cristian Aldana (guitarra, 26) con Raymundo Fajardo (batería, 24) hace la fuerza que responde al nombre del El Otro Yo. Un grupo cuya presencia en escena muestra, como telón de fondo, un baterista azotando concienzudamente su instrumento, y un frente de batalla ocupado por dos hermanos: él más bien bajo, ella decididamente menuda, cantando o gritando. Eso contribuye a que público (mayoría de adolescentes) y entendidos coincidan en definirlos como una masa (¿o una maza?), signifique esto lo que signifique y sin olvidarnos que el lenguaje evoluciona, involuciona y es, ante todo, comunicación.

El Otro Yo tiene también una característica que puede ser vista como bandera y que los enrola en el bando de los buenos: son un grupo independiente (es decir, no cuentan con el apoyo de difusión y distribución que significa pertenecer a una compañía multinacional). Ellos mismos graban y editan sus discos, y reinvierten en sí mismos como empresa, lo que les permite no tener que lidiar con ningún tipo de intromisión en cuanto a música, arte de tapa o videos. Durante el recientemente desaparecido 1997 El Otro Yo no editó un nuevo disco, pero en cambio apareció Esencia, trabajo triple firmado por "El Otro Yo del Otro Yo", tres discos solistas (uno de cada uno de sus integrantes) que se venden juntos con una presentación cuyo arte imita a la de los alfajores triples Jorgelín. Claro que, si bien la música puede ser consumida como golosina y, en este caso, los setenta temas pueden saturar como si de un alfajor triple se tratara, los ingredientes son diferentes, y los efectos psicológicos y físicos también.

1988 con María Fernanda tocando teclados, Cristian cantando y otros músicos que iban y venían hasta que en 1990 se establecieron como trío con Omar en batería. Pero la historia venía de antes. La primera vez que los hermanos tocaron juntos y "en vivo" María Fernanda tenía 11 años y Cristian 13, se llamaban *Revolución* y hacían versiones de temas de Virus y de Sumo. Ensayaban en el comedor de una casa de Temperley ubicada frente a las vías del Ferrocarril Roca, co-



¿Tres integrantes de un trío editando un disco triple? La realidad siempre termina superando las fantasías y los trabalenguas se vuelven realidad. El Otro Yo de El Otro Yo es la prueba de cómo tres personas distintas pueden formar un solo grupo de rock, auténtico misterio que, como todo misterio, no queda más que aceptar o no, y atenerse a las consecuencias.

rriendo el sillón y la mesa, hasta que la música desalojó al auto familiar y el garaje dejó de ser garaje. Hoy ese mismo ambiente está convenientemente acusticado y es la base de operaciones del grupo.

Después de *Los hijos de Alien* (casette, 1993) y *Traka Traka* (CD, 1994, producido por Guillermo Piccolini y único disco grabado para una compañía) los Aldana se quedaron sin baterista hasta que captaron a Raymundo Fajardo, el tercer personaje destinado a formar parte de esta historia. Ray tocaba cacerolas y baldes desde los cinco años y tardó quince en comprarse una batería. En el medio, su madre quiso desviarlo hacia otros instrumentos (lo mandó a estudiar piano a los

ocho años y guitarra a los diez años), pero Ray venció y fue la batería de varias bandas (Condenados; Serenos de tu Tumba, Distorsión y Chiquero). Un día, María Fernanda se lo encontró y lo invitó a zapar. Después se fue a Chile. Cuando volvió, Ray ya conocía todos los temas (había estado tocando con Cristian). Luego el que se fue de vacaciones fue Cristian y los que ensayaron fueron María con Ray, por lo que el grupo actual antes de ser trío fue un par de dúos. Lo primero que hicieron juntos fue una versión de Fuck You para el disco homenaje a Sumo. En 1995 editaron el CD Mundo: canciones y separadores grabados en una portaestudio en el cual el resultado final se adivina como la suma de tres extrañas personalidades definidas, infantiles y complementarias.

LOS SOLISTAS A fines de 1996 María Fernanda quería hacer un casette independiente solista, y Cristian y Raymundo decidieron no quedarse atrás. Se fueron prestando una portaestudio (que no era de ninguno de los tres) y, a la hora de la verdad, se decidieron a editar juntos las grabaciones, en tres CDs que fueron presentados con shows en vivo en el Rojas y en Dr. Jekyll.

Triángulo María, el de María Fernanda, es algo así como un collage de canciones y sonidos sugiriendo un universo mágico, zumbante, sensual y onírico, en que predominan climas acústicos, sensibilidad femenina e ingenuidad infantil. El arte de tapa se vale de fotos y fotomontajes sobre paisajes y orillas del Ferrocarril Roca. María Fernanda es maestra de dibujo y música de escuela primaria, pero en este momento no ejerce. Además es artista plástica, ya realizó un par de exposiciones y este año reincidirá. Para sus hipnóticas actuaciones en vivo armó una orquesta low- fi en que los invitados subían y bajaban del escenario mientras ella cambiaba de instrumentos.

Aldana, de Cristian, debería hacer pensar seriamente a los Illya Kuryaki sobre el uso que hacen de la palabra deforme y cómo rapear en la Argentina.

Abre con el impresionante Yo soy anarquista, Duhalde me mandó a dormir, interactúa con el público musicalizando mensajes de su contestador automático (chicas dejándole sus teléfonos y hasta un novio amenazándolo), cierra con un

cover de *Perfil*, de Adrián Cayetano Paoletti, y luego agrega minutos de desopilantes bonus-tracks. La tapa lo muestra mirando un disco de Kiss mientras dos chicas se besan en la boca. En vivo se presentó con una banda de todas chicas, con el agregado del buen gusto y solidez de Matías Naso en guitarra.

Un platillo de batería, que tal vez haya que leer como una O, es lo único que hay en la tapa del disco de Ray, que sorprende con 28 temas en los que dominan melodías simples, emotivas y sinceras. Las letras, la forma de cantar y la foto en blanco y negro del sobre interno lo muestran como un galán de barrio todo terreno. Hace unos meses dejó su trabajo de cadete en una petrolera y, según sus palabras, se dedica a pensar. Para actuar en vivo armó un trío de guitarra, bajo y batería, con dos bateristas, y él tocó el bajo. **FUTURO** En 1998 habrá un nuevo disco de El Otro Yo, que comenzarán a grabar en febrero y que pretenden editar antes de las vacaciones de invierno. La idea del grupo es aprovechar la experiencia y ramificaciones conseguidas con los trabajos solistas, con el agregado de una superior calidad de audio, ya que la política otrovoista de reinversión continua está logrando que en estos días se haga realidad el sueño del estudio propio, con lo cual el garaje de la familia Aldana ingresará en una nueva etapa. La producción artística correrá por cuenta del polifacético Diego Vainer, que además de ser el responsable del proyecto electrónico Fantasías animadas, fue el guitarrista de lujo invitado en los shows de Cristian y María Fernanda y estuvo acompañando en piano a Daniel Melero en sus presentaciones en diciembre en el Hotel Bauen. Este disco también debería ser el que los dé a conocer por Latinoamérica, un terreno que ya está abonado: el año pasado uno de sus videos estuvo ternado para el premio "alterlatino" de la MTV que finalmente ganó Control Machete y por el que también compitieron clips de Babasónicos e Illya Kuryaki (todos en compañías multinacionales). Además ya cruzaron la cordillera para tocar en Chile y hasta existe una edición de Mundo en Perú. Mientras tanto, hay una gira por la costa para la segunda quincena de enero junto a Attaque 77, donde no harán de "El Otro Yo de El Otro Yo", sino sencillamente de El Otro Yo.



### Has recorrido, muchacha...

La saga de la gran duquesa <mark>Anastasia Nicolaievaa -pre</mark>via escala en Ingrid Bergman- ha <u>du mine</u>do su

tránsito hacia el dibujo animado, con una película que arrasa en Buenos Aires. Pero la verdade a historia

es literalmente revolucionaria. Aunque usted no lo crea: muerte, locura, fraudes, fortura son los nuevos

temas con que se divierten los niños de fin de milenio. Vuelve a casa, Mickey Mouse: estás perdonado.

Por RODRIGO FRESAN La nena un poco más chica que está sentada a mi lado se pone un poco nerviosa: "¿Cómo la abuela no se da cuenta que es la verdadera Anastasia? Si hasta yo me doy cuenta". "Tonta", le explica la nena un poco más grande que está sentada junto a la nena un poco más chica, "lo que pasa es que la abuela quiere quedarse con toda la guita". "Los rublos", corrige la chica queriendo recuperar un poco del terreno perdido. "Eso, los rublos... La que en realidad tengo ganas de ver es la de las Spice Girls", cambia de tema la grande, como en un zapping sin control remoto. En la pantalla, Anastasia baila por las calles de París y grita "Ou-la-lá!" y se compra ropa en Chanel -ecos de Mariana Nannis aquí- para que su enamorado Dimitri engañe a la madre del zar y se alce con la guita, los rublos y todo eso. LA "NOVEDAD" Anastasia es una Spice Girl, después de todo. Alguien que la tiene muy clara, que está en el baile y que sabe que hay que bailar porque la música nunca dura para siempre. Anastasia es, también, una pigmaliónica Eliza Dolittle de revista Caras, una versión decididamente menemista de Cenicienta donde, por una vez, la heroína es princesa desde el vamos y su redención no pasa por acceder a una hasta entonces impensable mejor vida, sino recuperar aquello que le corresponde por derecho supuestamente divino. Sí, en Anastasia el factor económico es el factor decisivo. El amor es secundario y no cotiza tan alto y todo parece decirse dentro del ambiguo doble discurso de las comillas.

Algo muy raro le está pasando a los dibujos animados, pienso yo en mi butaca. Lo mismo que tiempo atrás le pasó a los musicales de Broadway, cuando de-

cidieron dejar el disparate coreográfico y anfetamínico de tontas historias de amor para volverse dark y ominosos. Así, Evita, El beso de la mujer araña, El fantasma de la Opera, Los miserables, Miss Saigón, Sunset Boulevard y, recientemente, Titanic. Así, la shakespeareana El rey león, la integracionista Pocabontas o la gótica El jorobado de Notre-Dame. Seguro: falta cada vez menos para que se estrene en un teatro el musical La metamorfosis y en algún lado ya se desarrolla el dibujo animado que narra las aventuras de una autista llamado Kaspar Hauser con canciones de The Cure. Y después dicen que Tim Burton es "raro".... LA "HISTORIA" "La chispa de la miseria encendió un fuego incontenible y ese fue el fin nuestro maravilloso mundo." Así recuerda María Feodorovna -madre en el exilio del difunto zar Nicolás II- el comienzo de los diez días que conmovieron al mundo. María Feodorovna está dibujada, claro: es un dibujito animado. ¿Y qué sentido tiene pedirle fidelidad histórica a una película de dibujos animados o, ya que estamos, a una óperarock? ¿Cómo explicarle en colores brillantes a los niños que Nicolás II, el hijo de María Feodorovna, era un pelele obsesionado por el protocolo de la corte; que su mujer, la zarina Alexandra Feodorovna, era una alemana autoritaria con delirios místicos; que su prole -Anastasia incluida- eran unos buenos para nada; y, muy importante, que Rasputín fue víctima y no victimario de la nobleza? El problema es que Anastasia no sacrifica todo esto en pos de una realidad alternativa donde lo falso tiene que ver con los oropeles de lo apto para todo público (todavía estoy intentando desmadejar el cuadro musical donde los nuevos sovié-

ticos se quejan del frío y cantan alegremente y se preguntan por las calles sobre el destino de la hija del zar) sino en pos de la más extraña de las correcciones políticas. Así, Anastasia es una película muy aburrida. Y no es eso lo único que la hace una película terrible. LA "BUENA" A diferencia de lo que ocurre con los otros dibujos animados de última generación, Anastasia es la historia de una estafa apenas adornada por canciones espantosas y dibujos a los que sería casi un acto de piedad calificar de "conservadores". Que la supuesta Anastasia resulte ser finalmente la verdadera Anastasia no redime en absoluto a los "héroes" y mucho menos a la "heroína". La base para semejante despropósito, se sabe, es el laureado film Anastasia (1956) de Anatole Litvak con Ingrid Bergman, Yul Brynner y Helen Hayes basado en una obra de teatro de Marcelle Maurette y en la vida real de Anna Anderson, pretendiente no al trono de las Rusias pero sí a una considerable cantidad de rublos hechos libras esterlinas en un banco de Londres. La historia real -mezcla de policial de salón de Agatha Christie con thriller legal de John Grisham y el Nabokov de Sebastian Knight- desafía toda síntesis y puede leerse, despacio y con tiempo, en el apasionante Anastasia: The Life of Anna Anderson, del especialista romanoviano Peter Kurth. Una historia triste, con final infeliz y abierto. Y, otra vez, el asunto del dinero. Por ahí se nos dice que Anna Anderson recibió 30.000 dólares de los productores del film que recaudó más de cinco millones por los días de su estreno. Maníes. Maníes de esos que se comen en el cine.

EL "MALO" Sensación interesante: de

algún modo, la historia de Anastasia acaba poseyendo a los responsables del dibujo animado en cuestión. Don "Anastasia" Bluth -alguna vez galeote y renegado del maravilloso mundo de Disney- lleva varios años buscando ser legitimado como competencia atendible por los estudios del fantasma de Walt "María Feodorovna" Disney y presenta un producto retrógrado y bien a la medida del buen ratón. Y falla. La razón es clara: el malo. La clave de todo film de animación no es su héroe o heroína sino el villano. Lo que importa es lo que el Malo le hace al Bueno, y que el Malo sea buenísimo en su eficacia. Disney lo supo desde las brujas de Blancanieves y Cenicienta, pasando por Cruella de Ville, hasta llegar al león Skar. El Rasputín de Anastasia -si se lo compara con la eficacia del Rasputín verdadero- es un pobre tipo, un perdedor desde el vamos. No asusta ni a Bártok, su mascota murciélago. Algo tiene que haber salido mal, muy mal, cuando la carne y el hueso asustan más que la tinta y la computadora. "Rasputín, se te cayó un ojo", le grita a la pantalla un nenito delante de mí. Y se ríe.

deficiente animación facial de *Anastasia* produce lo más interesante de la película. Gestos ambiguos, rasgos contradictorios y –cuando Anastasia, ya reconocida y legitimada, decide fugarse con el plebeyo y pícaro Dimitri para conocer "la vida" –, llega la sonrisa cómplice y comprensiva y "final feliz" de María Feodorovna, parece decir algo muy distinto a lo que está pensando: "¡Pero qué poco va a durar esta pareja!", parece pensar la vieja llena de rublos. Y los chicos, por supuesto, aplauden como locos.



## El Unico Aire Equipo de Aire Probado en Medio del Desierto.



CAP. FED.: GARBARINO Av. Cabildo 2025 y Suc. 788-1555 · VENTURA Av. Cabildo 2223 y Suc. 788-3960/4 · CASA CHANEL Av. Boedo 1083 y Suc. · CABILDO ABIERTO Av. Cabildo 2041 y Suc. 788-6226 FERRANDO Av. Cabildo 3920 y Suc. 703-1429 · KULIGOVSKI Av. Pueyrredón 736. 963-8571 · BYLA HOGAR Av. Boedo 1039/43/45 · CN INSTALACIONES 25 de Mayo 230. 342-9372 · GRAN Bs. As.: CONOSUR A. Baranda 1242. 257-0357 Quilmes · RH INSTALACIONES Av. del Libertador 13029 Martínez · EXPERT LAS MALVINAS Av. Maipú 2648. 790-2000 Olivos · LAM SERVICE J.D. Perón 631. 659-7338 San Justo BUENAIRE Panamericana Shopping. Panam. Km. 50 Pilar · JURI REFRIGERACION Calle 9 Nº 446. 021-247973 La Plata · INTERIOR: SIMSA SRL Bvard. de los Alemanes 5818 Cdba. · FRIO POLAR SA Esquiú 962 Cdba. GRANDES TIENDAS SAN JUAN Muñecas 272 Tuc. Caseros 601 Salta · CHOMYN Y CIA. Junín 850 Rosario · CASA GABARDINI J.A. Roca 201 Resist. Chaco · TECNO AIRE LA RIOJA Avellaneda 209 La Rioja

REPRESENTA, DISTRIBUYE Y GARANTIZA TECNO AIRE S.A. Administración: Av. Córdoba 836 4º (1054) Cap. Fed. Tel.: 325-6768 - FAX: 325-4109 Show Room: Esmeralda 718 14º B (1007) Cap. Fed. Tel.: 394-9013 - 322-4705 - E-mail: tecnoaire@filepro.com.ar - http://www.file-pro.com/tecnoaire